Un franc le volume
NOUVELLE COLLECTION MICHEL LÉVY
1 FR. 25 C. PAR LA POSTE

LOUIS REYBAUD

SPLENDEURS ET INFORTUNES
DE
NARCISSE MISTIGRIS

L'ILE DES APHONES

NOUVELLE ÉDITION

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

2386
.R9
S67
1874
SMRS

COLLECTION MICHEL LÉVY

SPLENDEURS ET INFORTUNES

DE

NARCISSE MISTIGRIS

L'Ile des Aphones &c. p. 121

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

OUVRAGES
DE
LOUIS REYBAUD

Format grand in-18

LA COMTESSE DE MAULÉON. . . . . 1 vol.
LES ÉCOLES EN FRANCE ET EN ANGLETERRE. . . . . 1 —
JÉRÔME PATUROT à la recherche de la meilleure des Républiques. . . . . 1 —
JÉRÔME PATUROT à la recherche d'une position sociale. . . . . 1 —
MARINES ET VOYAGES. . . . . 1 —
MŒURS ET PORTRAITS DU TEMPS. . . . . 1 —
NOUVELLES. . . . . 1 —
ROMANS. . . . . 1 —
SCÈNES DE LA VIE MODERNE. . . . . 1 —
LA VIE A REBOURS. . . . . 1 —
LA VIE DE CORSAIRE. . . . . 1 —
LA VIE DE L'EMPLOYÉ. . . . . 1 —
CE QU'ON PEUT VOIR DANS UNE RUE. . . . . 1 —
CÉSAR FALEMPIN. . . . . 1 —
LE COQ DU CLOCHER. . . . . 1 —
LE DERNIER DES COMMIS VOYAGEURS. . . . . 1 —
ÉDOUARD MONGERON. . . . . 1 —
L'INDUSTRIE EN EUROPE. . . . . 1 —
MARIE BRONTIN. . . . . 1 —
MATHIAS L'HUMORISTE. . . . . 1 —
PIERRE MOUTON. . . . . 1 —
SPLENDEURS ET INFORTUNES DE NARCISSE MISTIGRIS. 1 —

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.

SPLENDEURS ET INFORTUNES

DE

NARCISSE MISTIGRIS

PAR

LOUIS REYBAUD

L'ILE DES APHONES

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1874

Droits de reproduction et de traduction réservés

SPLENDEURS ET INFORTUNES

DE

NARCISSE MISTIGRIS

ET DE

MADEMOISELLE ANEMONE

---

§ I.

LES ORIGINES DE MISTIGRIS

Il est des positions qu'il convient de fixer; celle des Mistigris est du nombre. Notre siècle tient à avoir le cœur net sur tous les monuments; il veut savoir d'où ils viennent et quels en furent les débuts. Eh bien! Mistigris est un monument, et il est d'un véritable intérêt, pour les races futures, de rechercher dès aujourd'hui d'où il sortit et quels

furent ses premiers pas dans la vie. Si l'antiquité avait pris cette précaution vis-à-vis d'Homère, nous n'en serions pas à poursuivre de ville en ville les vestiges de son berceau.

Mistigris naquit dans le Cotentin, au milieu des plus beaux bœufs du monde. Dès son bas âge, le spectacle de la nature frappa ses yeux; il n'en recueillit que ce qu'il fallait pour devenir l'esprit le plus positif de toute la Basse-Normandie. Ce qu'il voyait dans un pâturage, c'était le profit qu'en tirait le bétail, et dans le bétail le poids qu'il acquérait par la nourriture. A onze ans il savait déjà dire, du premier coup d'œil, ce qu'un bœuf rendrait au débit, combien de filet et d'entre-côte, combien de graisse et de gîte à la noix, si bien que son père, propriétaire d'un petit herbage, s'en remettait à lui pour faire ses calculs et le conseiller dans ses marchés. Jamais on ne vit, dans un pays où les gens madrés ne manquent pas, d'esprit plus subtil, d'intelligence plus précoce; peut-être s'y mêlait-il un peu trop d'ardeur et un goût trop vif pour le succès à tout prix. Mais ce n'était là qu'un germe, et à cette époque de sa vie, Mistigris pouvait poser

hardiment la main sur son cœur et se déclarer sans peur ni reproche, exactement comme le chevalier Bayard.

Ce n'est pas que, dans les foires aux bœufs, il ne vît bien des choses équivoques et ne prît des leçons dont la moralité laissait à désirer. Le monde est ainsi fait, que les mauvais exemples y abondent, et que ce sont précisément ceux là qui frappent le plus sûrement les jeunes esprits. Comme un autre, Mistigris s'en ressentit; seulement il se créa dès lors un genre de philosophie à lui, où la tolérance et le calcul entraient dans une proportion égale, et où d'avance il excusait chez les autres des écarts où plus tard il pourrait être entraîné. C'était très-ingénieux, surtout de la part d'un adolescent; cela présageait une prudence consommée. Ainsi, quand il voyait employer, autour de lui, ces stratagèmes dont les marchands ne se privent jamais, ces tromperies à l'aide desquelles ils déguisent les défauts de leurs denrées, Mistigris n'avait qu'un mot à la bouche, un mot profond, qui résume sa destinée, en explique les grandeurs et en justifie presque la décadence.

— Que voulez-vous? avait-il coutume de dire; il faut bien que chacun ici-bas fasse ses petites affaires.

§ II.

LES DÉBUTS

Le père de Mistigris ne fut pas longtemps à comprendre que le génie de son fils serait à l'étroit, même dans un pays de ressources comme l'est la Basse-Normandie. Il songea donc à l'envoyer sur un théâtre plus relevé, où il pût faire figure et déployer ses moyens. Tout autre eût songé à Coutances, à Avranches, peut-être à Falaise, comme à la dernière limite du monde connu. Le père de Mistigris porta plus haut ses prétentions; il estima que son fils ne serait déplacé nulle part, et qu'à lui donner une destination, il fallait se décider pour la plus éclatante. En d'autres termes, ce fut à Paris qu'il résolut de l'envoyer.

Mistigris n'avait pas poussé très-loin les études qui constituent le parfait bachelier : cependant il

n'était point dépourvu de culture. Il savait, du grec et du latin, ce qu'il en faut pour composer un mauvais thême ou une détestable version; tous écoliers en sont là, même ceux dont on célèbre les mérites. Il avait une plume très-nette, quelque lecture des auteurs, du goût pour les sciences exactes, et surtout une aptitude remarquable pour le calcul. C'est probablement ce qui décida son père à en faire un procureur ou quelque chose d'approchant. Des relations de voisinage existaient entre lui et un notaire de Paris, propriétaire d'un château dans le Cotentin. C'en fut assez pour bâtir un plan et ouvrir des négociations. Le résultat ne trahit point les vœux du Bas-Normand; le notaire consentit à ouvrir au jeune homme les portes de son étude; il fut décidé qu'il y entrerait comme neuvième clerc, avec un traitement indéterminé et un repas composé d'une flûte et d'un verre d'eau. C'étaient là de grands avantages.

Mistigris y fut sensible comme il le devait. Dans les débuts, l'existence lui fut assez dure et il eut à pâtir plus d'une fois. Tous les grands hommes ont commencé ainsi; c'est le tribut payé au destin.

La tendresse d'un père a des limites, surtout celle d'un Bas-Normand; Mistigris ne put jamais tirer du sien au delà de cinq cents livres; encore fallait-il user des prétextes les plus ingénieux. C'est au point qu'un jour, à bout de ressources et pressé par la faim, il jeta l'alarme dans le Cotentin et les pâturages environnants. Il écrivit à son auteur qu'une voiture lui avait passé sur le corps et lui avait brisé une jambe; il demandait vingt-cinq livres pour l'opération. Cette fois, le cœur paternel se réveilla; l'herbager, en proie au désespoir, prit le coche au lieu d'envoyer la somme et arriva en toute hâte à Paris. Quand il vit son héritier alerte et dispos, et se fut assuré du parfait état de ses membres, il lui administra une semonce en guise d'argent et retint sur le premier trimestre de sa pension les frais de son voyage, aller et retour. A Normand, Normand et demi.

Avec cinq cents livres par an, Mistigris ne pouvait faire qu'une assez médiocre figure.

Il avait beau s'adresser aux fourneaux économiques, se prêter à tous les déguisements que les vivres peuvent subir, passer les barrières afin de se soustraire aux taxes de l'octroi, s'adresser pour sa garde-robe aux étalages des fripiers, porter ses chapeaux jusqu'à altération de couleur, et garnir ses chaussures d'une triple armure de clous, il n'en vérifiait pas moins la justesse de cette maxime, que tout est périssable ici-bas, et qu'il arrive un moment où il faut tout remplacer, souliers, linge, coiffure, vêtements. Remplacer ! problème terrible et souvent insoluble, qui occupe tant d'imaginations et trouble tant de nuits. Comme un autre, Mistigris en fut longtemps préoccupé : il est vrai qu'il ne connaissait pas encore les expédients du crédit et la manière de s'en servir.

Ce fut une cruelle période, surtout pour un homme qui se sentait destiné à mieux. Les privations physiques n'étaient pas sans doute indifférentes à Mistigris ; je n'en fais ni un cynique, ni un stoïcien. Il n'est indifférent à personne de ne pas manger tout son soûl, de vivre sous un toit à jour et en proie aux injures de l'air, gelé en

hiver, rôti en été, de voir la trame d'un habit se mettre en relief, les coutures se trahir et les entournures céder, de sentir sous ses pieds des bottes qui deviennent perméables et livrent les bas aux outrages des ruisseaux. Non, rien de tout cela n'est indifférent à un cœur bien placé, et Mistigris l'avait aussi haut placé que qui que ce fût. D'ailleurs l'instinct parlait déjà chez lui; il se sentait du goût pour les délicatesses et les raffinements de la vie, et se prenait à envisager d'un œil jaloux le luxe dont il était environné.

Et pourtant cette privation n'était à ses yeux que secondaire; il se serait habitué aux souffrances du corps; ce qui lui était intolérable, c'était les souffrances de l'âme. Ses grandes et profondes révoltes venaient de là. Dans ses heures de méditations, il en revenait toujours aux misères et aux injustices de sa destinée. Il se disait que jamais être n'avait été plus méconnu que lui, plus notoirement jeté hors de sa sphère, qu'aucun n'était moins à sa place. Un génie comme le sien, réduit à quoi? à courir la ville pour porter des expéditions, à tenir la plume dans des inventaires après

décès, à jouer le dernier des rôles dans la plus prosaïque des professions. Où tout cela pouvait-il le conduire? Même en portant son ambition jusqu'au plus haut degré, que pouvait-il lui arriver? de devenir notaire, de passer notaire. Bel avantage pour un esprit ardent, inventif, ingénieux et qui se sent créé pour de grandes choses. Non, ces perspectives ne suffisaient pas à l'âme de Mistigris. C'était un enfant des nouvelles générations, à qui il fallait de l'air et de l'espace, un champ sans limites, et la bride sur le cou en matière d'opérations. A ce prix il devait se retrouver et reprendre possession de lui-même, occuper son rang et s'élever à un ordinaire digne de lui.

Que de fois le soir, triste, découragé, à court d'aliments, en butte aux rigueurs de la saison, il jeta, des hauteurs de sa mansarde, un douloureux défi à la destinée; que de fois il laissa échapper le cri de son âme, et avec ce cri le secret de ses combats intérieurs!

— Quand donc viendra le jour, disait-il, où je pourrai faire aussi mes petites affaires?

Ses petites affaires! le naturel perçait déjà.

§ III.

LES DISTRACTIONS D'UN CŒUR DÉPOURVU.

On sait quel péril s'attache aux ambitions concentrées. De tous les maux, il n'en est point de pire; nul traitement n'y est approprié. Le seul remède à l'ambition, c'est l'ambition même; elle ne se tempère qu'en changeant d'objet. Mais chez Mistigris l'ambition ne variait guère, elle avait tous les caractères que l'on attribue aux idées fixes, elle s'acharnait obstinément sur un point, n'en déviait pas, ne s'en laissait pas détourner. Le malheureux voulait absolument faire ses petites affaires. Il n'en dormait plus, il en rêvait au milieu des grosses et des dossiers, chargeait les actes qu'on lui donnait à copier de déplorables erreurs, et préparait ainsi aux clients une suite de déceptions faciles à imaginer. Encore quelques pas dans cette voie, et c'était un homme perdu; perdu pour ses projets qu'il n'était point en mesure

de poursuivre, perdu pour le notariat, d'où il allait être exclu comme un membre indigne et frappé d'anathème.

Pour sauver une créature parvenue si près de l'abîme, il fallait un miracle; ce fut une femme qui l'opéra. Les femmes n'en font jamais d'autres; elles arrivent à propos pour tendre une main secourable aux malheureux; c'est leur titre et leur destination. Si l'on accordait des médailles pour des traits de ce genre, Dieu sait quelle masse il en faudrait! Mais les femmes n'y apportent ni calcul, ni vanité; elles font le bien discrètement et pour le plaisir de le faire, elles sauvent les gens sans demander de faveur pour cela. Qu'elles soient bénies et que Dieu les paie! lui seul peut mesurer la récompense au service; il a le secret de tous les dévouements.

Narcisse Mistigris fut sauvé un soir et par le hasard le plus singulier du monde. On était dans la belle saison, c'est-à-dire à une époque où les chaleurs exilent des théâtres les personnes qui y vont avec leur argent et où ces établissements s'ouvrent à ces spectateurs qui ne craignent pas

une atmosphère brûlante pourvu qu'elle soit gratuite. Cette espèce n'est point rare, n'en médisons pas. Bien des gens aiment mieux gagner un plaisir à la sueur de leur front qu'au détriment de leur poche. Les Parisiens surtout sont intraitables là-dessus. Payer une entrée est une déchéance pour eux; ils aiment mieux frapper à toutes les portes que de la subir; ils passeront un jour s'il le faut à cette recherche, perdront plus de temps que le billet ne vaut, mais ils n'en auront pas le démenti. Ils ne sont pas Parisiens pour rien.

Mistigris était au nombre de ces mortels privilégiés. Il obtenait de loin en loin, à force de bassesses, des billets de faveur pour un théâtre de la banlieue, où le chef d'orchestre l'honorait de sa protection. C'était, il est vrai, entre les scènes secondaires, celle qui faisait le plus de frais pour le public, et s'éclairait de plus de gaz; on y tenait le répertoire au courant de la haute nouveauté, et on n'y regardait pas à mille francs par an pour avoir la fleur des jeunes premières. Aucun genre qui en fût exclus, depuis le vaudeville jusqu'au ballet. Bref, on y traitait les choses en conscience, et

comme il convient avec une clientèle qui en veut toujours avoir au delà de son argent.

Un soir donc, Mistigris se trouvait assis à l'une des galeries de ce théâtre et en compagnie de choix; il va sans dire que c'était un dimanche; l'étude ne le laissait libre que ce jour-là. On donnait un des mélodrames les plus sombres qu'aient jamais enfantés les boulevards: des situations à pleines mains, des horreurs à verser la mesure, des scélérats consommés et des victimes à attendrir un bloc de granit. Aussi n'y avait-il qu'un sanglot du haut en bas de la salle; les mouchoirs allaient leur train, et l'émotion ne connaissait point de bornes.

Ce fut dans l'un des moments les plus pathétiques de cette œuvre d'art que Narcisse eut une rencontre à laquelle son existence devait être liée. Assise sur un banc voisin, une jeune fille prenait aux incidents de la pièce un intérêt si vif qu'il était impossible de n'en pas être frappé. Personne ne pleurait comme elle, ne s'attendrissait comme elle sur les malheurs de l'héroïne; personne ne poursuivait le traître de mots plus accablants. Elle ap-

partenait tout entière à cette ténébreuse fiction; elle y avait engagé son âme. Rien de mieux : seulement elle y mit de l'excès et la galerie s'effaroucha. De là un esclandre; vingt voix réclamèrent le silence; la jeune fille s'obstina; on trépigna autour d'elle; elle maintint son droit, et quand on parla de la mettre à la porte, elle brandit le poing en guise de défi.

Il y avait dans Narcisse deux hommes, le procureur et le chevalier; cette fois ce fut le chevalier qui eut le dessus. Quand il vit cette jeune fille aux prises avec une salle entière, il passa de son côté, et attira sur lui une portion de l'orage qui la menaçait. Comme on le pense, ce dévouement n'accommoda rien; il donna au contraire plus d'énergie au tumulte. Les gros mots voltigèrent d'abord, puis les voies de fait s'ensuivirent, si bien que les agents de l'autorité crurent devoir, dans l'intérêt des mœurs, jeter Narcisse hors de la salle, ainsi que la dame dont il s'était constitué le champion. C'était pour les punir de s'être montrés, elle trop sensible, lui trop galant.

Voilà de quelle façon commencèrent les relations

de Mistigris et de mademoiselle Anémone. Les grandes passions ont souvent d'humbles débuts!

§ IV.

ELLE ET LUI.

A cette époque Mistigris n'était pas ce que nous l'avons connu, un raffiné donnant le ton à tout Paris et rehaussant par sa mise les avantages de sa personne. Il sortait des mains de la nature et peut-être n'en valait-il que mieux. Il avait le port élégant, l'œil vif, les traits fins, les dents belles, et sur les lèvres un sourire railleur qui indiquait un homme destiné à faire son chemin. Sa constitution était de celles qui résistent à la mauvaise et à la bonne fortune, et savent supporter sans fléchir la privation et l'abus de toutes choses. En un mot, c'était un garçon avenant et fait pour plaire dès le premier abord.

Mademoiselle Anémone promettait aussi ce qu'elle a tenu depuis. Sa beauté, sans être régulière, avait ce charme qui attire et fixe le regard,

une originalité réelle et un certain éclat. Dans une foule, c'était son œil que l'on apercevait avant tous les autres ; à la promenade, sa démarche était celle qui frappait le plus. Tout était voyant en elle, si l'on peut se servir de ce mot, ses cheveux blonds et sa manière de les arranger, ses cils noirs qu'elle avait le soin de passer au pinceau, sa tournure opulente, ses ajustements, la couleur de ses robes, l'ensemble et le détail. Elle visait à l'effet et savait y atteindre. Et avec cela le caractère le plus résolu et l'humeur le plus enjouée du monde, une verve à réveiller un mort et un vocabulaire d'une richesse et d'une variété incroyables. Elle eût déridé un derviche, pourvu qu'on lui laissât le choix des moyens.

On comprend comment ces deux créatures se convinrent dès le jour où le hasard les mit en rapport. Narcisse était fait pour Anémone, comme Anémone pour Narcisse ; les contrastes y aidaient autant que les affinités. A peine venait-on de les jeter hors du théâtre que l'affaire s'engagea :

— Voilà qui est drôle, s'écria la jeune fille. Traiter ainsi les gens !

— Des citoyens naturalisés, ajouta Mistigris.

— C'est égal, jeune homme, reprit-elle, je ne m'en plains pas. Ça me vaut de vous avoir connu. Comme vous y alliez! Comme vous avez pris feu pour moi! Vous me faites l'effet d'un bon garçon.

— Je m'en flatte, Mademoiselle, et toujours prêt à vous servir.

— Je ne dis pas non; vous me revenez. Comment vous nomme-t-on?

— Narcisse. Et vous?

— Joli nom! Et moi, Anémone.

— Anémone, j'adore cette fleur.

— Eh bien! à nous deux nous ferons le bouquet. Donnez-moi votre bras.

C'est ainsi que les choses s'arrangèrent, sans plus de façons ni de formalités. Bras dessus, bras dessous, les nouveaux amis regagnèrent leur domicile et la familiarité ne fut pas longue à venir. Mistigris se trouvait heureusement en fonds, ce qui ne nuisit pas à ses affaires; il offrit des comestibles et des rafraîchissements, qui furent parfaitement accueillis. On causa, on échangea quelques confidences; surtout on se promit de se revoir.

Narcisse combla la mesure; il eut jusqu'au bout, pour la princesse, des égards de chevalier. Après l'avoir nourrie et désaltérée, il la déposa à sa porte, sans faire seulement mine de rentrer immédiatement dans ses frais.

Cette conduite excita au plus haut degré l'admiration d'Anémone; on ne l'avait point habituée à un pareil désintéressement. Aussi d'un simple goût passa-t-elle sur-le-champ à une passion profonde. Rentrée dans son modeste logis, elle rêva aux événements du jour, à ce paladin qui, après l'avoir assistée de son bras et restaurée aux dépens de sa bourse, n'abusait pas de l'impression que laisse une telle conduite dans un cœur naturellement bien placé. Voilà où en étaient les affaires de Narcisse : à peine connaissait-il la jeune fille depuis quelques heures, et déjà il avait fait un terrible chemin dans son esprit.

§ V.

CE QU'ÉTAIT ANÉMONE.

Ainsi conduite, l'aventure marcha vite, et quelques soins achevèrent ce que des procédés délicats avaient commencé. Ce fut alors le moment des confidences sans limites : les secrets des deux amis furent mis en commun, même ceux de leurs petites ambitions. Narcisse raconta comment son père le laissait au dépourvu, et combien les avenues du notariat offrent peu de ressources aux malheureux qui s'y engagent :

— Mais, ajouta-t-il, tout ceci n'a qu'un temps. Nous prendrons notre revanche, Anémone, oui, nous la prendrons. Que je puisse seulement faire mes petites affaires, et tu verras. Nous rirons alors.

— C'est comme moi, Narcisse. J'ai cent mille francs dans la voix ; ces messieurs du Conservatoire me l'ont dit. Il ne s'agit plus que de les faire sortir, ces cent mille francs. Un petit effort!

— Tu es donc de l'établissement, Anémone?

— Si j'en suis? autant qu'on en peut être. Ah çà! mais tu me crois donc sortie de dessous un chou? Au fait, c'est de ma faute; j'aurais dû te conter mon histoire plus tôt. Pour bien s'aimer, il faut se bien connaître : écoute-moi donc :

Anémone commença son récit :

« Vois-tu, Narcisse, il y a des êtres frappés de guignon : je suis de ceux-là. A l'heure où je te parle, je devrais être plusieurs fois millionnaire : Dieu sait s'il en est rien. En apparence, mon père et ma mère étaient simplement des concierges, et à la manière dont ils tiraient le cordon, on eût pu croire qu'ils l'étaient de naissance. Mais des personnes très au courant m'ont assuré qu'ils étaient de grande famille tous deux, et qu'ils avaient perdu leurs biens dans la première révolution. Mon père faillit même avoir le cou coupé; heureusement il prit à temps les habits de son suisse, et en mémoire de cet événement il resta concierge jusqu'à son dernier jour. C'est connu dans la famille. Quant à ma mère, elle descendait d'un prince d'Allemagne dont on n'a jamais su le nom, quoiqu'il fût de première

naissance. Voilà d'où je sors, et tu vois que je n'en suis pas plus fière pour cela.

« C'est égal, sachant ces particularités, je ne me trouvais guère à ma place dans une loge. Dès l'enfance, j'en pris le dégoût; je me sentais née pour autre chose. Oh ! là-dessus je n'ai pas bronché. Je ne voyais pas une belle robe que je ne voulusse l'avoir; s'il passait un carrosse, je me demandais pourquoi il ne m'appartenait pas. Et puis, mon cher, une horreur du mauvais genre ! une horreur comme on n'en voit pas ! Je ne pouvais rien souffrir qui eût ce cachet. Aussi la loge me pesait, Dieu sait à quel point ! Je la portais sur mes épaules. Quand il nous venait des visites, je m'enfuyais dans la cour ou me cachais sous les remises. Je te le répète, Narcisse. je n'étais pas née pour cela; j'avais des penchants de princesse; c'était dans le sang.

« Au moment de prendre un parti, la nature parla et ne voulut pas en avoir le démenti. Mon père me destinait au cordon; ma mère préférait me lancer dans la couture. Je me croisai avec tous les deux, et déclarai que je ne me souciais ni de l'un ni de l'autre état. Du cordon, j'en avais assez,

d'autant que je n'aime pas les nuits blanches; et quant à la couture, c'est une justice à me rendre que je n'ai jamais su tirer parti de mes dix doigts. Je bâille, rien qu'à prendre une aiguille, et quand je fais un point, il est de travers. Preuve nouvelle, Narcisse, que j'étais née pour avoir des rentes et pour courir les boulevards en calèche, avec un bouquet à mes pieds. On ne se refait pas, vois-tu.

« Cette résistance aux volontés des auteurs de mes jours m'attirait bien, de loin en loin, quelques petites corrections; mais je les supportais sans reculer d'une semelle; j'étais dure au mal, et puis j'avais la tête excessivement près du bonnet. On n'est pas de sang noble pour rien. Quand on vit dans la maison que les tapes étaient en pure perte, on essaya du sentiment. On me dit que c'était une honte à mon âge de rester sans occupation, qu'on en jasait dans le quartier, que ce n'était pas le fait d'une honnête fille, que le vrai bonheur se trouve dans le travail, que lui seul préserve des mauvaises pensées, et un tas d'autres balivernes sempiternelles, à l'usage des marguilliers et des endor-

meurs. Je répondais que le quartier n'avait que faire en tout ceci, que je ne demandais rien à personne, que le travail déjetait la taille et rendait chassieux ; enfin que je ne visais pas à des prix de vertu. Puis j'ajoutais que j'y songerais.

« J'y songeais en effet. Il faut te dire qu'une portion de notre cinquième était occupée par un cornet à piston plein d'avenir, et qui remplissait la maison du bruit de ses exercices. En raison de son état, cet homme était obligé d'avoir pour la loge toute sorte de ménagements. Jusque-là on ne l'avait souffert nulle part, il en était à son vingt-deuxième congé ; partout où il emménageait, c'était un cri général parmi les autres locataires, et, de gré ou de force, il lui fallait déguerpir. Mon père seul avait réussi à le maintenir ; il le couvrait de son cordon, demandait grâce pour lui, parlait de ses vertus domestiques, et ajoutait avec l'aplomb d'un homme au courant, que cette industrie n'est point prohibée par les lois. Moyennant quoi, le malheureux cornet à piston parvenait à gagner un terme et à reculer le moment de son vingt-troisième congé. Jamais on ne l'avait laissé souffler si

longtemps sous le même toit, et il en ressentait une très-vive reconnaissance.

« Or, ce cornet à piston exerçait ses facultés au Conservatoire de musique, ni plus ni moins; il passait même, dans cet établissement de connaisseurs, pour être d'une très-jolie force sur son instrument. Tu comprends, Narcisse, que je n'étais pas fille à manquer une semblable occasion. Un jour que le virtuose entra dans la loge et s'y assit familièrement, je me mis à chanter à dessein un air d'opéra que j'avais retenu et qui était dans mes moyens. Dès les premières notes, notre cornet à piston dressa les oreilles en homme qui s'y entend :

— « Tudieu ! s'écria-t-il, que voilà donc une belle qualité de voix !... Il faut soigner ça, mon enfant, il faut soigner ça.

« Ces mots décidèrent de ma vocation. »

§ VI.

LE CONSERVATOIRE.

Après une pause, Anémone continua son récit :

« On a beau, Narcisse, avoir du sang de prince

dans les veines, il est des professions où l'on ne déroge pas, ce sont celles de l'art. Tu sais, l'art, le grand art, comme disaient nos messieurs. Le fait est qu'on a vu des nobles monter sur les planches et n'y être point déplacés. De quoi s'agit-il, après tout? De porter la main sur son cœur, de montrer le blanc des yeux et de faire valoir les sons de tête et de poitrine que l'on possède. Rien de tout cela ne jure avec la noblesse : d'ailleurs ça vaut mieux, tu me l'avoueras, que de tirer l'aiguille ou le cordon. Je me promis donc que j'entrerais au Conservatoire de musique, et ce n'était pas viser bien haut; les filles de concierge y sont en majorité.

« Ce fut par l'intermédiaire du cornet à piston, que la négociation s'entama. Chaque jour cet artiste avait plus de torts à se faire pardonner; il devenait intolérable. Des mansardes au rez-de-chaussée, c'était un concert de malédictions qui répondait à celui de son instrument. Tous les locataires menaçaient de quitter le logis s'il ne le quittait pas : jamais il n'avait été plus sérieusement menacé d'un vingt-troisième congé; mon

père lui-même l'abandonnait à son sort. Je posai mes conditions à cet homme : elles étaient courtes et claires. S'il m'introduisait au Conservatoire, je lui ferais un rempart de mon corps et le défendrais envers et contre tous ; sinon, son affaire était liquide ; avant trois mois il serait obligé de franchir la porte avec son cornet insalubre, sa batterie de cuisine et le restant de ses effets. C'était à prendre ou à laisser.

« Le malheureux n'avait pas la liberté du choix ; il fallait qu'il en passât par ce que je voulais. De congé en congé, il était exposé à coucher à la belle étoile : plutôt que d'en être réduit à cette extrémité, il fit un effort décisif, m'obtint un examen hors tour, se chargea de voir les professeurs, et manœuvra si bien que je fus admise un mois après et à l'unanimité. Ce procédé ne laissait rien à désirer : j'y répondis par un procédé égal ; voilà comme je suis : service pour service. Dès ce moment, l'artiste fut un locataire inviolable et à l'abri de toute espèce de papier timbré ; j'avais déclaré que je quitterais la maison avant lui ; il put le prendre à l'aise, travailler son cornet de nuit et de

jour, faire donner au diable tous les habitants; il était cuirassé; je le protégeais.

« J'entrai donc au Conservatoire; ce fut un beau jour que celui-là. Non pas que l'on soit bien regardant pour le choix; je te l'ai déjà dit, la porte donne, l'épicerie aussi, la charcuterie également. En général les gens de commerce ont de ces ambitions; les métiers salissants, vois-tu, ça ne va jamais aux femmes. Et puis les héritières de ces messieurs vont au théâtre un peu plus un peu moins, et toutes les fois qu'elles y vont, elles se mettent à la place de l'actrice en vogue et se disent qu'elles feraient une bien belle figure sous sa robe à volants, ses dentelles, sa coiffure, sa gorge à découvert et le reste. Ce n'est là qu'un trait, qu'un éclair; mais il décide de l'existence. Quand une femme a été mordue de ces fantaisies-là et que le hasard y prête, pas une d'elles ne résiste à tenter l'aventure jusqu'au bout. J'en puis parler d'expérience : j'y ai passé, et puis j'en ai tant vu!

« Il n'y avait donc pas lieu d'éprouver des transports de joie pour la faveur qu'on me faisait, et je te prie de croire qu'au Conservatoire comme ail-

leurs, on ne trouve pas beaucoup de figures comme la mienne, beaucoup de tailles comme celle-ci, beaucoup de cheveux de l'abondance de ceux que tu vois. C'est rare dans tous les climats, Narcisse, et rare aussi dans le sein de cet établissement. Mais ce qui fit ma joie, ce qui me captiva, ce fut la manière dont les professeurs accueillent les élèves confiées à leurs soins. Tu n'a pas d'idée de ça. C'est charmant, c'est paternel, c'est à vous gagner l'âme dès le premier jour. Songes-y donc! Être si bien traitée par des hommes de ce mérite, connus dans tout l'univers et qui avec un rien, une gamme, un trait, une note, vous enlèvent des tonnerres d'applaudissements. Moi je me sentais épanouir, rien qu'à les voir; il est vrai que j'y vais de franc jeu et que je ne mets jamais mon impression dans la poche.

« Après tout, c'est fait pour cela. Auber, par exemple, en voilà un charmant et pimpant et bon. C'était notre coqueluche, Narcisse, et n'en va pas être jaloux; nous en raffolions toutes, et lui, ma foi, nous le rendait un peu. Que veux-tu? Des jeunesses sont toujours des jeunesses : quand ça ne

ferait que flatter les yeux? Où est le mal, voyons? Et puis nous avions Halévy! Oh! celui-ci plus grave, mais malin sous ses lunettes, et savant et profond! En voilà un qui connaît son contre-point! Ensuite Duprez! Ah! Duprez! une méthode à lui, par exemple. Pas un qui le valût pour faire ouvrir la bouche jusqu'à montrer le fond du gosier! Que veux-tu, Narcisse? il a réussi de cette façon, cet homme; il montre ce qu'il sait; d'ailleurs c'est d'après Choron, et Choron au Conservatoire, c'est l'oracle du vieux temps. Il paraît qu'il aimait à ce qu'on ouvrît la bouche, ce Choron-là!

En veux-tu encore? je les ai tous connus et tous meilleurs les uns que les autres! La crème des humains, quoi! Bordogni, Benderali, Ponchard, François Bazin, les anciens, les modernes, tous bons, tous parfaits. C'est l'état qui le veut, il faut le croire; ces messieurs mettent leur vie en musique, et comme ils s'y entendent, ça marche à ravir. Nous étions là je ne sais combien; je parie qu'il n'y en avait pas une qui ne fût enchantée de ses maîtres. A l'époque des concours, je ne dis pas; on se picotait bien un peu. Qu'est-ce que cela

prouve, Narcisse? Qu'il n'y a rien de parfait ici-bas, et tu n'étais pas sans le savoir.

§ VII.

LES LEÇONS.

Anémone était lancée; elle ne s'interrompit que pour recueillir ses souvenirs, et continua :

« J'allais donc chaque matin au Conservatoire afin d'y suivre les cours. Ma mère m'y accompagnait, portant dans son cabas quelques provisions de bouche et de l'ouvrage pour occuper son temps. Mon père restait seul à garder la loge, ce qui ne le mettait pas toujours en bonne humeur, et à surveiller la cuisine, ce qui l'exaspérait. Mais sur un mot de moi, il calmait ses colères; c'était pour mon avenir, et quand il sut que mes professeurs en auguraient bien, il ne souffla plus; il eût tiré le cordon et soigné le rôti à perpétuité.

« Les débuts ne furent pas gais; je ne savais rien en fait de musique et il fallut tout apprendre, depuis la valeur des notes jusqu'à la manière de

former un son. Quand nous chantons librement et à la manière des serins, il nous semble que rien n'est plus aisé que d'acquérir un peu de méthode ; c'est à l'essai que l'on reconnaît la difficulté. Ton notariat, Narcisse, peut être un sot commerce, j'admets que c'est humiliant pour un esprit comme le tien de s'abîmer la vue sur des grimoires. Mais crois bien aussi que tout n'est pas roses dans le chant, et que lorsqu'on a répété : *do, ré, mi, fa, sol, la, si, do,* pendant huit heures de suite, et qu'on refait le lendemain le même métier, et le lendemain encore et pendant des mois, et pendant des années ; toujours : *do, ré, mi, fa, sol, la, si, do,* il arrive un moment où l'on a plein le dos de ce *do*-là. Passe-moi l'expression, elle m'échappe comme un souvenir du temps où je solfiais à en sécher d'ennui. Ma mère, qui s'abîmait dans son tricot et y exerçait sa patience et ses aiguilles, me semblait une créature fortunée auprès de moi, et plus d'un fois je fus tentée de prendre son ouvrage et de lui passer le mien. Le solfége, Narcisse, le solfége ! On a aboli des tortures plus douces que celle-là.

« Enfin j'en sortis, ce n'était point malheureux ; on me mit sur des exercices moins monotones. Alors il se passa une grande affaire, comme tu vas voir. A quoi ma voix convenait-elle le mieux? Au chant fort ou au chant léger, au grand opéra ou à l'opéra comique. Il faut te dire que j'étais un vrai problème sous ce rapport. On voulait du fort, j'en servais ; du doux, j'en servais aussi : j'avais tous les genres dans mon gosier. Tant mieux, vas-tu dire; eh bien ! non, ça me nuisit considérablement. Le professeur du chant fort déclara que je lui appartenais ; le professeur du chant léger fit de son côté la même déclaration; de sorte que j'étais entre deux sans être précisément à aucun, ni chèvre, ni chou, la pire des choses. De là, mon cher, une suite de calamités.

« Nous arrivions à l'époque des concours, c'est-à-dire au moment où entre rivales on s'arracherait volontiers les yeux. Il s'agissait de savoir lesquelles d'entre nous on mettrait en évidence, lesquelles auraient les prix, les couronnes et les mentions, lesquelles se livreraient en public à l'exercice varié de leurs talents. Tu conçois qu'il y a toujours un

peu d'intrigue là-dessous : où n'y en a-t-il pas? Entre élèves, c'était à qui se pousserait ; entre professeurs, c'était à qui pousserait ses élèves; poussées par ci, poussées par là, il fallait avoir l'œil ouvert, les coudes solides et l'aplomb sûr. C'est une justice à me rendre que je n'avais rien négligé; j'avais deux cordes à mon arc; bon, me dis-je, si l'une me manque, l'autre servira. J'allai voir le professeur du chant fort.

— Soyez tranquille, ma petite, me dit-il, on songe à vous.

« J'allai trouver le professeur du chant léger, homme aimable s'il en fut :

— Ne bougez pas, mon enfant, me dit-il, je me charge de votre affaire.

« D'après son conseil, je ne bougeai pas; qu'aurais-tu fait à ma place? J'avais parole de deux côtés ; c'était bien le moins que l'une tînt. En ai-je bâti des rêves là-dessus! Ai-je assez essayé de poses afin d'assurer mon effet! La nuit je me levais pour repasser mon grand air : entre le cornet à piston et moi, il n'y avait plus moyen de dormir dans la maison. Le jour je demeurais aux écoutes

afin de savoir s'il y avait quelque chose de décidé. Je n'en mangeais plus, je n'y tenais plus; j'en serais devenue folle pour peu que cela eût duré. Juge donc, Narcisse; paraître devant le public, chanter devant le public, débuter, poser, briller, triompher, enlever une salle et le lendemain figurer, avec tous les honneurs imaginables, dans les colonnes des journaux, voilà de quoi il s'agissait, ni plus, ni moins. Est-il étonnant que l'appétit et le sommeil en aient souffert?

« Enfin le jour arriva où nous connûmes notre sort; j'étais pâle comme un linge et près de passer, tant le cœur me battait. C'en était bête; mais que veux-tu? on est ce qu'on est. D'ailleurs aucune de nous n'était dans ses petits souliers; il faut en avoir tâté pour le comprendre. On lut la liste, c'était le grand moment. On nomma dabord les plus fortes, les plus capables; rien de mieux, tout le monde s'y attendait; mais ensuite, quel supplice, mon garçon; autant un bain d'huile bouillante. A chaque nom, je me disais : bon, ça va être moi, et bernique, c'en était une autre. Je me rongeais les poings, je piétinais; pour un rien j'aurais arraché les yeux à

celles qui me marchaient sur le corps; je leur administrais à part moi les épithètes les plus humiliantes; je les appelais intrigantes, chipies, et que sais-je encore? je leur demandais quel prix elles avaient mis aux préférences des professeurs, et si ça ne leur coûtait pas un peu cher, enfin des horreurs quoi, des abominations! Il y a des moments où l'on n'est pas maître de ses pensées.

« Le croirais-tu, Narcisse, ce fut jusqu'au bout comme ça ; éclipse totale, absolue; pas plus d'Anémone que sur la main. Ah! je me trompe! Par grâce on m'avait mise dans les chœurs? Dans les chœurs, mon cher; c'est-à-dire avec le commun des martyrs, avec les voix les plus nasillardes de la maison. Jamais soufflet ne porta mieux en plein visage. J'en eus des éblouissements; je ne vis, ni n'entendis plus rien ; la fureur me serra la gorge au point que j'en faillis étouffer; ma bouche devint sèche comme de l'amadou; je ne sais pas comment je me tins droite sur mes pieds. S'il y avait eu un puits dans l'établissement, je m'y serais allée jeter tête première. Moi, dans les chœurs? Descendre dans les chœurs? Ah! m'écriai-je, on voit

bien que vous ne me connaissez pas. Et je partis là-dessus sans dire gare et en bousculant tout devant moi. »

§ VIII.

LA SORTIE.

Anémone continua :

« Tu as assez d'acquis pour deviner qu'il y avait une machination ténébreuse là-dessous. On n'insultait pas sans motif un talent comme le mien, et cela jusqu'à la bride. Voici comment les choses s'étaient passées. Quand il s'agit de composer le programme et de régler les rangs, mes deux damnés professeurs s'étaient trouvés en présence. A l'appel de mon nom, le professeur de chant fort s'écria : Anémone, elle est à moi. A quoi le professeur de chant léger avait répondu : Du tout, elle est à moi. Là-dessus grand débat : aucun d'eux n'en voulut démordre. Elle est à moi, elle est à moi, répétaient-ils à l'envi. Tu comprends que ce jeu-là ne pouvait pas se prolonger d'une manière indé-

finie ; il fallait choisir entre mes professeurs. Pour ne point faire de jaloux et ne donner raison à aucun, on décida que je ne serais à personne. Voilà comment je fus sacrifiée au bon accord. C'est-à-dire, Narcisse, que depuis Salomon on n'avait pas rendu un jugement pareil : pour ne pas me couper en deux, on me laissa dans mon coin. Qu'est-ce que cela prouve? Que la justice n'est pas de ce monde : je m'en doutais.

« De l'humeur dont je suis, l'affaire ne pouvait pas finir ainsi. Ce n'est pas moi qui, après avoir reçu un soufflet, éprouve le besoin d'en recevoir un second; au contraire, quand je puis me venger j'y vais de mon mieux, et quand je ne le puis pas, je l'essaie. De retour à la loge, que fis-je, mon cher? J'envoyai ma démission, et déclarai que les chœurs s'arrangeraient comme ils le pourraient. Que veux-tu? Il y a des moments où il faut savoir briser sa carrière. Déjà pourtant il était avéré que j'avais cent mille francs dans la voix, au plus bas mot : juge de l'étendue du sacrifice. Et ce n'était pas tout que de donner ma démission, il fallait voir dans quels termes. Tu ne te fais pas d'idée de l'in-

solence ; j'avais passé ma rage sur ce chiffon de papier; il paraît que l'orthographe s'en ressentait. Après un tel éclat je m'attendais à tout, à être traînée de cachot en cachot, à être jetée dans des oubliettes pour le restant de mes jours ou bien envoyée en exil dans des lieux peuplés de bêtes féroces, à tout, Narcisse à tout? Sais-tu ce qui arriva? Ma lettre était si drôle que les professeurs en rirent pendant huit jours et en amusèrent leurs épouses, ceux du moins qui en avaient. Puis, à l'unanimité, on déclara que j'étais une mauvaise tête, et que, pour me punir, on me maintiendrait sur les cadres, malgré moi. J'en étais pour mes frais.

« C'est égal, Narcisse, l'âme n'essuie pas de ces déboires sans qu'il y reste un peu de levain. Depuis ce jour, je ne fus plus la même; j'avais reçu comme un coup de marteau et ne pouvais revenir de mon étourdissement. On me promit bien de réparer la chose, de me favoriser dans un autre concours; c'était trop tard; mon premier feu avait disparu, et ces feux-là ne se rallument pas à volonté. Je suivais toujours les classes, mais machinalement; je chan-

tais, mais sans énergie : je n'avais plus le diable au corps, comme au début. Et cela, pourquoi? Pour une niaiserie, pour un passe-droit! Oh! les passe-droits! les passe-droits! Que de talents ils ont étouffés! Sans ce passe-droit, est-ce que je serais ici? Est-ce que je serais à te parler? Est-ce que je ne serais pas, à l'heure qu'il est, sur le premier théâtre de la capitale, à raison de cent mille francs par an qui sont le juste prix de ma voix, accablée de bravos, couverte de satin de la tête aux pieds, et littéralement assommée de couronnes. Quand j'y pense, Narcisse, mes rages me reviennent, et j'éprouve le besoin de me venger sur quelqu'un, même sur toi.

« Je n'étais pas au bout de mes malheurs. Depuis mon entrée au Conservatoire, mon pauvre père ne rêvait plus que monts d'or; il espérait que je lui referais sa fortune. A force de m'entendre parler des cent mille francs que j'ai dans la voix, il finit par s'imaginer que c'était un bien net et liquide, comme qui dirait une ferme dans la Beauce, ou un pignon sur le pavé de Paris. Il s'attendait à en toucher les semestres et avait déjà bâti là-dessus une

foule de châteaux tous plus beaux les uns que les autres. Ma pauvre mère aidait à cette croyance, en répétant dans la loge les propos de ces messieurs, et en y ajoutant des petites broderies afin qu'ils fissent plus d'effet. Tous les deux y comptaient de la meilleure foi du monde, et on ne leur eût pas ôté de l'idée qu'au premier jour les directeurs de la province et de Paris viendraient, en voiture à deux chevaux, me faire les propositions les plus brillantes et m'enlever si je résistais.

« Juge quel coup ce fut pour des cerveaux pareils, que de voir les cent mille francs leur échapper. Quand j'écrivis la lettre que tu sais, mon père entra dans une fureur dont rien ne peut te donner l'idée. Il brisa deux carreaux de sa loge, et n'osant se venger sur moi, se rattrapa sur ma pauvre mère qui n'en pouvait mais. Pour un homme de naissance, c'était bien s'oublier. Puis il me dit que je voulais le ruiner, que j'étais une fille dénaturée, et que je ne lui savais aucun gré des sacrifices qu'il faisait pour mon éducation. A quoi je répondis que j'étais juge de ma dignité, et que cela lui plût ou non, la lettre n'en partirait pas moins. J'étais

si montée, Narcisse, que je ne pus retenir ces mots-là. Que de fois depuis je les ai regrettés! Combien aujourd'hui encore je me les reproche! Ces pauvres chers parents, le ciel m'est témoin que je ne leur voulais faire aucune espèce de tort. Une fois riche, je les aurais comblés de biens; ils auraient eu des rentes, un jardin, un poulailler, une maison à eux, tout enfin. Seulement il fallait savoir attendre, il ne fallait pas aller plus vite que le violon. Mais les vieilles gens sont toujours pressés, et cela s'explique; elles ont peu de temps à jouir.

« Depuis ce jour-là, mon père ne fut plus le même, il dépérit à vue d'œil. Nous avions beau lui dire, ma mère et moi, que ça allait bien, que les choses s'arrangeraient; rien ne le ramenait, il avait perdu confiance. Pendant trois mois encore, il attendit qu'un directeur vînt me proposer un engagement; quand il ne vit rien paraître, le désespoir s'en mêla et ce fut fini, la mort s'empara de lui, il ne fit plus que traîner sa pauvre existence. Ma mère et moi, nous le soignâmes de notre mieux; on n'épargna aucuns frais pour le remettre sur pied, les

bons médecins, le bons remèdes, les bouillons, les viandes de choix. Rien n'y fit; il mourut dans nos bras, après m'avoir pardonné et en me recommandant d'avoir soin de ma mère, comme j'avais eu soin de lui. Hélas! la recommandation n'était pas de trop : sitôt que son mari fut mort, la pauvre femme se mit à prendre le même chemin ; elle était tant habituée à le voir dans la loge, qu'une fois qu'elle ne l'y vit plus, tout son être en fut bouleversé. Elle le cherchait partout, comme si elle avait dû le retrouver. Petit à petit, sa santé s'en affecta, et au bout de six mois elle mourut du même mal et de la même manière.

« Voilà comment je restai seule, Narcisse, et pourquoi tu m'as trouvée ici, libre comme un pinson. Quand la loge eut perdu deux de ses habitants sur trois, il me fut impossible d'y rester. Je quittai donc le domicile où j'avais été élevée au milieu des canaris et des lapins de Barbarie ; mon protégé, le cornet à piston, perdit beaucoup à ce déménagement : huit jours après mon départ, il recevait son vingt-troisième congé. »

§ IX.

PROJETS QUI SE CROISENT.

— Pauvre enfant, que de douleurs en peu de temps! s'écria Mistigris, pendant qu'Anémone s'abandonnait à ses souvenirs. Et les études, que devinrent-elles?

— Elles furent le seul remède à mon chagrin, répondit Anémone, et je m'y repris avec plus de cœur que jamais. Quand on a cent mille francs dans la voix, il est inutile de les perdre. Il faut dire qu'après mes malheurs, ces messieurs furent adorables pour moi. C'était à qui me soignerait, à qui me pousserait. J'étais orpheline! Orpheline! Tiens, Narcisse, tu ne peux comprendre ce que vaut ce mot-là; c'est un vrai talisman.

— Je m'en doute.

— On me poussa donc, et j'abordai tous les répertoires, le grand, le petit, l'italien, le français, l'allemand. Si tu vas jamais au Conservatoire de

musique, tu verras quel souvenir j'y ai laissé. Demande seulement si on a chanté *ô mon Fernand!* comme moi. Et *Casta diva*, c'est là dedans qu'il fallait m'entendre. Il n'y en a pas une à Ventadour qui soit de taille à y produire mon effet. Dans un seul morceau, j'ai monté d'un cran, c'est le : *Robert, toi que j'aime!* Après celui-là, par exemple, il fallait tirer l'échelle. Les professeurs en étaient pétrifiés d'admiration; j'ai vu le moment qu'ils me portaient en triomphe. C'est pour le coup qu'ils m'évaluaient à cent mille francs par an; il y en a même qui voulaient couvrir l'enchère. Je m'y suis opposée : j'estime le chiffre suffisant comme début.

— C'est de la discrétion, Anémone.

— J'y veux mettre du mien, Narcisse; il ne faut pas abuser. Maintenant, qu'ils viennent, les directeurs, je les attends de pied ferme.

— En as-tu vu quelqu'un?

— Moi, courir après eux! Pour qui me prends-tu? Je les attends, te dis-je; ils sont aux abois et jouent au fin; que leur reste-il en fait de grands talents? Rien. Des Malibran et des Damoreau, il n'y en a

plus. Et après? Sontag? usée; Alboni? retirée; Jenny Lind? coulée. Il n'y a que moi, mon cher, et il faudra bien qu'ils y viennent. Déjà hier on m'a tâtée.

— Vraiment? Et qui donc?

— Pour un café chantant; mais c'est un stratagème. Le directeur de l'Opéra se cache là-dessous; il m'a envoyé son homme de paille. Finaud!

— C'est cela, tiens bon, Anémone; de mon côté, vois-tu, j'ai mon plan tout fait. Avant qu'il soit un an, nous roulerons carrosse. Tu vois cette mansarde, eh bien! tu ne la quitteras que pour entrer dans un appartement de mille écus.

— Vrai, Narcisse?

— J'irai à quatre mille francs, si tu doutes de moi. Anémone, Anémone, ajouta le jeune homme en s'exaltant petit à petit, j'ai des projets vastes comme le monde. C'est stupide de voir des gens riches et de ne l'être pas. Pourquoi eux et pourquoi pas nous? Qu'ont-ils donc reçu de la nature que nous n'ayons pas reçu comme eux? Ah! ces messieurs iraient en voiture, et nous irions à pied; ces messieurs mangeraient des primeurs, et nous

des rebuts; ces messieurs auraient des rideaux de soie et de brocart, et nous pas de rideaux; ces messieurs iraient partout aux premières loges et dans les grands jours, et nous au paradis avec des billets de faveur; eh bien! non! non! non! non! il n'en sera plus ainsi.

— Tu es superbe, Mistigris; va toujours.

— C'est qu'il y a longtemps que ça couve et que je me tiens à quatre pour ne pas éclater. Ah! le sort fait de ces coups-là! Il donne tout aux uns et rien aux autres; à ceux-ci les plaisirs de la vie, à ceux-là les misères et les ennuis. Et il faudrait encore remercier et tirer le chapeau. Merci, j'en ai assez de ce métier. J'y vais regarder d'un peu près maintenant.

— Narcisse, ton mal me gagne; je commence à trouver que nous jouons un rôle peu flatteur.

— Tu verras, tu verras. J'ai mon plan, te dis-je. Nous irons au sommet des sommets. Je veux qu'il n'y ait pas dans Paris de chevaux plus fringants que les tiens, de robes plus belles, de panaches plus hauts, d'armoiries mieux peintes, des diamants de plus belle eau. Anémone, crois-en un homme qui a

la main sûre et le coup-d'œil prompt : avant peu nous ferons nos petites affaires.

—Pourquoi pas tout de suite, Narcisse? J'en grille déjà. Des chevaux, des panaches, des armoiries, ça ne souffre pas de remise. J'accepte au comptant.

— Un peu de patience, Anémone, et, sois tranquille, tu n'y perdras rien. Nous ferons une vie comme jamais personne n'en a fait; je te promets un cocher poudré. Mais, pour commencer, il me manque quelque chose.

— Quoi donc, de l'argent?

— Du tout! il n'y a que les imbéciles qui soient en souci pour de l'argent. Il me manque des hommes forts.

—Des hommes forts! N'y en aurait-il plus à la halle?

— Pas de ceux-là? Des hommes forts, Anémone, c'est-à-dire des hommes qui aient du nerf. Quand tu verras que les hommes forts prennent le dessus, quand tu verras que c'est leur heure et leur règne, tu pourras dire : commençons; voici le cas ou jamais de faire ses petites affaires.

— Très-bien, mais quand? Je voudrais que ce fût demain.

— Moi aussi : malheureusement, c'est la chose qui ne dépend pas de nous. J'ai l'œil ouvert, Anémone, que cela te suffise. Veux-tu en savoir plus long ? écoute-moi.

§ X.

POURQUOI DEUX RÉGIMES SONT TOMBÉS.

« Anémone, plus j'étudie notre beau pays, plus je me convaincs de ce fait, qu'il ne peut s'élever au développement complet de ses destinées que sous l'empire des hommes forts; c'est avec eux seulement qu'il fera ses petites affaires. Je ne sors pas de là.

« Que dit-on en général du peuple français lorsqu'on veut le qualifier ? On l'appelle peuple charmant, peuple aimable, peuple spirituel, voilà tout. N'aie pas peur qu'on dise de lui qu'il sait ce qu'il veut et où il va, qu'il possède l'art de se conduire, qu'il a du bon sens, de la suite dans ses idées, de la fixité dans ses croyances, du dévouement à ses opinions; non, jamais on ne lui impu-

tera de semblables qualités ; il aurait trop le droit d'élever des réclamations et de se plaindre.

« C'est donc un peuple spirituel dans toute l'acception du mot, un peuple qui a de l'esprit à en revendre. De l'esprit, où cela mène-t-il? A se moquer des autres et de soi-même, à passer du blanc au noir avec une égale facilité, à s'éprendr de tout et à s'en dégoûter de même, à se fâcher, à se mutiner par caprice, à revenir par caprice également, à s'échauffer pour des misères, à se refroidir pour un rien, à placer sa gloire en des bons mots, à faire de sa conduite un jeu et de son existence une épigramme. Voilà où mène l'esprit, Anémone; c'est un triste don quand il est seul. Pour moi, je l'ai en horreur : avec lui, vois-tu, on ne sait sur quoi compter; au moment où l'on s'y attend le moins, tout craque, tout s'en va sens dessus dessous : pas moyen de faire ses petites affaires.

« Mon Dieu, je n'invente pas; les faits parlent assez haut; je connais notre histoire, Dieu merci. Voici, depuis soixante années, je ne sais combien de gouvernements que ce peuple spirituel

se donne. Il en change comme d'habits, et, vu qu'il y met du luxe, il n'attend même pas qu'ils soient usés. Or, comment s'est-il conduit vis-à-vis de ces divers gouvernements? A peine en a-t-il joui qu'il s'est mis à les peloter de son mieux, à les cribler de railleries, à les tourner en quolibets. Quand on a tant d'esprit, il faut bien l'employer quelque part. C'était donc un feu roulant de jolis mots où ils étaient accommodés de main de maître, des plaisanteries à se vautrer, des calembours, des coq-à-l'âne, des charges par-dessus les maisons. Moyennant quoi, tout gouvernement passait pour un imbécile, si ce n'est pis. On jouait avec lui, on le traitait sous jambe, on en faisait un personnage de comédie, destiné à recevoir des coups de latte, sans jamais sourciller. Si bien que le jour où on en avait assez, on soufflait dessus et c'était fait de lui.

« Voilà où mène l'esprit : encore s'il s'en tenait là! Rendre un gouvernement ridicule, c'est bien; le superlatif, c'est le rendre odieux. Un peuple aimable ne s'arrête pas à mi-chemin. Anémone, veux-tu faire une gageure? C'est qu'en moins de

vingt-quatre heures, si cela me convient, je vais persuader à cette adorable population de Paris, que son gouvernement s'abreuve de sang humain, enlève les enfants à la mamelle, les met à la broche et les dévore en sensuel qu'il est ; que, de temps en temps, pour s'entretenir la main, il empoisonne l'eau des fontaines, jette dans la rivière des substances connues de lui seul, introduit du vert-de-gris dans le pain, et se défait, avec de la mort-aux-rats, de toutes les personnes qui l'embarrassent. C'est au choix, vois-tu ; s'il y a quelque chose de plus fort, je le ferai passer également. On fait tout passer chez nous ; il ne s'agit que de trouver l'assaisonnement. Je ferai du gouvernement un harpagon ou un ivrogne, un capucin ou un libertin, à mon gré, à ma volonté, et cela sans beaucoup d'efforts ; ce peuple s'y prête avec tant d'abandon. On ne saurait pousser l'esprit plus loin.

« Maintenant, Anémone, tu comprends que dans un pays arrangé de cette façon on ne peut compter sur rien. L'opinion s'y monte et s'y démonte perpétuellement. Un peu les brouillons, un peu les bavards se mettent à la traverse de ce qui

se fait, cherchent noise à propos de tout, crient comme des paons pour des vétilles, prétendent qu'ici on va trop loin, et là pas assez; se voilent le front en déclarant que tout est perdu, qu'on nous vend à l'étranger, qu'on nous opprime à l'intérieur, et que c'est le cas ou jamais de courir aux armes. Du diable s'ils croient être pris au mot. Et s'ils le croyaient, comme ils y mettraient plus de réserve! Mais une fois lancé, ce peuple charmant ne s'arrête plus; on lui demandait une algarade, il fait une révolution.

« D'où je conclus, Anémone, que tant que les choses resteront ce qu'elles sont, tant que, du premier au dernier, nous pourrons tous dire pis que pendre du gouvernement, lu mettre des bâtons dans les roues, lui tendre des traquenards, lui faire avaler toutes les couleuvres du monde, lui déclarer impunément qu'il est ceci et cela: tant qu'il en sera ainsi, notre pays n'offrira pas de grandes chances à quiconque veut s'y pousser et on y fera difficilement ses petites affaires. Il faut attendre des hommes forts, je ne sors pas de là.

« Mon Dieu, le bien, le mal, qu'est-ce après

tout? l'idée qu'on s'en fait. On est bien quand on croit être bien, on est mal quand on croit être mal. Une comparaison, Anémone? Te voilà douée d'une bonne constitution; tu manges, tu dors, tu t'acquittes de toutes tes fonctions avec la régularité désirable, tu jouis en un mot d'une excellente santé. Mais qu'il vienne quelqu'un te dire, et cela tous les jours : — Dieu, comme vous êtes pâle! comme vos yeux sont cernés! Vrai, vous changez à vue d'œil! La première fois, tu riras au nez du facétieux, la seconde tu y réfléchiras, la troisième tu te tâteras, et si l'on insiste, et si l'on revient constamment à la charge, tu prendras peur et t'imagineras avoir tous les maux du monde. Alors en avant les nerfs, les vapeurs et ce qui s'ensuit; tu n'étais pas malade, mais tu le deviens. Eh bien, ma petite, il en est de même d'un gouvernement. Tout bien portant qu'il est, si l'on épilogue sur son état, si on le trouve chétif, si à l'envi on lui offre des drogues, si on lui répète qu'à ce régime ne fera pas de vieux os, si on lui inspire du doute sur sa constitution, si on l'accable de conseils alarmants, alors il se tâte, il cherche où est

son mal, il essaie de toutes les recettes, va d'un remède à l'autre, s'abîme le tempérament et se détruit de ses propres mains avec une étonnante facilité. Telle est la marche ordinaire, et tu as assez vécu pour le voir.

« Anémone, je veux un gouvernement qui ne souffre point d'enquête sur sa santé et ne laisse à personne le soin de s'informer comment il se porte; je veux qu'aucun grimaud ne puisse lui demander s'il a passé une mauvaise nuit et lui trouver mauvais visage. C'est ce que j'appelle le gouvernement des hommes forts. Il sera parfait dès qu'il passera pour tel et qu'on ne dira plus le contraire; il sera infaillible dès qu'on ne pourra plus crier sur les toits qu'il a failli. Les choses, je te le répète, dépendent de l'idée qu'on s'en fait. Avec ce gouvernement plus de hauts et de bas, plus de transes, plus de secousses; tout ira comme de cire; ce sera un gouvernement suivi, un gouvernement sûr, en un mot le gouvernement des hommes forts. Laisse-le venir, ma petite, et, quand il sera venu, je te dirai : en avant, faisons nos petites affaires. »

§ XI.

DERNIÈRES ÉPREUVES

Narcisse ne vit pas ses vœux exaucés sur-le-champ; l'heure du gouvernement de son choix n'était point encore venu. D'un autre côté, les offres dont mademoiselle Anémone était l'objet se conciliaient mal avec la haute opinion qu'elle avait de son propre talent, et d'un commun accord on les regarda comme inadmissibles. D'ailleurs, tout bien vérifié, il se trouva que le directeur de l'Opéra n'avait en aucune manière songé à se l'attacher, et que les ouvertures les plus sérieuses venaient d'un café chantant où elle aurait eu cent francs par mois et sa part dans les produits de la quête. Sans être très-versé dans la science du calcul, il était facile de voir qu'on se trouvait loin des cent mille francs auxquels l'élève du Conservatoire évaluait ses services.

Puis, quelle déchéance! un café chantant à

elle! un début en plein vent, au milieu des vapeurs du tabac et du cliquetis des verres! Pour auditoire des clercs d'huissier, pour recette des limonades, sans préjudice des quolibets que se permettent les habitués du lieu! Quand elle y songeait ses colères égalaient ses dédains.

— Pour qui me prend-on? s'écriait-elle. Moi, descendre jusque-là? endosser la friperie de ces dames? leur disputer les bouquets et les galants? Fi donc!

— Bravo, Anémone! Voilà qui est romain, disait Mistigris, applaudissant à ses scrupules.

— Autant paraître dans une niche à marionnettes, ajoutait-elle avec impétuosité; autant s'engager dans les tableaux vivants. J'y profiterais de mes avantages et ne m'éraillerais pas la voix. Qu'en dis-tu, Narcisse?

— Du tout, du tout, répondait celui-ci, point de coup de tête. Restons ce que nous sommes, et ne montrons rien en excès. Vois-tu, Anémone, les choses ne peuvent pas marcher longtemps de ce train; nous sommes à la veille d'événements graves; j'en ai comme le pressentiment. L'époque

des hommes forts arrive; un peu de patience jusque-là.

Ce fut ainsi que l'orpheline échappa aux deux plus grandes embûches de la civilisation moderne, le chant en plein air et les poses académiques sous le maillot; la prudence de Mistigris l'en préserva. Tout, il est vrai, n'était pas désintéressé dans ces conseils : ce qu'en faisait Narcisse était un peu pour lui; il sentait qu'une fois lancée, Anémone ne s'arrêterait plus et irait bien vite aux derniers confins de l'émancipation. En la défendant il se défendait et la mettait à l'abri des empiétements; il en disposait sans partage.

Mais au prix de quels sacrifices et de quelles privations, Dieu le sait! Cette pension paternelle, insuffisante pour une seule bouche, il fallait désormais qu'elle suffît à deux; il fallait, avec cinq cents francs, pourvoir aux besoins du ménage, nourriture, entretien, logement, sans compter les plaisirs. Aussi, quel ordinaire! et que de fois l'estomac eut à en pâtir! que de repas dignes de ces anachorètes dont la légende a célébré la sobriété! et quelle garde-robe succincte! quel mobilier simplifié!

comme le superflu était banni de cet intérieur! A peine restait-il, en objets de toilette, de quoi figurer décemment au dehors; encore ces vêtements, réduits à un exemplaire unique, exigeaient-ils des ménagements infinis et des connaissances variées dans l'art des reprises. Bref, il était impossible de descendre plus bas; la fierté d'Anémone s'en révoltait.

— Qu'on a donc de la peine à rester honnête! s'écriait-elle de loin en loin.

— Le ciel est juste, répondait philosophiquement Narcisse; il nous tiendra compte de nos efforts.

Peu à peu la mesure se comblait; d'expédients en expédients, le couple en arrivait à la limite du possible; les petites dettes s'accumulaient et les crédits se fermaient successivement : à moins d'un miracle, il n'y avait plus de salut à entrevoir. Les estomacs étaient aux abois et les costumes à jour.

Ce fut alors qu'éclata l'événement dans lequel Mistigris avait placé toutes ses espérances. Il l'avait appelé de ses vœux, il fut le premier à le sa-

luer. Dès qu'il vit les troupes maîtresses du terrain :

— Enfin, s'écria-t-il, c'est notre jour. Debout, Anémone, debout; voici le règne des hommes forts. Dieu! la belle revanche que nous allons prendre!

§ XII.

UN NOUVEAU VISAGE

C'est une justice à rendre à Narcisse, qu'il ne jouait point, en cette circonstance, le rôle d'un courtisan du succès; sa dignité demeurait intacte. Il assistait purement et simplement au triomphe de son opinion; il pouvait être rangé au nombre des vainqueurs de la journée. On a lu au fond de son âme; s'était-il prononcé assez chaudement? Certes, avec de pareils titres, il aurait pu élever quelques prétentions, demander un poste de confiance, une mission, une faveur, comme le firent tant d'autres qui le méritaient moins que lui. Il se contenta de jouir tranquillement et modestement des ré-

sultats qu'il avait prévus et se paya pour ainsi dire de ses mains ; il se mit à faire ses petites affaires.

Comment? avec quels fonds? par quels procédés? c'est le secret de bien des fortunes qui remontent à cet événement. Tel grand fleuve n'est à sa source qu'un filet d'eau ; Mistigris était moins encore, il était complétement à sec. Et cependant on a vu la richesse couler chez lui à pleins bords et menacer de s'étendre indéfiniment? Ce sont là des mystères; mais il y en a tant ici-bas, et rien n'oblige à les pénétrer tous!

Dès le premier jour, Narcisse brûla ses vaisseaux; il déposa entre les mains de son patron son brevet de neuvième clerc avec les avantages qui y étaient attachés. Les grandes vocations se reconnaissent à ces témérités. L'étude s'en émut et se demanda quel héritage était échu à Mistigris; le notaire lui-même se refusa à recevoir sa démission avant d'en avoir écrit dans le Cotentin. Une fois portée au ressort paternel, l'affaire prit d'énormes proportions : une correspondance s'engagea, foudroyante d'une part, humble et suppliante de l'autre, dans laquelle Narcisse n'eut pas

le dessus. La conclusion en était courte et précise : ou rentrer à l'étude ou renoncer à la pension. Pour faire capituler la place, le Bas-Normand cherchait à l'affamer. L'opiniâtreté de Narcisse trompa ce calcul; il renonça à sa pension et s'en fia à son étoile.

Le terrain sur lequel il voulait se placer n'était pas nouveau pour lui : depuis longtemps il en étudiait les mouvements et les ressources. On devine quel terrain c'était : y en avait-il d'autre que la Bourse pour un homme qui voulait faire ses affaires et les faire promptement? Narcisse s'y était ménagé quelques relations. Parmi les clients de l'étude, il en était un dont le nom jouissait de quelque crédit et qui étonnait la coulisse par l'audace de ses spéculations. Rien de plus curieux que l'histoire de cet homme, et comme elle va être mêlée à ce récit, il n'est point indifférent de s'y appesantir.

On le nommait Jéroboam, ou le grand Jéroboam, pour lui restituer l'épithète dont la coulisse l'avait honoré. Sa vie n'était qu'une longue spéculation, mêlée, comme toutes les choses de ce

monde, de haut et de bas, et dans lesquelles, d'une liasse de billets de banque, il retombait stoïquement sur une pièce de cent sous. Afin de ne jamais rester au dépourvu, Jéroboam avait imaginé le plus ingénieux des systèmes, et le voici tel qu'il est sorti de ses mains. Il convient que de pareilles découvertes ne périssent pas avec leur auteur et ne soient pas perdues pour les races futures. Les spéculations de Jéroboam s'engendraient les unes les autres, comme nous voyons dans la Bible les généalogies se succéder, et Abraham engendrer Isaac ou Isaac Jacob. A mesure qu'une de ces spéculations touchait à son déclin, Jéroboam en créait à l'instant une autre plus puissante et plus neuve, dans laquelle il fondait et réchauffait l'ancienne, de manière à la rajeunir financièrement. Ainsi, pour ne citer que les entreprises dont le souvenir a surnagé, on a vu le *Baume pectoral* remplacer le *Spécifique dentaire*, et la *Ceinture de sauvetage* suppléer avec succès la *Pompe de boudoir à jets épanouis.*

Il va sans dire que Jéroboam n'opérait pas avec ses propres fonds; son cœur était trop grand pour

cela. Il voulait que le public fût admis aux bénéfices de ses découvertes, et y associait le plus d'actionnaires possible en retour de leur argent. Des esprits qui croient à la perfectibilité du jugement humain se sont imaginé que l'actionnaire est une espèce destinée à disparaître, et qu'à force d'en abuser, de le poursuivre à outrance, de le conduire de piége en piége et de liquidation en liquidation, on finira par l'exiler de cette terre dont il fait le plus bel ornement. Illusion ! l'actionnaire se transforme et ne périt pas ; là où on le croyait éteint, au moindre appel il se remontre et pullule ; on le supposait mort au versement et il verse avec plus d'ardeur et d'acharnement que jamais. C'est le phénix du siècle ; il renaît de ses cendres, pourvu qu'on sache les réchauffer.

Jéroboam possédait cet art ; il savait tirer de l'argent des bourses les plus rétives, et là encore son génie éclatait. Un autre eût donné à cet argent sa destination naturelle, l'eût appliqué à l'objet en vue duquel il lui était confié. C'était la marche vulgaire ; Jéroboam y dérogea ; il sortit des sentiers battus et ne prit conseil que de lui-même. Cet ar-

gent, il le consacrait, sans en distraire un centime, à des frais de publicité ; il l'employait à lancer une entreprise ou une autre ; il le répandait en annonces dans la quatrième page des journaux. Dieu sait que de billets de banque prirent cette direction ! Si la presse était moins ingrate, elle aurait déjà élevé une statue à Jéroboam. On cite telle pommade qui lui a rapporté douze mille francs, et pour laquelle il a dépensé quinze mille francs d'insertions ; tel chocolat qui a fait cinquante mille francs de recette et a coûté soixante mille francs de mise en train, sans préjudice des notices, prospectus, attestations de savants, certificats, procès-verbaux d'académies, et tout le cortége des moyens ordinaires et extraordinaires. Ainsi s'en allaient les fonds de Jéroboam ; sa caisse ne recevait que pour verser ; l'argent des actionnaires passait aux journaux : depuis le tonneau des Danaïdes on n'avait rien imaginé de mieux.

Tel était l'homme dont Narcisse Mistigris avait obtenu l'appui et qui devait le lancer dans sa nouvelle carrière.

§ XIII.

LES AVENUES DE LA FORTUNE.

Il faut tout dire; il faut déchirer les voiles et trahir les faiblesses du cœur : Jéroboam ne prenait pas habituellement des spéculateurs en apprentissage, et s'il l'avait fait cette fois, ce n'était pas gratuitement : dans sa pensée du moins il y assignait un prix. L'industriel avait aperçu Anémone et s'en était épris : les airs, la physionomie, les allures, tout avait contribué à l'éblouir, et à part lui il s'était promis de donner à ce goût les développements dont il serait susceptible. Calcul digne d'un satrape oriental ! Et Narcisse qui, dans la candeur de ses impressions, mettait tout cela sur le compte de l'amitié ! L'amitié d'un Jéroboam ! Pauvre Narcisse !

Il est vrai qu'à s'en fier aux apparences, la personne de l'industriel éloignait l'hypothèse d'une séduction : par la figure, le port, la taille et l'ajustement, Jéroboam appartenait à cette race, mar-

quée d'un sceau particulier, qui commence au marchand de chaînes de sûreté et aboutit à la haute finance. Impossible de s'y méprendre; les traits étaient trop accusés, les accessoires également; le visage à favoris épais, les lunettes d'or, l'œil rusé, les lèvres minces; puis des bagues à tous les doigts, des boutons de chemise en brillants, des chaînes à n'en plus finir, des gilets voyants, des pantalons à froncis, enfin tout ce qu'il y a de plus suspect en fait de goût et de plus équivoque en fait de physionomie.

Avec des avantages aussi restreints, Jéroboam n'avait pas le choix entre les moyens de conquête : ce bonheur si rare et si doux d'être aimé pour soi-même lui était absolument interdit. De toute rigueur, il fallait qu'il se fît aimer à un autre titre et pour d'autres motifs. Point d'illusion là-dessus, et il était trop clairvoyant pour s'en faire : aussi allait-il droit au but en homme qui connaît le secret des résistances et le prix du temps. Si le premier mot ne suffisait pas, il couvrait l'enchère jusqu'à extinction de feux. De là un chapitre considérable dans les dépenses secrètes de sa maison :

ce que les journaux ne dévoraient pas s'en allait directement vers les femmes; chaque jour la liste des victimes s'enrichissait d'un nom nouveau, et de crédules actionnaires continuaient à placer leurs épargnes sur les galanteries de Jéroboam.

L'intimité de l'industriel offrait donc quelque danger; Narcisse ne s'y arrêta pas, il avait l'esprit ailleurs; Anémone y vit clair dès le premier jour. Mais elle était d'humeur belliqueuse et se sentait forte contre les assauts. Qui ne risque rien n'a rien, se dit-elle, et elle prépara ses moyens de défense à tout événement. Au début le danger n'était pas grand; les parties se faisaient à trois, dîners fins, promenades au bois, soirées de théâtre: Anémone avait près d'elle son chaperon et riait sous cape des efforts du séducteur et de ses frais en pure perte. Ce n'était pas le compte de Jéroboam; il devint pressant et s'expliqua de manière à ne plus laisser d'équivoque sur ses intentions; il parla de diamants, de cachemire, de dentelles, et termina cette ouverture délicate par la demande d'un tête-à-tête dans un cabinet particulier.

— Voici que ça se gâte, se dit Anémone; ce

singe-là mène les choses tambour battant; il est temps d'avertir Narcisse.

Mais Narcisse était lancé dans les eaux de la spéculation; il commençait à faire ses petites affaires.

§ XIV.

L'ÉLÉMENT POLITIQUE

La vocation de Mistigris ne lui permettait pas de jouer un rôle obscur et de rester en seconde ligne; il ne s'y résigna que le temps nécessaire pour assurer sa position, se ménager quelque crédit, et connaître à fond les ruses et les stratagèmes de la coulisse. Jéroboam put un moment lui servir de caution et d'appui; jamais il ne fut son maître. Non-seulement les caractères différaient, mais aussi les méthodes. Narcisse eut la sienne, qui ne manqua pas d'éclat, comme on va le voir.

Jéroboam s'était fait une règle invariable de laisser la politique en dehors de ses spéculations; il avait horreur du mot, et la chose lui causait le

frisson. A ses yeux la politique était un domaine interdit; il se la représentait sous la forme d'un sergent de ville, avec l'épée au côté, et il était toujours tenté de détaler devant elle en emportant sa boutique sous son bras. Aussi s'abstenait-il d'y songer, de peur d'accident : encore moins eût-il donné à ses opérations une base aussi dangereuse. Il ne se décidait que d'après ses instincts, prêtant l'oreille aux moindres bruits sans en propager aucun, se gardant avec le plus grand soin des appréciations personnelles. Sa maxime était qu'il faut vivre en paix avec tous les gouvernements et toutes les polices qui en sont issues, se mêler de ses affaires et non de celles de l'État, ne prendre parti pour personne ni contre personne, et bénir tous ceux qui nous font gagner quelques écus. A son sens, d'ailleurs, la politique dérangeait plus de calculs qu'elle n'en servait, et il aimait mieux s'en fier à ce flair exercé qui l'avait mis sur les voies de la fortune et ne l'avait jamais déçu.

Mistigris rompit ouvertement avec cette manière d'envisager les choses; il trouva indigne de lui, indigne de son caractère, d'opérer d'une manière

aussi étroite, aussi timide, en cachette, à bas bruit et en homme qui rougit de ses actes. Dès le premier jour il se déclara le complice, le champion, le héraut d'armes du gouvernement, professa pour lui l'admiration la plus exclusive et le dévouement le plus absolu, s'identifia à ses destinées et brisa des lances en sa faveur. Au lieu de dissimuler son opinion, il l'afficha ; au lieu de se maintenir dans une neutralité prudente, il arbora son drapeau favori et marcha tête levée. Il ne regardait pas seulement cette conduite comme la plus sincère, mais encore comme la plus utile que l'on pût tenir, et pressentait d'avance les éléments de succès qu'elle renfermait en germe et qu'il suffisait d'en dégager. C'était une inspiration supérieure, et qui laissait bien loin les routines de Jéroboam. Mistigris s'en empara pour dominer la foule des spéculateurs; il devint l'homme politique de la coulisse.

Ses coups d'essai en ce genre furent les coups d'un maître consommé : ceux qui l'ont vu à l'œuvre s'en souviennent. A tout régime il faut un certain nombre de vérités élémentaires qui y correspon-

dent, et en soient l'explication. Ces vérités n'ont pas manqué à l'établissement nouveau; elles courent aujourd'hui les rues; ce que l'on ignore, c'est qu'on les doit en grande partie à Mistigris qui n'a réclamé ni jetons de présence, ni droits d'auteur. Il est entre autres découvertes, un mot qu'il imagina le premier et livra sans frais à la circulation, le mot de *parlementarisme*. Voilà un mot terrible dans sa nouveauté et un cruel bélier contre les gens à terre. Narcisse était inimitable pour l'accent qu'il y mettait. Quiconque n'approuvait pas sans réserve, sans restriction, tout ce qui se faisait ou allait se faire, était suspect de *parlementarisme*. Dans ses débuts, au sein de la coulisse, il n'avait que ce mot à la bouche et en écrasait les malveillants. *Parlementarisme*, il ne sortait pas de là. Jouait-on à la baisse? *parlementarisme*. Élevait-on des doutes sur le bon état des finances et la situation du Trésor? *parlementarisme*. Avait-on une foi médiocre dans le maintien de la paix? *parlementarisme*. Ce substantif répondait à tout; il était impossible d'en imaginer de plus ingénieux.

Une fois en veine, Narcisse ne s'arrêta plus; il se

livra à son génie en toute liberté. C'est à cette époque de sa vie que se rattachent ses belles conceptions sur le caractère français et la nature du gouvernement qui lui convient le mieux. Depuis Montesquieu on n'avait rien trouvé d'aussi concluant. Aux yeux de Mistigris, cette nation de braves et de troubadours ne peut avoir ici-bas que deux missions : faire l'amour ou faire la guerre; hors de là elle manque au programme que la nature lui a tracé. Si on y ajoute la faculté de traiter les modes avec une supériorité que l'univers lui envie et d'avoir, en fait d'opéra-comique, le pas sur tous les États civilisés, on arrive à une somme de distractions et d'exercices qui suffit à l'activité la plus vaste et aux besoins les plus variés. Notez que Narcisse n'excluait ni les jeux de Bourse, ni les agréments qui y sont attachés; il les trouvait, et pour cause, parfaitement adaptés au génie de ce peuple belliqueux et galant. Mais quant au reste, il ne transigeait pas, et n'en parlait qu'avec mépris. Illusion! erreur! imitation anglaise! préjugé! pur préjugé! enfin *parlementarisme!* C'était toujours son dernier mot; il y tenait.

C'est par de semblables études, et à l'aide de ces considérations, que Mistigris parvint à fonder son influence sur la tribu des petits spéculateurs. Ce qu'on aimait en lui, c'est qu'il traitait le régime parlementaire du haut en bas et l'accommodait de main de maître. Naturellement il eut des plagiaires; c'est inséparable d'un succès. Petit à petit tout le monde s'en mêla et ce pauvre régime fut cruellement arrangé; il est douteux que jamais il s'en relève.

En attendant Narcisse avait atteint le but qu'il s'était secrètement proposé; dès le début, il avait marqué son rang et assuré son empire. Il avait fait plus encore; s'emparant du levier que Jéroboam avait dédaigné, il venait de mettre la politique au service de la spéculation, s'en servait pour réchauffer et discipliner la coulisse, et la conduisait à la confiance et à la hausse avec l'aplomb d'un capitaine consommé.

§ XV.

LA FORTUNE

Le sort ne trahit point une aussi ingénieuse combinaison; désormais, dans ce monde à part, on ne jura plus que par Narcisse; il devint un centre d'opinions et d'informations. A peine levée, son étoile fit pâlir celle des vieux routiers. Il est vrai que personne ne possédait, à un plus haut degré, les airs qui imposent, le verbe haut, le geste aisé et l'art de parler, sans paraître entrepris, des choses dont on ignore le premier mot. Là-dessus Mistigris était incomparable. Ainsi, à peine eut-il placé la politique au nombre de ses armes de combat, qu'il en prit à l'instant le ton et le langage. Qui ne l'a vu ne peut se faire une idée de la manière dont il lançait deux ou trois phrases à effet en s'appesantissant sur chaque mot et comme si sa bouche eût rendu des oracles :

— Les nouvelles de Saint-Pétersbourg sont bonnes! nous n'avons pas de dépêches de Berlin!

Un vétéran de la diplomatie n'y eût pas mis plus de tact, ni déployé plus de finesse. On y sentait l'homme qui ne se livre qu'à demi et garde pour lui la meilleure part de son secret.

Ainsi, dès le début, Narcisse eut la coulisse dans sa main. Rien n'est moins surprenant quand on sait de quoi elle se compose. S'il existe dans une famille quelque enfant perdu, auprès duquel les remontrances ont échoué, et qui a essayé de tous les métiers sans pouvoir se fixer à aucun, c'est la coulisse qui tôt ou tard le recueillera. S'il existe dans les limbes de l'industrie ou du commerce quelque spéculateur aux abois, dénué de crédit, à bout de ressources et ne sachant à quoi recourir, la coulisse est là pour lui ouvrir son sein miséricordieux. Tous les êtres déclassés y trouvent un abri, artistes sans travail, littérateurs en disponibilité, jeunes gens arrivés aux confins de leur patrimoine, enfin cette masse d'oisifs et d'aventuriers qui cherchent un emploi de leur temps ou un moyen de faire valoir leurs derniers capitaux. Voilà quel bataillon il s'agissait de former et d'initier à la vie politique : tous les moyens y conve-

naient. En général la coulisse a moins d'études que d'appétit et plus de dettes que de géographie. Il est donc facile de la promener à travers l'Europe et de lui faire voir sous un jour avantageux les dispositions des États et des cabinets.

Narcisse ne s'y épargna pas et le succès dépassa ses espérances. Aujourd'hui encore, après un triste et brusque retour, les hommes de service montrent à la Bourse, avec un orgueil mêlé de respect, le pilier devant lequel il tenait ses assises au milieu d'un essaim d'agents et de familiers. C'est de là que partit ce mouvement de hausse dont nous avons été témoins et qu'on put croire transformé en mouvement perpétuel. Mistigris déploya, à le réchauffer et à le soutenir, un génie qui eût suffi à l'établissement de dix empires. Son grand moyen consistait en une interprétation libre des actes du gouvernement, où l'enthousiasme était porté à sa plus haute puissance. C'était chez lui un don naturel, une vocation, une conviction; il entraînait parce qu'il croyait.

Au début la lutte fut sérieuse et digne de son bras. Il existait dans la coulisse de vieilles habitudes

d'opposition et des hommes qui spéculaient sur le dénigrement. Narcisse eut à triompher de ce double obstacle; il le fit avec un bonheur inouï. Il dit bien haut que les temps étaient changés et qu'on ne devait plus parler des gouvernements comme s'ils allaient crouler dans les vingt-quatre heures; il dit que le moment était venu de marcher en avant, sans hésitation, sans arrière-pensée, et qu'il fallait donner une confiance entière à qui vous donnait la sécurité. Tout cela avec un ton, des airs, un accent, faits pour intimider les malveillants et subjuguer les indécis. Quant à la situation extérieure, c'était le triomphe de Narcisse; il en tira des effets prodigieux. A l'entendre, il était en relation avec toutes les cours; il avait le dernier mot de l'Autriche, et la Russie ne lui refusait pas ses communications. Puis il citait de beaux noms et des autorités imposantes, parlait des villes et des fleuves éloignés en homme qui les a beaucoup connus, invoquait les actes diplomatiques, se retranchait derrière les traités, raisonnait enfin des plus grandes choses avec une liberté et une aisance qui captivaient les esprits. Jamais, sous les piliers

de la Bourse, on n'avait eu d'exemple d'une politique plus suivie, plus sûre d'elle-même, ni empreinte de plus d'érudition. Où Mistigris avait-il appris tout cela? c'est son secret et celui de Dieu.

On devine sans peine les conséquences de cette attitude pleine d'originalité. Narcisse étonna d'abord, et rallia ensuite les spéculateurs qui cherchent sur qui se régler. Il eut deux ou trois élèves à son début, puis vingt, puis cent; il fit école. La hausse éclata, des bénéfices survinrent; c'en fut assez pour exalter les cerveaux. Il devint de mode d'agir comme Mistigris, de parler comme Mistigris, de frapper à son exemple sur les boudeurs et de porter le gouvernement jusqu'aux nues. Le ton était donné; sous peine de dissonance, il fallait s'y tenir. D'ailleurs, en prenant conseil de Mistigris, ce n'était pas à ses seules inspirations que l'on croyait déférer; la coulisse en eut bientôt fait l'écho d'hommes tout-puissants, ayant les nouvelles dans la primeur et informés des événements quarante-huit heures avant tout le monde. Comment expliquer autrement cette manière hardie d'opérer, ce langage ferme et confiant, cette spéculation

à coup sûr? Évidemment d'autres influences se cachaient là-dessous : c'était l'opinion générale et en vain Narcisse s'en serait-il défendu. Bon gré, mal gré, il passa désormais pour être supérieurement informé et au courant des négociations les plus importantes.

De là cette fortune qui éclata comme un météore et éblouit tous les yeux. Mistigris était un personnage; il fallut compter avec lui. Point de coup de Bourse auquel il ne fût mêlé et où il ne jouât un rôle ; point de primes dont il n'eût sa part; point de chemin, point d'entreprise qui ne devinssent ses tributaires. Son patronage était à ce prix, et les plus fiers y souscrivaient. Décidément le génie de Narcisse l'avait bien servi et sa méthode valait mieux que celle de Jéroboam.

§ XVI.

LES DEUX AMBITIONS

Ce qu'on a n'est rien auprès de ce que l'on veut avoir; Anémone et Narcisse en fournirent une preuve de plus. Qui n'eût pensé qu'en fait de désirs, ils avaient atteint la limite? Narcisse jouait avec un bonheur qui n'avait d'égal que sa témérité; il en était arrivé à ce degré où parviennent les raffinés de la spéculation; il maîtrisait le hasard, il frappait à coup sûr. Comme s'il eût voulu lasser le sort, il tentait des aventures à périr vingt fois, se chargeait des opérations les plus invraisemblables, acceptait tout et de toute main, mines, métaux, cristaux, chiffons de papier, banques en l'air, caisses dans la lune; et son étoile ne l'abandonnait pas, même dans ces écarts, et il trouvait des bénéfices là où un autre eût laissé son dernier écu. Jéroboam en était stupéfait; il ne savait qu'admirer le plus de l'audace ou du sang-froid de son élève;

il avouait que sa méthode n'aurait jamais pu le conduire ni aussi haut ni aussi loin.

Quant à Anémone, elle avait tout ce qu'une mortelle peut souhaiter ici-bas. Point de fantaisie, point de caprice qu'elle ne fût en mesure de contenter; Narcisse la laissait puiser à pleines mains dans ses coffres. Point de fêtes, point de spectacles où elle n'assistât et ne mît en évidence ses grâces et ses atours. On la voyait partout; aux Champs-Élysées ou au Champ-de-Mars, dans les bals champêtres et dans les courses au clocher; un jour même elle monta en ballon et s'égara dans les nues. Jamais créature n'eut à ce point le choix des divertissements et une plus grande variété de plaisirs. Été ou hiver, son bouquet était toujours composé des fleurs les plus rares, et sa toilette se renouvelait aussi souvent que son bouquet. Elle était enfin de ces femmes qui abusent des choses au lieu d'en user et dilapident au lieu de jouir.

Eh bien! cet ensemble de contentements ne suffisait ni à l'un ni à l'autre. En manière de diversion, Narcisse se prenait bien à lorgner les filles d'Opéra, tandis qu'Anémone se jouait des entreprises de

Jéroboam ; mais ces passe-temps ne remplissaient pas les vides de leur esprit. Il leur fallait à tous deux un but plus digne et un aliment plus sérieux. Ils s'en expliquèrent un jour qu'ils bâillaient à l'unisson, assis côte à côte dans leur équipage :

— C'est à en avaler sa langue ! dit Anémone en rompant le silence. Tous les soirs la même chose ! Tous les soirs ! Tous les soirs ! Et puis à recommencer le lendemain ! Avec les mêmes laquais ! Avec le même cocher à poudre ! Si c'est du bonheur, Narcisse, il est du genre sempiternel ! Est-ce que ça t'amuse, toi ?

— Eh ! eh ! répondit Mistigris, tout juste.

— Autant être une poupée à ressorts, poursuivit la jeune fille, c'est le même exercice. Se lever, se coucher, manger, dormir, s'attifer, se promener, en voilà pour mes vingt-quatre heures. Du mécanique, comme je te le disais. Et pas d'embarras pour le dîner ; le couvert toujours mis, des ortolans quand on en veut, le terme au courant, des colifichets en masse, des meubles Pompadour, de l'argent, des billets de banque plein mes tiroirs. Pas l'ombre d'un souci, mais pas l'ombre. Et tu

crois que ça peut durer comme ça? C'est à en mourir d'ennui! Parle, Narcisse?

— A qui le dis-tu, Anémone? J'en suis là aussi. De l'argent, toujours de l'argent! il m'en arrive de tous côtés et au moment où je m'y attends le moins. Partout où je frappe, il en jaillit de l'argent. On cite la Californie; pourquoi aller si loin? J'en ai trouvé une à quelques pas d'ici, et où les lingots sont à fleur de terre; il n'y a qu'à étendre la main. Eh bien! je commence à m'en lasser. L'argent! Est-ce que je tiens à l'argent? Il me sort par les yeux. J'ai beau le jeter à tort et à travers, il m'en revient plus que je n'en gâte. J'ai beau le risquer à contre-sens, essayer de le perdre, de l'égarer, il n'en retrouve pas moins le chemin de mon portefeuille avec une fidélité désespérante et en compagnie des petits qu'il a faits. A la bonne heure, mais est-ce là tout? La vie ne se compose-t-elle que d'argent? Non, je le sens, Anémone, il y a autre chose; il y a ce que l'argent ne donne pas et ce que je voudrais avoir, ajouta Mistigris en exhalant un soupir.

— Juste comme moi, s'écria la jeune fille; ça se

rencontre bien. Ah! tu as aussi ta marotte; tant mieux; nous mettrons tout en commun. Vois-tu, Narcisse, l'essentiel en ce monde, c'est d'y faire de l'effet.

— Tu as raison, mille fois raison.

— Le plus d'effet qu'on peut, reprit-elle. Il n'y a que les pédants pour prendre au sérieux l'apologue de la violette qui se cache en répandant son parfum. Au contraire, il faut se montrer, se produire avec tous les avantages que l'on a. Le siècle y est porté; témoin les tableaux vivants.

— Ah! ma chère!

— C'est l'excès du genre, j'en conviens; mais n'empêche qu'il faut déployer ses agréments toutes les fois qu'on le peut. La nature n'a rien fait d'inutile, et c'est lui manquer que d'enfouir ses dons. Voilà ce qui me travaille le cerveau; et toi?

— Moi, Anémone, c'est quelque chose d'approchant. Une fantaisie, une misère, un objet qui court les rues, au pied de la lettre, mais enfin, j'y tiens. Ça fait bien, ça pose un homme, c'est sérieux, c'est diplomatique, enfin, ça m'irait.

— Tu m'intrigues; et, qu'est-ce donc? Dis ta fantaisie, voyons.

— Dis la tienne, d'abord; l'une fera passer l'autre.

— Point d'enfantillage, Narcisse, qu'est-ce que c'est?

— Après toi, Anémone; j'ai peur que tu ne te moques.

— Bah! puisque nous sommes à deux de jeu.

— C'est cela, dos à dos; eh bien, parle alors? Quelle est ta marotte?

— Un début à l'Opéra? Et toi?

— Moi, le ruban rouge! Le mot est lâché.

— Oh! Narcisse, Narcisse, voilà un vœu bien modeste! Un ambitieux comme vous!

— Et vous, Anémone, je ne vous reconnais pas à ce désintéressement! Vous pourriez viser plus haut, ma reine.

§ XVII.

LES VOIES ET MOYENS

Ainsi mis à l'aise, les deux complices s'entretinrent de leurs projets. Mistigris, en chevalier qu'il

était, fit passer celui d'Anémone avant le sien :

— Ma chère, lui dit-il, un début? je me charge de cela. J'ai la main pleine de ressources, j'en userai. Juste, me voici avec quatre affaires en train, toutes magnifiques, toutes sûres. Il y en a surtout une à loterie dont le succès est certain. Règle générale, Anémone, quand tu vois de la loterie dans une affaire, c'est-à-dire, en termes honnêtes, des tirages et des primes, tu peux être assurée qu'elle fera son chemin. Le quine et le quaterne manquent au peuple français; jusqu'à ce qu'on les lui ait rendus, il se rattrapera à tout ce qui, de près ou de loin, y ressemble. Nous connaissons ses goûts et les servons à l'avenant; nous lui prodiguons, autant que possible, les tirages et les primes; nous ferions plus encore si le gouvernement n'était pas si regardant. Mais, que veux-tu? Ce globe est pavé de préjugés. Ne s'avise-t-on pas quelquefois d'épiloguer sur la manière dont nous extrayons les pièces de cent sous de la poche des gens? Comme si les opinions et les écus n'étaient pas libres!

« Enfin, j'en tiens une de ces loteries, c'est-a

dire le moyen de combler les amis Sais-tu ce que j'en vais faire, Anémone, là, sans tarder d'un jour? Je vais m'en servir pour préparer tes débuts. Vrai! ils n'ont qu'à bien se tenir ceux dont ça dépend! Je les inonderai de coupons et leur montrerai le gros lot en perspective; je séduirai tout l'Opéra, s'il le faut, depuis le chef d'orchestre jusqu'au dernier lampiste; j'en ferai des fanatiques de ton talent; il ne sera plus question que de toi depuis les frises jusqu'au cinquième dessous; on en parlera même parmi les pompiers de service. Le gros lot! ces gens-là n'en dormiront plus; tu verras quel talisman c'est; il nous ouvrira toutes les portes, même celles qui ont l'air d'être fermées à double tour.

« Puis tout n'est pas là; débuter, c'est bien; réussir, c'est mieux. Réussir, voilà le grand point, et, quel art il faut pour y arriver! Sur ce chapitre, Anémone, tu as tes coudées franches; je sais faire la part du feu. Nous aurons quelques soupers fins et des lansquenets à se ruiner; toute la critique y viendra; elle est sensible à ces attentions, quoiqu'elle s'en défende. Tu parleras à ces messieurs; nous en aurons la fleur, les princes du métier, ce

qu'il y a de mieux. Surtout, soigne tes expressions; ils sont très-délicats et ne souffrent, en fait de fautes de français, que celles qu'ils font. Du naturel, d'ailleurs, de l'aisance, et tout ira bien; je vois cela d'ici. Au dernier moment, deux ou trois répétitions, en petit comité, tous gens de choix et pouvant servir. Du secret, du mystérieux; seulement, on en parlera beaucoup au dehors, afin d'émoustiller le public et de le mettre en haleine. S'il faut semer encore un peu de gros lot, je ne m'y épargnerai pas. L'essentiel, Anémone, c'est que tu ailles aux nues et que tu fasses événement. »

Voilà par quels propos notre héros flattait les ambitions secrètes de l'élève du Conservatoire, et ce goût décidé pour les planches qui survivait chez elle aux jouissances du luxe le plus raffiné. Anémone se montra sensible à cette attention, et ne voulut pas être en reste :

« Narcisse, lui dit-elle, un bon procédé en vaut un autre, c'est de toute équité. Tu viens de me dire là de bonnes paroles; il faudrait avoir le cœur mal fait pour ne pas trouver quelque chose en retour. Écoute, si j'ai une marotte, tu as la tienne

aussi. Tu veux le ruban rouge, et pourquoi ne l'aurais-tu pas? J'en ai vu de plus mal portés. Eh bien! si je puis t'aider en cela, me voici. Ne ris pas, mon petit, ne ris pas. Nous ne sommes que des femmes, c'est vrai; mais nous avons nos manéges. Amène-moi seulement dans nos soirées quelques hommes qui aient le bras long, et tu verras si je n'en tire pas parti. »

C'est ainsi que, de part et d'autre, on se prodiguait les encouragements et les assurances d'un loyal concours. C'était une double campagne à faire, et rien de plus naturel que de se concerter d'avance et d'arrêter une base d'opérations.

§ XVIII.

L'ÉPREUVE A HUIS CLOS

Mistigris tint la promesse qu'il avait faite; il se mit en mouvement et eut recours à de si savantes manœuvres que, huit jours après cet entretien, il obtint qu'Anémone serait entendue à l'Opéra, devant l'aréopage qui décide souverainement des

débuts. Les lois locales le voulaient ainsi ; il fallait en passer par cette épreuve. Mieux eût valu sans doute aller d'abord devant le public et se produire sous les feux du lustre ; mais il est en toute chose des formalités dont on ne saurait s'affranchir, et qui traversent, sans recevoir aucune atteinte, le temps et les révolutions.

On sait dans quelles conditions s'accomplissent ces exercices préparatoires. Ordinairement ils ont lieu en plein jour, et lorsque les répétitions sont terminées. La salle demeure dans l'obscurité, et la scène reçoit à peine quelques clartés des quinquets de la rampe. C'est dans cette enceinte sombre que viennent s'asseoir les juges et les amis privilégiés. Après avoir traversé le dédale des corridors, gravi des escaliers de service, franchi les chausse-trappes ouvertes sous leurs pas, heurté des décors et coudoyé des frises, ils se distribuent du mieux qu'ils peuvent soit dans les loges, soit dans les stalles d'orchestre, de galerie et de balcon. Là, invisibles et silencieux, ils assistent à cette épreuve à la façon des divinités d'Homère, qui suivaient du sein de leur nuage les vicissitudes des combats singuliers.

Les choses se passèrent pour Anémone comme pour les autres artistes à l'essai. Seulement la salle avait été garnie avec un art et un soin particuliers : aucun n'y manquait de ceux qui le lendemain devaient emboucher la trompette. Comme renfort, Narcisse avait introduit un certain nombre de membres de la coulisse, les plus répandus, les mieux chaussés, les plus avantageusement placés dans le monde parisien. Leur tâche consistait à s'emparer des moindres détails de la séance et à les propager dans les salons, avec tous les embellissements que l'imagination peut fournir. Ainsi, les éléments d'un beau succès étaient réunis ; il est vrai que Mistigris n'y avait rien épargné et que le gros lot brillait à bien des yeux dans une prochaine perspective.

Quand Anémone parut sur la scène en robe de ville et avec un cahier à la main, il s'éleva un murmure bienveillant des profondeurs de cette salle livrée aux ténèbres : contre l'usage il y eut même quelques applaudissements discrets et à demi contenus. L'orchestre préluda, et la débutante aborda hardiment son morceau favori. C'était le fameux : *Robert, toi que j'aime*, où elle excellait et qui, à

l'en croire, émerveillait ses professeurs. Elle ne s'y montra ni inférieure à elle-même, ni au-dessous des artistes qui s'y sont fait un nom. De tous côtés, on rendit justice à la qualité de sa voix et à la manière dont elle en usait, à sa hardiesse dans la difficulté, à la sûreté de sa méthode, aux nuances de l'exécution, enfin à quelques traits heureux dont elle semait son chant et qu'elle pouvait revendiquer comme une création personnelle.

Le résultat fut ce qu'on devait et pouvait attendre; il n'y eut qu'un cri pour conclure qu'un tel talent manquait à la scène, et qu'il fallait se hâter de lui en ouvrir l'accès. Nul doute qu'il n'y fît révolution et ne remplît les coffres du théâtre. Tel était le langage des assistants. Pour rester dans le vrai, il faut ajouter que le directeur était moins enthousiaste, et qu'il réservait son opinion. Malgré les instances de Narcisse, il demeura froid et boutonné, et dès qu'il le put, il s'esquiva par une de ces portes que connaissent seuls les habitués de l'établissement. Malheur au téméraire qui se serait engagé à sa poursuite! L'Opéra est un labyrinthe plus redoutable que celui de Crète, et dans ses

profondeurs règne, dit-on, un lac souterrain destiné à engloutir les curieux.

Quoi qu'il en soit, l'affaire d'Anémone était en bon chemin. La débutante avait satisfait aux règlements, subi l'épreuve de l'audition; le reste dépendait d'un peu de soin, de quelques démarches faites à propos, et Mistigris s'en chargeait. Ainsi, sur deux ambitions, une déjà se trouvait à la veille d'être assouvie. L'autre offrait plus de difficultés et exigeait plus d'efforts. On y pourvut. Jamais salon ne jeta plus d'éclat que ne le fit alors celui de Narcisse. En fait de femmes, Anémone y regardait de près; elle exigeait de la figure et de la toilette, et n'admettait que ce qui était tenu sur un certain pied. Quant aux hommes, Mistigris essayait de viser très-haut et d'avoir la fleur des pois. Peu de gens de la coulisse; ils étaient mal notés dans la maison; mais quelques financiers, quelques hommes du monde, des journalistes, des artistes en renom, et, autant que possible, des personnages officiels. Afin d'attirer ces derniers, il n'était sorte de magnificences qu'on ne déployât. Nulle part le luxe des fleurs, de l'ameublement et de l'éclairage

n'étaient poussés plus loin; nulle part les soupers ne se distinguaient par de tels raffinements et de telles délicatesses; vins, mets, service, tout y était irréprochable; enfin, pour comble de séductions, on y jouait un jeu d'enfer qui se prolongeait aux bougies, longtemps après que le soleil était levé. C'était la haute vie dans tout son éclat et avec les accessoires que le génie des fournisseurs pouvait y ajouter. Ils avaient le champ libre; Narcisse avait déclaré que sur rien il ne s'arrêterait à la dépense. Il tenait la lésinerie pour indigne de lui, et entendait user des faveurs de la fortune avec la même grandeur qu'elle avait mise à les lui départir.

Même à ce prix, les hommes influents n'abondaient pas chez notre héros. On n'y voyait guère que ceux dont les préjugés sont fort émoussés, et qui promènent leur personne et leur dignité dans tous les salons équivoques; mais ceux-là ont, d'habitude, tant de clients, qu'ils ne s'intéressent sérieusement à aucun, afin de ne point faire de jaloux. Cependant Anémone entreprit un jour très-vivement l'un de ces personnages, et le résultat de

l'entretien fut tel, qu'elle ne put cacher à Narcisse l'impression qu'elle en avait reçue.

— Mon petit, lui dit-elle, du courage et de l'espoir! Tu vois ce grand sec; eh bien! je viens de le monter pour toi; sois tranquille, encore une soirée ou deux, et nous enlevons notre affaire.

§ XIX.

LES SOMMETS DE L'ÉCHELLE

Tout marchait donc au gré des deux ambitieux; Anémone touchait à ses débuts; Narcisse entrevoyait le ruban rouge dans la perspective. Il y eut là, pour l'un et pour l'autre, un moment court et brillant; ce fut l'éclat du météore.

Narcisse figurait en première ligne parmi ces aventuriers de la fortune qui, à force d'audace, ont entraîné le pays, bon gré mal gré, dans le tourbillon de leurs spéculations. Il était de ceux qui ont contribué à répandre dans le sein des populations cette soif de s'enrichir promptement, cette fièvre du jeu, qui tendent à se substituer de plus en plus à une activité régulière et aux moyens légitimes de

parvenir. Il était l'un des agents les plus accrédités de ce vaste mouvement d'affaires qui, circonscrit d'abord, a fini par envahir toutes les industries, s'étendre à toutes les transactions, et marquera d'un caractère à part notre singulière et indéfinissable époque. Puissance fatale, sans contredit; mais puissance réelle et visible à tous les yeux! Or, Narcisse s'en trouvait investi.

Quant à Anémone, elle tenait le premier rang dans cette classe à qui les chaussées du bois de Boulogne et des Champs-Élysées semblent désormais appartenir. Lorsqu'elle y paraissait dans un équipage élégant, vêtue au dernier goût et en compagnie d'un monstrueux bouquet, on eût dit une reine qui serait venue recueillir les hommages de la foule et distribuer çà et là des sourires d'encouragement. Même dans ce monde déchu qui regarde la vertu comme une faiblesse et la pudeur comme une infirmité, on s'accordait à lui faire une situation à part et à lui reconnaître une grande supériorité d'état. Personne n'eût osé engager la lutte avec elle, ni pour les toilettes, ni pour les attelages, ni pour les carrosses, ni pour les gens

de service. Il était convenu qu'elle donnerait le ton et qu'on la copierait du mieux qu'on pourrait. Les modes nouvelles, c'était elle qui les essayait et les consacrait; les autres princesses ne venaient qu'ensuite; puis les honnêtes femmes qui ont un penchant décidé pour ce qu'adoptent ces créatures-là. Que de colifichets ont fait ainsi leur chemin, sans autre recommandation que d'avoir Anémone pour marraine! Que de coupes de robes, que de formes de chapeaux naquirent de son inspiration! Elle n'y épargnait ni l'argent, ni les conseils, et passait, auprès des faiseuses, pour avoir l'esprit inventif et le goût sûr.

Anémone? Mais il n'est point de nouveauté qui ne se rattache à ce nom! Le luxe et la profusion des volants, c'est à Anémone qu'on les doit! Le corsage à gilet, c'est une idée d'Anémone. Dans toutes les confections il faut reconnaître sa main. Ce fut elle qui, la première, trouva indigne de sa grandeur de se faire couper une robe, même au prix de trente francs le mètre, dans une pièce où d'autres pouvaient ensuite s'approvisionner. Cette promiscuité lui répugnait, et, pour s'y soustraire,

elle imagina d'avoir des étoffes à elle, des dessins à elle, des soieries à elle, que personne ne pût porter à ses côtés. De là ces robes de mille écus, de quatre mille, cinq mille francs et au-dessus, renouvelées du dix-huitième siècle. Anémone y songea quand personne n'y songeait, et se proposa d'éclipser les souvenirs de Mme de Pompadour. A Lyon et ailleurs, il y eut des métiers qui ne battaient que pour elle, et cela bien avant que le monde comme il faut s'en fût mêlé. Dès le jour où elle se vêtit de cette façon, elle trouva les étoffes courantes bonnes tout au plus pour des femmes d'avoués, et les qualifia de *petites soieries*, afin de mieux fournir la mesure de ses dédains.

Ajoutons qu'en fait de grands airs, Narcisse ne restait pas en arrière ; il menait le train d'un seigneur et se piquait de donner le ton à la jeunesse qui tient ses assises sur le bitume du boulevard. A le voir passer sur son cheval, la moustache en crocs et la barbe en pointe, bien ganté, bien coiffé, bien chaussé, l'air aisé et le nez au vent, on l'eût pris pour un fils de famille, élevé sous des courtines de soie et mangeant ses terres, fonds et reve-

nus, avec la grâce et l'insouciance du gentilhomme. Son père, s'il l'eût aperçu dans un semblable appareil, se serait refusé à reconnaître en lui cet enfant du Cotentin qui avait eu des bouviers pour compagnons de ses premiers jeux et s'était formé les poings plus que l'esprit à cette rude école. Et pourtant c'était bien lui ; c'était bien son Mistigris, seulement avec tous les embellissements de l'art et non tel qu'il était sorti des mains de la nature.

Ainsi allaient les choses pour ce couple de parvenus. Hier encore ils en étaient réduits à l'eau claire et au pain sec ; aujourd'hui aucune sensualité ne leur était interdite. Ils prenaient une éclatante revanche sur le destin ; ils réparaient une longue abstinence. Mais le destin a aussi des retours et tient à garder le dernier mot ; Anémone et Narcisse ne furent pas longtemps sans en avoir la preuve.

§ XX.

OU L'ON COMMENCE A DESCENDRE

Mistigris n'avait, en matière de spéculatio qu'un système et une conduite ; il croyait à une

hausse indéfinie et opérait en conformité de ce sentiment. Quand on élevait quelque objection à ce sujet, quand on s'avisait de soutenir que toute chose ici-bas a sa limite et que le taux des valeurs en a par conséquent une, qu'il arrive un moment où les prix montent à l'excès et où le revenu n'est pas en harmonie avec le principal, quand on disait cela, même avec ménagement, avec timidité et sous la forme d'un doute, à l'instant on le voyait s'emporter, déclarer que tout était perdu, que l'autorité s'énervait, que les factions allaient reprendre le dessus, et que de pareilles opinions suffisaient pour ébranler un gouvernement dans sa base.

Pour ramener les esprits, il avait alors deux arguments merveilleux, et qui resteront comme des modèles du genre. Il disait, en premier lieu, que le maintien du crédit public est une affaire d'État, et qu'on ne le laisserait jamais en butte aux attaques des malveillants; qu'il y a en France des monuments cellulaires institués à cet effet, et qu'on y logerait, à titre gratuit, tous ceux qui, dans une intention subversive, joueraient à la baisse avec

opiniâtreté. D'où il concluait qu'une dépréciation systématique n'irait jamais loin, et qu'on serait toujours à temps de l'arrêter, au moyen d'un exemple ou deux. Cent jours de hausse pour un jour de baisse, c'était son mot favori, et son opinion réduite à deux chiffres; c'est-à-dire que dans la ligne qu'il suivait il avait tort une fois et cent fois raison. Tel était son premier argument.

Le second brillait par une simplicité plus grande encore, et, à ce titre, il a eu un succès universel. Quand Narcisse voyait les fonds décliner ou seulement hésiter, il tirait du fourreau cet argument décisif, et s'en servait pour trancher les choses: — Le comptant nous sauvera, s'écriait-il; l'argent abonde sur le marché. On ne pouvait plus le sortir de là. — L'argent abonde, répétait-il; on ne sait que faire de l'argent; le comptant nous sauvera. L'argent abonde; voilà des mots qui doivent être incrustés dans les plâtres de la Bourse, tant ils y ont résonné de fois. Il n'est pas de spéculateur qui n'en use avec plus ou moins d'à-propos; il n'est point d'agent en titre, point d'agent libre, qui ne les emploient à tout bout de champ et comme une

sorte de ritournelle. L'argent abonde, cela répond à tout. L'argent abonde, que désirer de plus? L'argent abonde, quel plus bel éloge peut-on faire du temps présent? Qu'il y ait un peu moins d'honneur et un peu moins de liberté, qu'importe, pourvu que l'argent abonde? Hélas! même en ceci, peut-être y a-t-il quelque illusion; où ne s'en mêle-t-il pas? Peut-être cet argent qui abonde à la Bourse ressemble-t-il à ces armées de théâtre, composées de dix-huit figurants qui font éternellement le tour d'une toile avec les mêmes casques et les mêmes justaucorps? Ce serait à vérifier.

Avec sa confiance inébranlable dans la hausse, Mistigris n'avait qu'une corde à son arc et qu'un genre d'opérations en vue; il était toujours acheteur; quand il vendait, c'était par voie d'arbitrage, c'est-à-dire qu'il passait d'une valeur dans une autre et ne se départait d'un titre qu'en vue d'un remplacement immédiat. Il se trouvait donc, en tout temps et en toute circonstance, chargé de marchés à terme et d'engagements divers qui le constituaient en perte ou en gain pour des sommes considérables, à la moindre variation. De là bien des fluctuations dans sa for-

tune où quelques cent mille francs en plus ou en moins passaient, pour ainsi dire, inaperçus; il rattrapait, le jour suivant, ce qu'il avait perdu la veille, comme on se refait au lansquenet, dans un coup heureux, des échecs essuyés en détail. Tant que les choses suivaient leur cours ordinaire, il en devait être ainsi; les événements semblaient donner raison à ceux qui professaient la doctrine de la hausse illimitée.

Un jour pourtant, Anémone vit arriver Narcisse de meilleure heure que de coutume; pour la première fois, il n'allait pas respirer l'air pur du bois avant son dîner. Son air était soucieux, son front chargé de nuages. Au lieu de se montrer, comme à l'ordinaire, ouvert et communicatif, il gardait le silence et se promenait à grands pas dans le salon, puis s'arrêtait de temps à autre, en homme étranger à ce qui l'entoure et dominé par une préoccupation profonde. La jeune fille ne savait qu'en penser; elle se demandait ce que signifiaient ces manières toutes nouvelles et sur quelle herbe Narcisse avait marché. Peut-être régnait-il au fond de son cœur quelque appréhension d'être trop intéressée dans cette

humeur : qui n'a pas ses peccadilles sur la conscience, et dans ce monde-là surtout? Au lieu de provoquer des explications, elle se tenait donc sur la défensive, comme il convient à une femme prudente et qui veut rester maîtresse du terrain. Ce fut Mistigris qui rompit le silence le premier :

— Les étourneaux ! s'écria-t-il en poursuivant un entretien avec lui-même et comme s'il n'avait pas eu de témoin.

— Qui donc cela, Narcisse? de qui parles-tu? dit Anémone avec une timidité qui ne lui était point habituelle.

— Oui, les étourneaux! les oisons! les ânes bâtés! continua Mistigris en élevant le ton jusqu'à la véhémence. A-t-on jamais vu une collection de pareils trembleurs! C'est à en rougir pour eux... Cœurs de lièvre!

— A qui en as-tu donc? dit Anémone en insistant.

— A qui, ma petite? répliqua Mistigris daignant enfin lui répondre, à ces pleutres de la coulisse : voilà à qui j'en ai. Belle troupe, ma foi! à la première amorce, elle court les champs. Et dire que j'en suis le général! O honte! honte!

— Bah ! et à propos de quoi ?

— Une vétille, ma petite, une vétille ! un grain de sable dont on a fait une montagne ! une bulle de savon ! Rien, mais rien !

— Dis toujours.

— Eh bien, figure-toi, ma chère, que je ne sais où, à Constantinople, je crois, au bout du monde... comme si ça nous regardait Constantinople !... une ville de mahométans !... Mais on a la rage de se mêler de tout !... Il y a tant de faiseurs d'embarras !.. A Constantinople donc, à ce qu'on raconte, un général russe vient de débarquer et de demander des explications au Sultan.

— Le Sultan? affaire de femmes; c'est connu. Ils en ont des masses.

— Du tout, Anémone : affaire d'argent ; cinq francs de baisse à la Bourse d'aujourd'hui. Depuis la débâcle de Russie, on n'avait rien vu de pareil.

— Pour des Turcs? tu veux rire, Narcisse. Des gens qui n'aiment pas le porc frais ! Jamais je ne croirai cela.

— C'est pourtant ainsi, ma petite; cinq francs

de baisse, tu verras la cote. J'en suis pour cent mille écus.

Jusque-là Anémone était restée calme; ce chiffre la jeta hors des gonds; elle comprit à quel point c'était sérieux :

— Cent mille écus? s'écria-t-elle. Cent mille écus de moins, et à cause de ces façons de Bédouins! Mais à eux tous, ils ne les valent pas, les cent mille écus! Mais pour cent mille écus j'aurai leur pays tout entier, si je le veux. Et ils nous les feraient sortir de la poche gratuitement?

— Ça y ressemble, Anémone.

— Non, Narcisse, la chose ne peut pas se passer ainsi. Il y a des tribunaux, je réclamerai. Et puis, vois-tu, si on ne fait pas justice, je me la ferai de mes mains. On verra à qui l'on a affaire. Cent mille écus! pas moyen de couler là-dessus, il faut que ça se retrouve. J'irai les réclamer au Sultan, et s'il me les refuse, je l'enlève : pas de demi-moyens; je mettrai plutôt le feu à son sérail!

— Bien, très-bien, Anémone, et moi je vais déclarer à notre gouvernement qu'il ait à se tenir en dehors de ce tripot-là! La Bourse n'en veut pas

entendre parler. Voyez le beau mal, quand on laisserait la Turquie s'arranger à sa guise. Qu'est-ce qu'elle nous est, la Turquie? Absolument rien. Elle n'est connue que par sa peste. Se ruiner pour un pays comme celui-là, mais ce serait de la démence! Un pays qui n'est pas même coté au parquet, et qui fait le délicat en matière d'emprunt! Anémone, je suis bien attaché à ce gouvernement-ci, et je crois lui en avoir donné des preuves; je l'ai défendu au berceau, et lui ai fait un rempart de mon corps; j'ai assuré son crédit, relevé ses actions, vanté ses bienfaits, célébré sa gloire; je me suis compromis pour lui de mille et une façons; eh bien! je te le déclare solennellement, s'il se jette dans des difficultés politiques, s'il se mêle de cette affaire d'Orient, s'il y engage seulement le bout du doigt, c'en est fait, je romps avec lui, je lui tourne le dos et lui retire ma confiance. Il s'arrangera ensuite comme il le pourra. C'est mon dernier mot.

§ XXI.

LES DEUX ÉTOILES.

Fidèle à ses principes, Narcisse persista dans ses opérations à la hausse, et leur donna même plus de développement afin de se couvrir des pertes qu'il avait essuyées. Il ne doutait pas que le gouvernement ne déférât à l'opinion de la Bourse et ne subordonnât sa politique aux intérêts qui y étaient engagés. Plus il y réfléchissait, plus il lui semblait que cela devait être ainsi. En vain se creusait-il le cerveau, pour chercher quel profit il pouvait y avoir à se mêler de cette affaire, il n'en découvrait point d'évident, point de positif; et dans sa logique de spéculateur, il en concluait que s'il n'y avait rien à y gagner, on ne le ferait pas. Ses vues d'homme d'État n'allaient pas au delà de ce calcul.

Or, il se trouva que le gouvernement eut une politique indépendante de celle de Mistigris et prit en dehors de la coulisse ses motifs de détermination. Il se préoccupa du respect des traités et de

l'équilibre européen, vieilleries dont Narcisse eût fait volontiers bon marché, envoya des escadres, contracta des alliances, publia des notes, sans que notre héros eût été consulté et au détriment de ses opérations quotidiennes. Par une coïncidence pénible, les coups les plus rudes lui vinrent de cette main sur laquelle il avait tant de motifs de compter. Chaque fois qu'il était à la veille de réaliser un grand coup, et qu'à force d'habileté il était parvenu à ramener les esprits vers la hausse, une nouvelle imprévue, insérée dans le journal officiel, renversait le frêle échafaudage élevé si péniblement et rejetait Mistigris dans les catacombes de la baisse. Dix fois il recommença ce manége, dix fois il en sortit meurtri et découragé.

Il faut le dire, ces échecs ne restaient pas sans influence sur son caractère et sur ses opinions. Ce n'était plus le même homme; le malheur l'aigrissait et troublait son jugement. Comme les personnages à qui l'empire échappe, il s'en prenait à tout le monde des disgrâces qui le frappaient, ne voyait que des ennemis autour de lui, et s'imaginait que l'univers entier conspirait sa ruine. A vrai dire, la

fatalité s'en mêlait un peu ; il ne pouvait faire un effort nouveau sans s'attirer un nouveau mécompte ; la veine avait décidément tourné. De là des colères et des récriminations ; de là une modification sensible dans sa manière d'envisager le gouvernement. Autant Narcisse l'avait célébré quand les chances du jeu lui étaient favorables, autant il le dénigra quand elles se déclarèrent contre lui. Son dévouement était inséparable du profit qu'il en tirait ; adieu l'argent, adieu l'éloge ! Que de dévouements en sont là ! Le sien n'avait pas résisté à cent mille écus de perte ; on se détacherait à moins.

Il serait trop long de raconter toutes les vicissitudes auxquelles fut en butte la destinée de notre héros dans cette période de décadence ; ce serait l'histoire des derniers événements envisagée par un détail et une sorte de reflet de l'émotion publique. Il suffira de rappeler quelques circonstances dont le souvenir est récent et qui exercèrent une influence décisive sur la position de Mistigris. Hélas ! en vain essayait-il de lutter, en vain répétait-il chaque jour et sur tous les tons que ces

Turcs ne valaient pas le tapage qu'on en faisait, les esprits n'en étaient pas moins enchaînés à cette fatale question sur laquelle il jouait sa fortune. La Bourse ne détachait plus ses regards de Constantinople et n'avait d'oreilles que pour les bruits qui lui venaient de ce côté. Au moindre incident, elle prenait ombrage et se livrait à de brusques écarts : c'était autant de poires d'angoisse pour Mistigris, autant de saignées faites à son coffre-fort.

A mesure que Narcisse prenait le chemin des puissances en train de déchoir, Jéroboam se remettait en possession de l'empire que son élève avait usurpé. Chaque jour notre héros voyait se détacher quelque soldat du bataillon qu'il avait eu tant de peine à discipliner, et les transfuges passaient sous ses yeux, avec armes et bagages, dans le camp d'un homme qui était loin de le valoir, comme audace, comme intelligence, même comme méthode d'opérations. Il était dit que Mistigris épuiserait ce calice chargé de fiel.

A tout prendre, ces révolutions s'expliquent. Narcisse allait périr par où il avait réussi, par la politique, c'est-à-dire une arme à deux tranchants.

Le premier, il avait osé en faire un instrument suivi de spéculation, et le succès avait justifié cette hardiesse. Jusque-là c'était bien ; mais il fallait s'arrêter à temps; il n'est si excellente chose qui, poussée à l'excès, ne devienne détestable. Porté par la politique, enrichi par la politique, Mistigris s'était imaginé qu'elle suffisait à tout et suppléait à tout ; il en avait usé et abusé, il avait bu dans cette coupe jusqu'à l'ivresse. Puis était venu le chapitre des illusions. Dans quelques faveurs passagères, il avait vu un engagement éternel; de ce que la politique lui avait souri, il s'imagina qu'elle lui était enchaînée. Au lieu de la suivre, il voulut alors la régler ; du titre de favori, il prétendit passer à celui de maître. Ce fut ce qui le perdit. Il lui sembla que les destinées du monde le regardaient un peu, qu'on ne pouvait rien faire sans lui, et que la paix ne serait pas troublée sans son consentement. De là ces erreurs, ces torts, ces faux calculs, ces spéculations à rebours qui le consumaient à petit feu et devaient l'engloutir un jour, lui et sa politique, l'un portant l'autre.

Que Jéroboam avait plus de sens en se résignant

à un rôle modeste et moins ambitieux ! S'il ne nantait pas les sommets, en revanche il n'avait rien à craindre de la foudre. De la politique, il ne prenait que ce qui lui était nécessaire pour bien conduire sa partie et défendre habilement son enjeu. Il n'aspirait pas, comme Narcisse, à diriger les événements ; il se contentait d'en tirer le plus de bénéfice possible ; il n'adoptait ni ne repoussait rien, en se réservant de profiter de tout. Point exclusif, d'ailleurs, ni passionné, il allait avec le vent et le courant, changeait de bord à propos et ne s'entêtait pas dans ses poursuites. C'était le spéculateur de la vieille roche, et comme on le comprenait avant que Mistigris eût essayé ses nouveaux procédés. Ici encore l'art ancien se trouvait aux prises avec l'art moderne et devait avoir le dernier mot.

Il ne faut pas croire néanmoins que Jéroboam s'en tînt simplement à la routine et repoussât toutes les nouveautés. Bien loin de là : seulement, il faisait un choix et n'adoptait que celles dont la vertu était éprouvée. Au nombre de ces nouveautés, il en est une qui lui doit beaucoup et à laquelle il dut plus encore, c'est la dépêche électrique.

Avant Jéroboam, l'emploi en était rare, timide et limité ; à peine les grands établissements de finances en usaient-ils à titre d'information particulière et sans lui donner un caractère général. Jéroboam comprit qu'il y avait là une force, et il la mit sur-le-champ au service de ses opérations. Désormais il ne se montra plus sur le parvis de la Bourse qu'il n'eût en poche sa nouvelle électrique, datée des lieux les plus rapprochés des événements. C'était un moyen irrésistible, et en vain Narcisse eût-il entrepris de lutter. Que pouvaient des opinions contre des faits? La politique n'avait plus qu'à désarmer devant la nouvelle électrique; même pour la méthode, Jéroboam reprenait le dessus.

Ce changement de sceptre devint chaque jour plus sensible : le vide se faisait autour de Mistigris, et Jéroboam se recomposait une cour. A peine gravissait-il le perron de la Bourse, que l'essaim des jeunes spéculateurs se portait vers lui ; on voulait savoir s'il n'avait rien d'électrique dans les profondeurs de son habit, si Vienne ou Bucharest ne lui avaient pas transmis quelque secret d'État, un détail important, une nouvelle de nature à agir sur

les fonds. Ainsi pressé, Jéroboam s'exécutait ; il livrait ses dépêches avec un abandon apparent et comme s'il eût distribué des largesses. Le fait est qu'il en avait exprimé tout le suc, et que ses ordres étaient donnés. En toutes choses, l'homme de la vieille école se retrouvait. Mais cet usage de l'électricité n'en frappait pas moins la phalange qui l'entourait et la pénétrait de reconnaissance pour des procédés si généreux.

Un pareil succès ne pouvait demeurer circonscrit dans l'enceinte d'un monument; le bruit s'en répandit au dehors et parvint aux oreilles d'Anémone. Elle sut tout; elle sut que Narcisse descendait quatre à quatre les degrés du discrédit et que la fortune comblait Jéroboam de ses faveurs. Cette double circonstance lui donna à réfléchir. Le succès ? Qui n'en a pas été un peu le courtisan ? Qui n'a brûlé au moins un grain d'encens en l'honneur de cette divinité capricieuse? Qui n'a suivi, ne fût-ce que de loin, la foule de ses adorateurs? Même ceux qui s'en défendent y trempent à leur insu. On ne discute pas le succès, on le subit ; il prête tant de charmes et dissimule si bien les dé-

fauts! qui n'aurait bonne grâce sous son auréole?

Voilà de quelles impressions Anémone était assiégée, et, il faut le dire, elle y résistait mal. Les femmes aiment ce qui réussit, celles-ci par vanité, celles-là par intérêt. Aussi la jeune fille commençait-elle à trouver Narcisse moins séduisant et Jéroboam moins affreux; elle obéissait à l'opinion et suivait la foule; elle cédait, comme les autres, à l'influence de l'électricité.

§ XXII.

LES DERNIERS FEUILLETS.

La suite de cette histoire est triste, et facilement on la devine. Narcisse essaya encore de lutter et ne réussit qu'à empirer sa position. Il ressemblait à ces voyageurs qu'engloutit une dune mouvante, et qui, à chaque effort pour s'en dégager, s'y abîment de plus en plus. Jusqu'alors il avait usé des ressources qui lui étaient propres : quand il les eut épuisées, il se jeta dans les expédients, opéra à découvert, usa et abusa de la confiance qui s'attachait à son nom, et essaya de faire violence à la fortune. Lamentable expérience où tout

devait périr, jusqu'à son honneur ! Au lieu de profits, il n'y recueillit que de la honte.

A quoi servirait de s'appesantir là-dessus? On sait jusqu'où va un homme aux abois, et par quels degrés il descend vers l'abîme. Le cas n'est pas nouveau. D'un côté, Narcisse s'achevait à la Bourse; de l'autre, il ne retranchait rien aux dépenses de sa maison, menait le même train, gardait ses gens, son carrosse, son maître d'hôtel, donnait à dîner comme auparavant, passait ses nuits au lansquenet, comblait sa maîtresse de cadeaux, s'étudiait enfin à payer d'audace et à faire bonne figure contre l'adversité. Mais personne ne s'y trompait; on y voyait la dernière lueur que jette une lampe au moment de s'éteindre. Déjà les dettes commençaient, décentes d'abord, puis criardes; c'étaient les fournisseurs, c'étaient les laquais, les uns pour de fortes sommes, les autres pour les sommes les plus minimes. Peu à peu la partie se gâta et finit par n'être plus tenable. Les huissiers s'en mêlèrent, et il y eut des instances engagées; la déconfiture devenait publique et la prison n'était pas loin. Une seule ressource restait à Mistigris, c'était de fuir devant

l'orage et d'aller chercher l'oubli sous un ciel étranger. Il s'y décida et disparut un beau matin, en emportant les fonds qu'il avait sous sa main; par mégarde et dans le trouble d'un départ, il y ajouta ceux de quelques amis.

Depuis lors le silence s'est fait sur un nom accompagné naguère de tant de bruit; Narcisse n'est plus qu'un souvenir, une ombre, un rêve. On ignore ce qu'il est devenu, s'il vit encore, ou s'il a cherché un abri dans la mort. Il existe pourtant quelques versions à ce sujet, mais toutes contradictoires.

Les uns assurent qu'il s'est retiré dans nos possessions du nord de l'Afrique, et qu'il s'est fixé au milieu des Arabes, dont il a adopté le costume et les mœurs. On ajoute qu'en se rapprochant de la nature, il a retrouvé le repos et une entière sérénité d'esprit. Il en profite pour initier ces peuples pasteurs aux mystères de nos spéculations, et les emploie à découvrir quelque mine d'or, d'argent ou de platine, susceptible d'être mise en commandite et en actions, d'après les procédés familiers à l'Europe.

D'autres versions transportent Mistigris sur un théâtre plus éloigné et plus digne de lui. A y ajouter foi, notre héros serait aujourd'hui dans l'État des Mormons, cette secte de l'Amérique du Nord qui professe la communauté des femmes et la communauté des biens. Narcisse est dans les meilleures conditions du monde pour adopter l'un et l'autre de ces principes; il est célibataire et ruiné; il n'a rien au monde, ne tient à rien, et ne demande pas mieux que de tout mettre en commun. C'est un sujet de choix pour cette tribu. Personne ne s'entend mieux que lui à l'art de vivre aux dépens des autres; il livrera cette industrie à la communauté gratuitement et sans exiger de brevet. Tout invite donc à croire qu'il deviendra un parfait Mormon, et que ses deux ans de coulisse lui seront comptés là-bas comme des titres à l'estime et à l'avancement.

Telles sont les versions qui méritent le plus de crédit; il va sans dire qu'il s'en débite d'invraisemblables. Un homme comme Mistigris ne pouvait disparaître sans que la fiction s'en mêlât : c'est ainsi qu'aux temps mythologiques, faute de renseignements précis, on changeait les gens en ar-

bres, en pierres, en fontaines, ce qui apportait une modification profonde à leur état civil. Dieu nous garde d'en faire autant et d'aborder le pays des fables.

Quant à Anémone, pas le moindre nuage ne plane sur le parti qu'elle a pris : sa destinée est des plus positives que l'on puisse imaginer, et deux mots suffisent pour en fixer les termes. Un bras lui faisait défaut, elle en a pris un autre ; des princesses comme elle ne manquent jamais de chevaliers. C'est Jéroboam qui aujourd'hui porte ses devises et ses couleurs : il a su attendre et a eu son jour. D'ailleurs, à part le titulaire, rien n'est changé dans la maison ; ce sont les mêmes chevaux, les mêmes laquais, le même maître d'hôtel, le même appartement. Anémone va au bois dans le même équipage, et n'a de nouveau que ses toilettes et ses bouquets. On le voit, sa méthode ne le cède à aucune de celles que l'on a pu apprécier, et en fait de spéculations, c'est elle encore qui a choisi la meilleure.

L'ILE DES APHONES

OU

HISTOIRE D'UN PEUPLE AFFLIGE

D'UNE EXTINCTION DE VOIX

---

§ I.

LE CAPITAINE FOX ET LE LIEUTENANT BABY

Une société de géographie, dont je ne trahirai pas le nom, et qui tient à envelopper ses travaux d'un profond mystère, a reçu, dans sa première séance du mois d'avril, une communication de nature à exciter la curiosité du monde savant. Il s'agit d'une île qui a échappé aux recherches des plus célèbres navigateurs et dont le hasard vient de révéler l'existence. Elle renferme un peuple qui, de perfectionnement en perfectionnement, en est arrivé à se passer de l'usage de la parole. C'est une histoire des plus simples et qui demande à être racontée simplement. La voici telle qu'on la trouve

dans le bulletin de la Société et sur le journal de bord du capitaine Fox, du brick américain le *Star*, appartenant au port de Savannah.

Le *Star* sillonnait depuis douze mois les eaux de ce cinquième monde, que l'on a nommé le Monde Maritime, et qui se compose d'une foule d'archipels semés sur un vaste Océan. Il ne perdait pas son temps à des recherches scientifiques, ne songeait à rassembler ni coquillages, ni papillons, n'avait pas la prétention de se frayer une route vers les pôles, encore moins de soumettre en passant une tribu sauvage pour en faire hommage à sa nation. Les marins de l'Amérique du Nord ne se permettent pas de ces fantaisies; ils ont l'esprit trop exact. La seule ambition du capitaine Fox était de toucher de ses harpons un grand nombre de baleines, de s'enrichir de leur dépouille par des procédés expéditifs, et de retourner le plus tôt possible vers son port d'armement avec un chargement complet d'huile et de fanons. Aussi embrassait-il d'un œil expérimenté les nappes d'eau qui se déployaient devant lui; c'était son spectacle de tous les instants, son idée fixe, sa tâche et son plaisir;

rien ne l'en pouvait distraire, si ce n'est de loin en loin un souvenir donné aux êtres chéris qu'il avait laissés près de son foyer.

Peut-être cette vie eût-elle paru monotone, même à des pêcheurs de baleine, si le second officier du bord n'y eût apporté quelque variété. Le lieutenant Baby était le contraste vivant du capitaine Fox. Autant le capitaine était sérieux, autant le lieutenant était jovial; si l'un maîtrisait l'équipage, l'autre l'égayait. Fox appartenait aux États du nord et à l'une de ces sectes qui font profession de se montrer sobres dans leurs discours; Baby était un enfant du sud où les intempérances du langage sont plus communes, plus tolérées par conséquent. La même opposition se retrouvait dans leurs personnes. Le capitaine était aussi anguleux que le lieutenant était sphérique, aussi roux que l'autre était brun, aussi élancé dans sa taille que l'autre était court, trapu et ramassé. Fox était irréprochable dans ses mœurs, Baby un peu relâché dans les siennes, et plus d'une fois il s'éleva entre eux des discussions à ce sujet. Lorsque le *Star* mouillait dans une île de l'Océanie pour s'y procurer des

vivres ou renouveler sa provision d'eau, et que des femmes accouraient à bord attirées par la curiosité naturelle à leur sexe, le capitaine et le lieutenant différaient à l'instant même sur la manière d'envisager l'événement; l'un voulait les gagner à Dieu et leur parlait des beautés de la Bible; l'autre y voyait une proie pour Satan et leur tenait des conversations beaucoup moins édifiantes. De là ces querelles où le capitaine n'avait pas toujours le dessus.

Il existait encore entre eux d'autres sujets de contestation. Citoyens de la même république, ils la jugeaient chacun à leur guise, et n'étaient pas d'accord sur les avantages de ce genre d'établissement. L'homme du nord y trouvait la limite de la sagesse humaine; l'homme du midi en rabattait beaucoup, et penchait évidemment pour des moyens moins compliqués, par exemple ceux à l'aide desquels on conduit les nègres et les matelots. Ainsi, sauf la pêche, les deux officiers du *Star* ne s'entendaient sur aucun point; ils appartenaient à des écoles opposées.

§ II.

UN PEU DE POLILIQUE EN PLEINE MER.

Un soir, après le repas, le capitaine et le lieutenant étaient assis sur le tillac, l'un calme comme doit l'être un membre des sociétés de tempérance, l'autre plus échauffé et sous l'empire de quelques verres de rhum qui lui montaient au cerveau. L'air était doux, l'atmosphère pure; le soleil venait de s'ensevelir dans un linceul de pourpre et d'or, le ciel s'illuminait, la mer s'ouvrait devant le brick en nappes étincelantes. Quel beau cadre pour la méditation! Tout y invitait, le temps, l'heure, le silence, ces flots animés, cette voûte lumineuse, même la disette de baleines qui se prolongeait depuis quelques jours et laissait à l'équipage une période de repos. Que faire alors, si ce n'est un peu de politique à l'usage des désœuvrés. En pleine mer on n'a pas le choix des distractions.

C'est là-dessus qu'allait se rabattre le lieutenant

Baby : dans ses accès d'humeur il ne connaissait pas d'autre thème. Lui arrivait-il quelque chose de désagréable ? il était tenté de s'en prendre au mécanisme des gouvernements. Tout venait de là, les ouragans, les calmes, les avaries, les jets à la mer et jusqu'aux mauvaises pêches. Sur ce dernier point il ne transigeait pas : dès que le poisson manquait, aucune institution libre ne trouvait grâce devant lui ; il ne voyait de salut pour l'humanité que dans le régime du fouet et du rotin. Or, de toute la semaine on n'avait apperçu qu'un cachalot et à une disance telle qu'il avait été impossible de l'atteindre : qu'on juge de l'état où se trouvaient les opinions de Baby. Le rhum y aidait aussi, il faut le dire. En vain le capitaine Fox opposait-il un flegme stoïque aux saillies de son lieutenant, celui-ci revenait toujours à la charge.

Il s'agissait de savoir si la liberté est plus conforme à la nature de l'homme que l'asservissement. Fox avait là-dessus des convictions trop profondes pour engager un débat ; il croyait à la liberté comme un Guèbre croit au soleil ; il en faisait la source de tous les biens et le remède à tous les maux ; il la

voulait entière, absolue, illimitée; il la voulait pour tous les êtres vivants, sans acception de classes ni de couleur. Il ne discutait pas, il croyait; pressé trop vivement il se retranchait derrière quelque sentence et n'en sortait plus. Baby, au contraire, prenait à partie l'univers entier, l'histoire des sociétés passées et l'état des sociétés présentes, le témoignage des faits, les leçons de l'histoire, l'étude du cœur humain; il montrait les archipels océaniens encore sous le joug du besoin et peuplés de créatures qui se rapprochent de la brute, le grand continent de l'Asie conduit au bâton par des despotes obscurs, l'Afrique fournissant au reste du monde des troupeaux de bétail humain, une grande portion de l'Europe cultivée par des serfs, et presque toute l'Amérique livrée aux bras des esclaves, et il en concluait que si l'homme est né pour être libre, il s'est jusqu'ici furieusement trompé de destination.

De la part de tout autre, Fox n'eût pas toléré un pareil langage, mais il traitait son lieutenant en enfant gâté et lui laissait de grandes franchises. Sur un point seulement sa susceptibilité se réveilla. Il

s'agissait de constitutions, et le capitaine n'aimait pas qu'on leur manquât de respect.

— Ah ! Baby, Baby ! dit-il avec un accent paternel.

— Vos constitutions, ajouta le lieutenant sans s'arrêter à la remontrance, je ne donnerais pas un galon d'huile de la meilleure. Qu'est-ce, après tout? des chiffons de papiers. Combien cela dure-t-il? Vingt-quatre heures.

— Baby, Baby ! répéta le capitaine en élevant le ton et comme s'il eût entendu un blasphème.

— Ah ! si, pourtant ! j'oubliais ! Il existe une constitution parfaite, dit le lieutenant.

— Celle des États-Unis, à coup sûr ?

— Non, capitaine, non, pas même celle des États-Unis, quelque droit qu'elle ait à nos hommages. J'en connais une autre plus irréprochable, mieux éprouvée, plus ancienne, et qui durera plus longtemps.

— En vérité, Baby ? dit le capitaine avec un sourire d'incrédulité.

— Oui, mon digne ami. et cette constitution la voici.

Il venait de s'emparer d'une manœuvre qui se trouvait à sa portée et lui imprimait un mouvement significatif. Tout habitué qu'il fût aux écarts de son lieutenant, Fox trouva que la raillerie dépassait les bornes.

— Un bout de corde ! s'écria-t-il scandalisé. Oh ! Baby !

— Un bon bout de corde, capitaine, parlez-moi de ce genre de constitution. C'est franc, du moins, c'est net; on sait ce que cela veut dire. Point de surprise, ni d'équivoque. Quiconque se plaint est cinglé; s'il y revient, on redouble. Cingler, toujours cingler, jusqu'à ce que le silence se fasse et que tout le monde s'avoue heureux ; voilà le procédé par excellence. On en cherche, on en essaie d'autres, puis on y revient.

— Vous devenez fou, Baby. Et notre devise : Dieu et la liberté ! dit le capitaine.

— Bonne à encadrer, j'en conviens ; mais rien de plus. La preuve, c'est que nous fouetterions nos nègres s'ils s'avisaient d'en user. Dieu et la liberté ! c'est-à-dire la liberté pour nous. Fi de l'hypocrisie !

— Oh! Baby, Baby!

— Que voulez-vous, capitaine; c'est cela. Allez, j'ai étudié les hommes: au fond que demandent-ils? à être menés; ils supportent plus facilement un maître que mille maîtres.

— Baby, dit solennellement le capitaine, vous êtes indigne d'appartenir à un État libre.

§ III.

UN ACCIDENT QUI MET LES CŒURS A L'ÉPREUVE.

L'entretien en était là et menaçait de se prolonger, lorsqu'un bruit se fit entendre dans la direction du gaillard d'avant, en même temps qu'il s'en élevait un cri d'alarme.

— Un homme à l'eau, dit une voix.

En un clin d'œil tout le monde fut sur pied, et, autant que le permettait l'obscurité, on put apercevoir une forme humaine se débattant au milieu des flots. C'était un matelot qui, à la nuit close, avait commis l'imprudence de s'endormir sur le beaupré : un mouvement du brick venait de lui

faire perdre l'équilibre et de le précipiter dans la mer. Le malheureux poussait des cris lamentables, moins distincts à mesure que le bâtiment s'éloignait de lui, et se confondant peu à peu avec le bruit des vagues et du vent.

Au premier appel, le capitaine Fox s'était trouvé debout; d'un coup d'œil il avait tout vu, tout jugé; déjà ses ordres étaient donnés, les manœuvres s'exécutaient, et le navire évoluait sur lui-même. De son côté, le lieutenant ne demeurait point inactif. Une des embarcations venait d'être descendue le long du bord, et il s'y était jeté avec six hommes de l'équipage. L'œil attaché sur les flots, l'oreille attentive aux moindres bruits, il se dirigeait vers la victime avec l'espoir d'arriver à temps pour la sauver. La nuit et l'état de la mer rendaient cette opération difficile; il fallait s'y aider des moindres indices, et pour le reste s'en remettre au hasard. Qu'on juge des émotions dont les acteurs de cette scène étaient assaillis; chaque minute qui s'écoulait leur apportait une angoisse nouvelle. Il n'en était aucun parmi ces hommes, officiers ou matelots, qui ne se sentît exposé à une chance pareille,

et ne se mît aux lieu et place du malheureux qui disputait sa vie à ce gouffre ouvert pour l'engloutir.

Cependant l'embarcation glissait sur les vagues avec la rapidité de l'oiseau et au milieu d'un silence profond. Pas un mot, pas un geste : les marins penchés sur leurs avirons, y déployaient cette force qu'on puise dans une circonstance critique; le lieutenant, debout à l'arrière, sans chapeau, les cheveux au vent, le gouvernail en main, était absorbé dans sa recherche opiniâtre. Tous les yeux étaient fixés sur lui; on épiait ses mouvements, on attendait ses ordres; enfin sa voix domina les murmures de la mer : — Enfants, s'écria-t-il, arrêtez!

Les six avirons se levèrent à la fois, et les hommes, par un mouvement spontané, regardèrent autour d'eux. A la surface de l'eau s'agitait une masse confuse vers laquelle glissait l'embarcation, au moyen de l'élan qui lui avait été imprimé. Malgré les ténèbres qui régnaient, il était facile de s'apercevoir que le malheureux au secours de qui on se portait, en était arrivé à la limite de ses forces et aux dernières convulsions de l'agonie. Ses bras frappaient l'eau au hasard, avec cette pré-

cipitation qui est l'effet ordinaire de la terreur. Encore quelques secondes et il était perdu; il coulait pour ne plus reparaître. Le lieutenant jugea la chose ainsi; son œil exercé ne pouvait s'y tromper: un acte de dévouement était nécessaire; il n'hésita pas. D'un bond il s'élança dans la mer, nagea rapidement vers l'infortuné en danger de périr, l'atteignit au moment où une vague venait de le submerger, le ramena à la surface, et l'y soutint d'un bras pendant que de l'autre il cherchait à regagner l'embarcation et à y prendre un point d'appui. Tout cela avec la promptitude de la pensée et en moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter.

De leur côté, les matelots s'étaient portés au secours de leur intrépide lieutenant. L'un d'eux l'avait suivi à la nage, tandis que les autres manœuvraient de manière à rendre le sauvetage plus aisé. Déjà tout sujet d'inquiétude avait disparu; le groupe flottant se rapprochait; entre lui et la chaloupe, il n'y avait plus qu'une toise ou deux de distance, lorsqu'un nouvel incident changea l'aspect de la scène et donna des motifs d'alarme bien autrement sérieux.

Dans les profondeurs de la mer et trahi par un sillon phosphorique, les matelots venaient d'apercevoir un énorme requin. Il montait lentement, mais en ligne directe et comme assuré de sa proie. Le péril était imminent, et le temps manquait pour s'y soustraire. L'équipage de l'embarcation allait assister à une épouvantable catastrophe, sans pouvoir ni l'éloigner, ni la conjurer. Aussi quelle angoisse dans les cœurs ! quelle consternation sur les visages ! De ces trois hommes qui se débattaient à la surface de l'eau, c'est le lieutenant qui était le plus vivement menacé ; c'est sur lui que le monstre marin semblait s'acharner de préférence ; il allait payer de sa vie son chevaleresque dévouement. Par deux fois le requin l'avait touché de son aileron, et se renversant sur le dos, il ouvrait sa redoutable mâchoire ; c'en était fait de ce pauvre Baby, si jovial et si généreux, à moins d'un secours inattendu. Ce secours arriva. Un matelot, gardant plus de sang-froid que les autres, s'était emparé d'un trident et, ainsi armé, surveillait les mouvements de l'animal. Au moment décisif, et quand les dents touchaient déjà leur proie, il brandit le

fer d'une main vigoureuse, atteignit une partie vulnérable, et cela si profondément, que le requin lâcha prise à l'instant même, et disparut en emportant le harpon dans ses chairs. Le lieutenant était sauvé; il tint bon pourtant, et ne remonta dans l'embarcation que le dernier. C'était un garçon ainsi fait; il s'oubliait pour les autres : un petit esprit politique, mais un grand cœur.

§ IV.

ENCORE UN ÉVÉNEMENT.

Le lendemain, grâce au lieutenant du *Star*, l'équipage se retrouvait au complet; aucun bras ne manqua à l'appel, et c'était fort heureux; le navire allait avoir besoin de tous ses gens.

La journée s'annonça néanmoins sous les plus favorables auspices. Au lever du soleil, point de nuage, ni de brume; rien qui troublât la transparence de l'air; le ciel, sous les premières clartés du jour, formait une coupole d'une pureté parfaite et d'un beau bleu d'indigo; la mer, caressée par des

brises folles, tantôt se ridait, tantôt présentait une surface polie comme le marbre, et sur laquelle les rayons lumineux se jouaient obliquement. Attirés par ce spectacle, les alcyons rasaient l'eau de leurs ailes, tandis que des bandes de dauphins, marchant en bataillon, exécutaient avec une précision militaire leurs évolutions accoutumées. Tous les présages étaient rassurants, et, ce qui en doublait le prix, on voyait au loin quelques baleines. Le lieutenant triomphait.

Il allait donner l'ordre d'armer les embarcations, lorsque le capitaine l'en empêcha. Depuis quelques minutes celui-ci examinait l'horizon d'un regard soucieux, et en homme qui se défie des apparences.

Le *Star* se trouvait alors à l'orient des Philippines, et dans des parages où de terribles surprises attendent les navigateurs; c'est là qu'éclatent ces redoutables typhons dont la violence est au-dessus de ce que l'on peut imaginer, et auprès desquels les tempêtes des autres mers ne sont que d'insignifiants phénomènes. Fox les connaissait de longue main; il en avait essuyé plus d'un, et quelques in-

dices, distincts pour lui seul, lui faisaient prévoir qu'il allait en essuyer un nouveau. Le ciel était encore serein, le vent léger, et pourtant il régnait dans l'air et sur les eaux on ne saurait dire quel frémissement, accompagné d'un lointain murmure. Ces symptômes alarmaient le capitaine et tenaient sa vigilance en éveil.

Bientôt il s'en déclara d'autres, bien plus évidents, et auxquels personne à bord ne put se méprendre. Une masse de nuages opaques s'éleva de l'un des points de l'horizon, et envahit peu à peu le ciel dans une portion de son étendue. Cet envahissement ne fut ni soudain ni général, il s'accomplit graduellement et avec une sinistre lenteur, de telle sorte qu'il y eut un moment, dans le cours de cette scène, où la moitié du firmament conserva son azur, tandis que l'autre moitié se revêtait de diverses couleurs, depuis le violet jusqu'au bistre. Par intervalles, de ce rideau sombre se détachaient des météores bizarres, des sillons lumineux, se brisant sous des angles divers, des éclairs suivis de tonnerres brusques et secs, ou bien des nuages blancs, pareils à des flocons de neige, et animés

d'un mouvement plus rapide que la masse d'où ils étaient sortis.

Les pressentiments du capitaine Fox ne l'avaient pas trompé; c'était un typhon, le redoutable typhon de la mer des Indes. Ces nuées sombres formaient, comme disent les marins, le lit du vent; elles s'avançaient chargées de menaces. Quand elles se furent bien emparées du ciel, l'ouragan éclata et prit sur-le-champ d'effrayantes proportions. Tous les éléments semblaient s'être conjurés pour en accroître la violence, l'air, l'eau et le feu; l'atmosphère passait d'un embrasement subit à des ténèbres profondes; la mer grossissait à vue d'œil; la pluie tombait en gouttes énormes, mêlées de grêlons; une flamme électrique s'était fixée au sommet de chaque mât, et le couronnait comme une lampe éclairée à l'esprit-de-vin.

Le capitaine Fox avait tout prévu, et il était prêt: c'est à de pareilles épreuves que se juge le vrai marin. Dès les débuts de l'ouragan, il était à son poste, près du gouvernail, le porte-voix en main, et ne devait plus en bouger. La vie de ces hommes, le sort de ce bâtiment, dépendaient désormais de

lui : aucune responsabilité n'était plus grave, et il en portait dignement le poids. Tant que dura le péril, on le vit sur le pont, domptant le sommeil, bravant la pluie et les coups de mer, animant l'équipage par son exemple, le rassurant par son maintien. Qu'au milieu de ce désordre des éléments, sa fermeté se démentît, que son sang froid l'abandonnât, qu'il hésitât sur une manœuvre, sur un commandement, et son navire désemparé devenait la proie de la tourmente, et l'Océan l'eût couvert de ses nappes d'eau comme d'un linceul. Mais le capitaine Fox avait l'âme aussi robuste que le corps; il se retrempait dans la lutte. Jamais il n'avait d'une voix plus ferme donné des ordres plus précis, pris avec plus d'à propos de meilleures dispositions, ni opposé aux insultes des flots et du vent de plus énergiques moyens de défense.

Le salut n'était qu'à ce prix. En se prolongeant, la tempête augmentait de fureur; toutes les voiles avaient été mises en lambeaux; l'un des mâts venait de se rompre et l'autre était fortement ébranlé; plus de manœuvre possible, si ce n'est de fuir au gré du vent et des vagues déchaînées. A chaque

instant d'énormes masses d'eau se précipitaient sur le pont et submergeaient le brick dans toute sa longueur; pour y résister, il fallait toute l'agilité de ses mouvements et la solidité de ses membrures. Dans ces chocs furieux, les dernières chaloupes furent emportées, le dernier mât également; le gouvernail résistait encore; un coup de mer, plus violent que les autres, le brisa et en dispersa les fragments; de sorte que le *Star*, naguère si fier et si sûr de lui-même, n'était plus qu'une coque rasée, désarmée, vaincue, jouet du hasard et des éléments.

Pendant quarante-huit heures, les choses se maintinrent sur ce pied, avec des alternatives de détresse et d'espoir. En vain, le capitaine Fox avait-il essayé de fixer sa position, à l'aide des observations ordinaires; l'état sombre de l'atmosphère ne permettait plus de se servir des instruments nautiques, et les montres marines, dérangées par l'intempérie, se trouvaient hors d'état de fournir des renseignements précis. On ignorait donc au juste où se trouvait le bâtiment et vers quelle plage le poussait la tempête. Un événement étrange allait éclaircir ce point.

Dans le cours de la deuxième nuit, et alors que l'ouragan sévissait avec le plus de fureur, par un épouvantable temps et au milieu de ténèbres épaisses, le brick reçut une secousse à laquelle personne ne se méprit; il venait de toucher sur un écueil. Le choc fut si violent que pas un homme à bord ne resta debout; tous, officiers et matelots, en perdirent l'équilibre. Le capitaine Fox, jeté contre le cabestan, se releva le premier et chercha à se reconnaître; ses gens, revenus de leur stupeur, se groupèrent autour de lui; le lieutenant, que l'événement avait surpris la bouteille en main accourut sur le pont afin de s'assurer de l'état des choses. Il n'en était aucun parmi ces hommes qui ne crût sa dernière heure venue, et n'entendît résonner à ses oreilles comme un glas de mort. Encore quelques minutes, et le brick déchiré par le récif et dépecé par cette mer furieuse, allait disparaître débris par débris et s'en aller vers la plage avec les cadavres de ceux qui le montaient. Telle était la perspective présente à tous les esprits.

Qu'on juge de la surprise des marins du *Star*, lorsque après quelques minutes d'hésitation, le bâti-

ment parut se dégager de lui-même, flotter de nouveau et s'ouvrir un chemin dans des eaux plus tranquilles. L'équipage cria au prodige, le capitaine Fox en devina le motif naturel. Le brick, soulevé par le flot, venait de franchir l'arête d'un de ces bancs de coraux qui entourent les îles de l'Océanie et servent de rempart à des havres intérieurs, où la houle ne pénètre pas. Ainsi un instrument de perte était devenu un instrument de salut. Chassé par la brise, le *Star* vogua sur cette mer fermée, qui devenait plus calme et plus sûre à mesure qu'il s'y engageait plus avant. Les ombres de la nuit et une brume persistante empêchaient de rien distinguer autour de soi : pendant plusieurs heures, le brick s'en alla ainsi à l'aventure, et comme guidé par un génie invisible qui semblait veiller sur lui. Enfin le brouillard céda, le vent fléchit, et l'on put voir, dans un horizon rapproché, étinceler une multitude de feux.

— Où sommes-nous ? dit le lieutenant.

— Qui le sait? répondit flegmatiquement le capitaine. Faites mouiller une ancre, Baby; nous verrons demain.

— A la bonne heure, reprit l'officier; mais nous voici lancés en pleine féerie. Où diable sommes-nous?

Ils étaient devant l'île des Aphones et en face de la capitale de ce nom.

§ V.

UN PREMIER COUP D ŒIL SUR LA VILLE DES APHONES.

Comme on le pense, personne à bord du *Star* ne ferma l'œil de la nuit. Le bâtiment était hors d'embarras; l'ancre avait rencontré un fond sûr, et les eaux du mouillage étaient aussi unies que celles d'un lac. L'attention de l'équipage pouvait donc se porter tout entière sur cette apparition étrange, imprévue et d'autant plus douce qu'elle succédait à un naufrage imminent. Quoique la nuit fût sombre et la distance assez forte, il était facile de voir qu'on avait une ville considérable sous les yeux. Çà et là, sur ce fond obscur, des coupoles montraient leur masse imposante; à leur pied s'étendait une vaste enceinte couverte de constructions.

Des sillons de clarté y indiquaient la direction des rues, et il s'en élevait ces murmures qui accompagnent le sommeil des grands foyers de population.

Quand le jour parut, et que les objets furent plus distincts, ce spectacle prit d'autres proportions. Le ciel avait recouvré sa pureté, le soleil son éclat; la nature était en robe de fête. Les premiers rayons du matin glissaient comme une poussière d'or sur les cimes des bois environnants, et venaient se briser sur les eaux du bassin et sur les toits de la ville endormie. Tout ce paysage respirait le calme et la sérénité. A l'horizon, les coteaux se succédaient, les uns chargés de vignobles, les autres garnis de forêts touffues, tandis que dans la vallée une rivière baignait des pâturages couverts de troupeaux et sur quelques points de son cours brillait comme un ruban de moire. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, de riches cultures couvraient le sol, d'un aussi bel aspect et de nuances aussi diverses qu'en un pays pourvu de comices et jouissant des méthodes les plus perfectionnées.

Quoique les marins du *Star* ne fussent point in-

sensibles à ces beautés de la nature, leur attention se portait de préférence vers un autre côté du tableau. Ce qui les préoccupait surtout, c'était l'imposante ville, assise sur la plage et dont les monuments avaient ce caractère de grandeur qui est le signe d'une civilisation avancée. Encore n'apercevait-on du mouillage que les moindres de ces monuments, ceux dont la ligne des quais était décorée ; mais au delà et sur des plans plus éloignés se montraient des dômes, des flèches, des colonnes, des galeries aériennes, des tours couronnées de plates-formes, qui portaient l'empreinte de plus de magnificence, et révélaient un peuple abreuvé aux bonnes sources de l'art. Même dans les habitations privées se retrouvait ce cachet d'élégance et de goût. Élevées d'un étage, de deux aux plus, elles avaient toutes un balcon en saillie pourvu de châssis mobiles et abrité par un auvent gracieux : c'était comme un pavillon suspendu d'où la vue se portait vers la mer et que signalaient des vitraux de couleur et des rideaux agités par la brise.

Parmi les personnes réunies sur le pont du brick, il n'en était aucune qui prît plus d'intérêt à cette

scène que le lieutenant. C'est que Baby se piquait d'être observateur : depuis vingt ans qu'il fréquentait les eaux du Monde Maritime, il avait passé par toutes les épreuves et toutes les situations, étudié les mœurs de ces insulaires, même de ceux qui se nourrissent d'aloyaux humains, et failli, à la suite d'une surprise, servir de base à un de leurs repas de corps. Cette circonstance l'avait rendu circonspect ; il trouvait cette manière de finir peu digne de lui et s'efforçait de s'y soustraire. De là une prudence qui ne se démentait jamais.

Aussi, dès les premières lueurs du jour, Baby avait-il exercé son contrôle vigilant, et ce qu'il apercevait n'était pas de nature à désarmer ses défiances. Une remarque le frappa d'abord, c'est que le *Star* se trouvait dans une mer entièrement fermée et sans communication apparente avec l'Océan. Sur la ligne de l'horizon régnait une suite de récifs, facile à reconnaître aux flots qui s'y brisaient et au nuage d'écume qui s'en élevait sans solution de continuité. En vain le lieutenant cherchait-il du regard un passage, une issue à travers cette barre de coraux ; il n'en découvrait pas et

tout le confirmait dans la pensée que le seul moyen d'aboutir à ce bassin était celui dont le brick avait fait l'épreuve à ses risques et périls, c'est-à-dire un saut périlleux par dessus l'écueil. En effet, aucun autre bâtiment n'était mouillé à ses côtés, aucun autre pavillon ne se déployait près du sien ; le *Star* était seul, absolument seul sur cette vaste surface. Et quant à la marine du pays, elle se composait de quelques barques élégamment pavoisées, qui ressemblaient plutôt à des meubles de plaisance, qu'à des instruments destinés à un service de mer.

Ce fut, pour Baby, un premier motif de se tenir sur ses gardes; il s'y en joignit d'autres peu d'instants après. En examinant les édifices dont les quais étaient couverts, il distingua une construction véritablement imposante, et dont l'attique portait un observatoire d'un caractère sombre et dominateur. De là on embrassait les eaux du mouillage et l'horizon dans une étendue de plusieurs lieues. Était-ce une illusion de Baby? Il lui semblait voir, dans les profondeurs de cet observatoire, un tube de forte dimension dirigé contre le *Star*

et le tenant pour ainsi dire en échec. Dans la pensée du lieutenant, ce ne pouvait être qu'un engin de guerre, quelque miroir ardent renouvelé d'Archimède, et de nature à incendier le brick, en dépit de l'éloignement. Aussi n'en détournait-il pas les yeux :

— Capitaine, s'écria-t-il, ne le voyez-vous pas ?

— Quoi donc, Baby ? répliqua celui-ci avec son calme ordinaire.

— Un piége, une machine, poursuivit le lieutenant ; une invention de l'enfer, à coup sûr.

— Où cela, Baby ?

— Là bas, capitaine, dans la direction de ma main. L'apercevez-vous maintenant ? Quels reflets ! Nous allons fondre comme de la cire. Après l'eau, le feu.

Le lieutenant eût poussé plus loin cette explication et donné à ses inquiétudes un commentaire plus précis, si un incident inattendu ne fût venu rompre l'entretien. Du haut de cet observatoire menaçant, une fusée venait d'être tirée, en même temps qu'on arborait un drapeau écarlate, parsemé

d'emblèmes en or. A ce signal, le quai, jusque-là désert, se couvrit de monde; il en déboucha de toutes les rues et de tous les carrefours : ceux-ci se formèrent en groupes; ceux-là se jetèrent dans des embarcations et les poussèrent au large, en les dirigeant vers le brick. Le moment critique approchait:

— Eh bien! capitaine, que vous disais-je? s'écria Baby.

L'équipage du *Star*, rangé en bon ordre sur le pont, attendit la suite des événements.

§ VI.

UNE VISITE DES NATURELS. — PREMIÈRES IMPRESSIONS.

De la terre au brick le trajet était assez long pour laisser à Baby le temps de reconnaître à quelles gens on avait affaire. Armé d'une excellente lunette, il la tenait obstinément fixée sur les embarcations qui s'étaient détachées du quai et s'avançaient à force de rames. Ces embarcations ressemblaient à des gondoles et portaient sur toute

leur longueur des tentes en étoffes de soie qui s'inclinaient à volonté et formaient un abri mobile contre le soleil. Des pavillons étaient déployés à l'arrière, et la couleur en variait d'une embarcation à l'autre : ici le fond était blanc, là jaune, ailleurs bleu ; l'emblème seul demeurait uniforme. De loin cet emblème n'offrait guère qu'un dessin confus, et Baby se perdait en conjectures. Mais, quand les embarcations se furent rapprochées, son doute cessa : c'était une écrevisse de la grande espèce et dont la nuance tranchait sur la couleur du pavillon.

Le lieutenant venait de s'assurer du fait, et se demandait si c'étaient là les armes du pays, lorsqu'une autre circonstance le frappa. Les hommes qui montaient les gondoles portaient tous cette écrevisse sur quelque point de leur vêtement, les uns sur le dos, les autres sur la poitrine, d'autres ailleurs. On eût dit un signe de nationalité. L'emblème semblait se modifier à raison des classes et des rangs, et comme si la place, l'étoffe et la couleur eussent été un moyen de faire reconnaître sur-le-champ la condition des personnes. Chez

ceux-ci l'écrevisse était plus petite, chez ceux-là plus grande ; ici elle était en or broché, là en soie, ou simplement en laine. Les écrevisses les plus riches appartenaient à ceux qui étaient investis de quelque commandement ; ils la portaient par devant et avec une certaine fierté; les écrevisses les plus modestes étaient le partage des simples mariniers : ils la portaient par derrière et n'en paraissaient pas fort enorgueillis.

Enfin les embarcations arrivèrent près du brick et de chacune d'elles se détacha un personnage, bardé de l'écrevisse d'or, tenant un éventail d'une main et de l'autre un chapelet à grains d'ambre et de corail. Ce ne fut pas sans peine qu'ils parvinrent sur le pont; et dans le cours de cette entreprise, le génie de Baby fut mis à une rude épreuve. La dimension de ces fonctionnaires publics dépassait ce que nous connaissons de plus perfectionné en ce genre; on n'en voit point de tels en Europe, même parmi les mieux nourris et les moins occupés. Pendant qu'on les hissait à bord, trois poulies cédèrent sous le poids. L'opération s'acheva pourtant, et six naturels de distinction eurent accès

sur la dunette, où le capitaine Fox les reçut avec sa gravité accoutumée. Il y eut, dans les formes respectives, échange de civilités, et le lieutenant put examiner de près et tout à l'aise ces habitants d'une terre inconnue.

Leurs vêtements se composaient d'étoffes de soie, taillées à l'orientale et formant une jupe ample et longue qui descendait jusqu'aux chevilles, et qu'une ceinture en mousseline fixait à la chute des reins. Ces étoffes paraissaient être de belle qualité; mais, par la plus singulière des modes, les naturels les portaient à l'envers. Ce n'est pas tout : à cette bizarrerie s'en joignait une autre, d'un effet encore plus malheureux. La coiffure se composait d'une sorte de feutre, à peine dégrossi, et dont la forme rappelait le bonnet imposé aux enfants qui ont encouru une punition.

— Serait-ce un peuple qu'on a mis en pénitence? se demandait Baby. Il n'y manque guère que le martinet.

C'était l'usage, voilà tout: quel pays n'a les siens? Rien ne sert de disputer là-dessus.

Cependant l'entrevue n'aboutissait pas; des

deux côtés, on se contentait d'échanger des gestes et des sourires. Un naturel de première distinction avait bien essayé de frotter son nez à celui du capitaine Fox, ce qui est, dans le pays, comme on le sut depuis, une grande marque d'honneur; mais cette tentative n'avait eu qu'un succès médiocre auprès du rigide Américain. De là un peu de froideur et une sorte de contrainte. On ne saurait dire comment les choses auraient tourné si Baby n'y eût mis du sien. Au milieu de ces visages étrangers, il venait d'en distinguer un qui avait une expression particulière de malice et paraissait se divertir surtout des dépenses de gestes que faisait le capitaine dans l'intention d'être compris. De ce personnage à ses compagnons, il n'y avait pas de différence sensible; il était vêtu comme eux, coiffé comme eux; sa poitrine était comme la leur, ornée d'une magnifique écrevisse d'or. Et néanmoins Baby resta convaincu, dès le premier coup d'œil, qu'il en tirerait plus de parti que des autres.

Pendant que la conférence suivait son cours, il prit donc cet homme à part et l'entraîna jusqu'au pied du grand mât.

§ VII.

UNE RENCONTRE

Baby n'était pas seulement un observateur de première volée, c'était encore un polyglotte du plus grand mérite. Il avait, dans le cours de ses voyages, abordé à toutes les côtes et frayé avec toutes les tribus ; aucune langue, si sauvage qu'elle fût, ne lui était étrangère : il connaissait même celle de la peuplade qui avait voulu le rôtir et en faire la base d'un de ses repas de corps. Ce qui l'aidait singulièrement dans cette étude, c'est que partout où il mettait le pied, il s'en prenait d'abord aux femmes, et d'une manière si vive que l'entretien s'engageait bon gré mal gré. Au moyen de cette méthode, il s'était formé un vocabulaire universel, et se piquait de pouvoir traiter le sentiment dans tous les dialectes connus.

En abordant le personnage qu'il avait distrait de sa bande et qu'il voulait soumettre à un examen particulier, il se posa d'abord une question. Dans quel idiome convenait-il de l'entreprendre ? Fallait-

il lui parler nègre ou malais? Valait-il mieux recourir au madécasse? Le seul embarras qu'il éprouvât était celui du choix. A volonté, il pouvait se servir de l'instrument le plus vulgaire ou le plus perfectionné. Il savait le mawi que l'on parle dans les archipels, le mandchou des côtes d'Asie, le carolin, le tonga, le zélandais, le coréen, enfin ce que sait un homme qui a vingt ans de baleine, et qui sait mettre le temps et les occasions à profit.

Tout en se posant cette question délicate, Baby continuait à soumettre l'inconnu aux procédés d'analyse qui lui étaient familiers. Plus il l'étudiait, plus il se persuadait qu'en le choisissant il avait eu la main heureuse. Parfois même il sentait s'éveiller un vague souvenir, lorsque cet homme attachait sur lui un œil souriant et railleur. Ce fut sous l'empire de ce sentiment qu'il commença son interrogatoire. Comme début, il eut recours au portugais; aucune langue n'est plus répandue dans les parages de l'Inde.

— Où sommes-nous? demanda-t-il au dignitaire décoré de l'écrevisse d'or.

Celui-ci ne répondit que par un sourire.

— Il n'entend rien au portugais, pensa Baby; essayons autre chose : le lascar, par exemple.

Le lascar est, dans ces mers, ce qu'est la langue franque dans la Méditerranée, un mélange affreux de toute espèce d'idiomes.

— Comment nommez-vous ce pays? demanda-t-il à l'impassible fonctionnaire public.

Même silence, même sourire.

Le lieutenant ne se découragea pas : la patience sied à un pêcheur de baleines. Il renouvela sa question en vingt-deux langues, passant des plus élémentaires aux plus raffinées, du malabar au japonais, de l'arabe au persan, de l'indostani au siamois; il n'oublia aucune de celles qui se parlent dans les mers de l'Océanie, aux îles Fidgi, aux Mariannes, aux Philippines, aux Moluques; il remonta dans le pôle nord jusqu'aux Kouriles et aux Aleutiennes, et descendit dans le pôle sud jusqu'à la Nouvelle-Zélande et à la Terre de Van-Diémen. Vains efforts, peines perdues! Rien ne pouvait tirer le dignitaire interpellé de son silence, ni le faire renoncer à son sourire : seulement ce sourire

devenait de plus en plus significatif. Enfin lorsque Baby, de guerre lasse, se fut rejeté vers les langues savantes de l'Inde et eut posé sa question en pur sanscrit, cet homme ne put se contenir plus longtemps : sa parole trouva une issue.

— Si vous essayiez de parler anglais, lieutenant Baby, dit-il dans cet idiome et avec l'accent très-caractérisé des Américains du Sud.

La foudre serait tombée aux pieds de l'officier du *Star* que sa surprise n'eût pas été plus profonde. Pour un observateur aussi consommé, c'était jouer de malheur. Il venait d'épuiser le réservoir de ses connaissances, se mettre en frais jusqu'à la concurrence de vingt-trois langues, et pour le payer de tant d'efforts, cet homme lui répondait en anglais, comme on le parle sur le littoral du golfe du Mexique. Bien plus, il l'apostrophait par son nom et le désignait par son grade. Malheureuse campagne, en vérité, et de nature à ruiner une réputation moins solide que celle de Baby! Si rude que fût le coup, notre officier s'en remit pourtant. Examinant de nouveau le personnage de la tête aux pieds, il chercha dans ses sou-

venirs à quoi le rattacher, et n'y trouvant rien, il reprit l'interrogatoire.

— Américain? lui dit-il. Vous Américain?

— Américain du Sud, lieutenant.

— Votre port?

— Pensacola.

— Votre nom?

— David.

— David? quel David? s'écria Baby impatienté de ne pas obtenir plus de lumières de ses méthodes habituelles d'observation. Ils pullulent les David dans les États du Sud. Qu'est-ce qui ne s'appelle pas David?

— David, embarqué sur le *Fly*, répondit le dignitaire à l'écrevisse d'or, sans se départir du sang-froid qui convenait à son rang.

A ce mot, il se fit une clarté soudaine dans l'esprit du lieutenant. Le *Fly* était un de ses bâtiments favoris, celui à bord duquel il avait fait ses plus heureuses pêches et dans ses jours les plus florissants. Bien des années s'étaient écoulées depuis lors; mais un rien suffisait pour le ramener à ces croisières de sa jeunesse. En rapprochant ce nom

de la physionomie de son interlocuteur, il vit à qui il avait décidément affaire :

— Vous ici, David ? lui dit-il ; sous ce costume ? avec cet ornement ? Par quel hasard, s'il vous plaît ?

— C'est toute une histoire, lieutenant Baby.

— Curieuse en effet, David ; contez-moi cela.

— Un peu plus loin, lieutenant ; on nous observe ; passons sur le gaillard d'avant ; nous y serons plus libres.

Ils firent quelques pas, et quand David se crut à l'abri des indiscrets, il commença son récit :

§ VIII.

UN COMPLOT EN MER.

« Lieutenant, dit-il, vous pouvez me rendre cette justice que j'aimais le *Fly* autant que vous l'aimiez vous-même et que je ne l'aurais pas plus quitté que vous, si, par un jour de brouillard, il n'avait laissé ses pauvres débris sur un écueil de la mer Vermeille. Est-ce vrai, lieutenant ?

— Oui, vous étiez dans ce temps-là un bon et loyal marin. Je vous rends volontiers ce témoignage.

« Ce ne fut donc pas par caprice, poursuivit David, que je fis un autre embarquement. On armait l'*Albatros* à Mobile, je m'y enrôlai comme second maître. Dieu me garde de mal parler de l'*Albatros;* seulement il ne valait pas le *Fly*. Ce n'était ni la même légèreté sur l'eau, ni la même solidité dans le gros temps; surtout ce n'était pas le même équipage. Vous me connaissez, lieutenant Baby, vous savez que les coquins et moi n'avons jamais cadré ensemble; eh bien ! vous vous ferez alors une idée de ce que j'ai souffert dans ma navigation sur l'*Albatros*. Le capitaine n'avait pas regardé d'assez près au choix de ses gens; pour les avoir à quelques piastres de moins, il avait embarqué tout ce qui se présentait, et dans le nombre trois ou quatre garnements échappés des cellules de Philadelphie. Mauvaise compagnie et la suite ne le prouva que trop.

« Dans les premiers mois de la traversée, les choses marchèrent sur un pied décent. Il y avait

bien, par ci par là, quelques querelles entre matelots, des coups de poing échangés, des couteaux tirés; mais le capitaine y mettait bon ordre avec des corrections vigoureuses, administrées aux plus turbulents. Je puis dire que les maîtres l'aidaient dans cette besogne et que je ne m'y épargnais pas. Quand les vauriens virent qu'on le prenait ainsi, ils changèrent de conduite. Au lieu de mener du bruit, ils se mirent à monter un complot le plus mystérieusement possible, en séduisant ceux-ci et en effrayant ceux-là. Ils disaient aux uns, qu'une fois maître du bâtiment, on aborderait dans une île où chacun serait souverain et aurait cinquante Indiens pour le servir; ils disaient aux autres que s'ils bougeaient ou soufflaient mot, on les couperait en morceaux, après leur avoir arraché le cœur pour le jeter aux requins. Voilà comment ces misérables menaient leur monde.

« En apparence, tout allait au mieux. Jamais l'équipage n'avait été plus soumis, jamais les manœuvres ne s'étaient mieux exécutées. Sur un mot du capitaine, on voyait les plus révêches monter dans les hunes par le mauvais temps et sans qu'il

leur échappât un murmure. Encouraient-ils un châtiment, ils le recevaient d'une façon exemplaire et comme si leurs épaules eussent été de bois. Mais le diable n'y perdait rien et ils se promettaient bien, à part eux, de nous le rendre à la première occasion.

« Seul de tous les maîtres, j'avais des doutes sur ce qui se passait. Une nuit, pendant mon service, l'idée me vint de descendre à pas de loup dans la chambre où une portion de l'équipage reposait. Les hamacs étaient en ordre et les hommes couchés ; seulement, dans un coin, on se parlait à voix basse ; j'écoutai. Celui qui avait la parole était un scélérat fieffé, devenu libre depuis quelques mois seulement, après dix ans de cellule. Quels propos ! quel langage ! mes cheveux s'en dressaient d'horreur. Nous devions tous y passer, les officiers, les maîtres et quelques matelots suspects. D'ailleurs les moyens étaient pris et bien pris. La révolte devait éclater la nuit, pendant le sommeil du capitaine et quand il serait hors d'état de résister. On avait des armes, des munitions, et pour complice le mousse de chambre qui livrerait les clefs

de la soute aux poudres et avertirait les conjurés du moment opportun.

« Quand il ne me resta plus rien à apprendre, je me dégageai du mieux que je pus, mesurant mes pas, retenant mon souffle, de manière à ne pas me trahir. Une fois sur le pont, je respirai plus librement ; il me sembla que je sortais des entrailles de l'enfer. Que faire ? La trahison couvait partout ; pour la déjouer et la punir, il fallait agir avec beaucoup de prudence. J'attendis que le capitaine reparût sur le pont et qu'il eût des ordres à me donner, pour l'informer de ma découverte. Je le fis en peu de mots ; mais chaque mot avait son prix. C'était un homme de fer et qui savait se décider. A l'instant même, il rassembla l'équipage, fit attacher au grand mât le chef du complot, et donna l'ordre de lui administrer cent coups de corde, puis de le mettre aux fers pour vingt jours. Je me chargeai d'une bonne partie de la correction, et n'y allai pas de main morte. Il est vrai que dès qu'il le put, il me le rendit bien.

« Grâce à moi, cette première alerte n'eut pas de suite ; les choses avaient été prises à temps. Le

mousse de chambre fut fouetté jusqu'au sang et remplacé dans ses fonctions; les plus mutins d'entre les matelots eurent leurs corvées; le capitaine mit les armes et les munitions sous clef; et dès ce moment, il porta sur lui une paire de pistolets, avec le ferme dessein de brûler la cervelle au premier homme qui broncherait. Ceci fait, on se remit en pêche; tout semblait fini.

§ IX.

LA RÉVOLTE.

Avant de poursuivre, David jeta un coup d'œil sur la dunette afin de s'assurer du point où en étaient les conférences entre ses compagnons et le capitaine Fox. Il vit que l'échange des civilités recommençait de plus belle, et se crut fondé à reprendre son récit :

« Le tort du capitaine de l'*Albatros* fut de croire qu'en frappant le chef du complot il en avait rendu le retour impossible ; c'était mal juger son ennemi, Quoiqu'aux fers, cet homme exerçait encore de

l'empire sur une portion de l'équipage, et il avait d'ailleurs des acolytes qui ne valaient guère mieux que lui et continuaient leur travail en dessous. Ce fut ainsi que se prépara, à notre insu, un terrible événement.

«Nous étions dans les plus belles mers du monde et sous un ciel qui restait toujours serein. Les travaux de la pêche suivaient leur cours; chaque matin des baleinières quittaient le bord pour aller attaquer le poisson que l'on apercevait à distance. Ce fut dans ces courses que se trama un nouveau complot, sans que rien en pût révéler l'existence; le jour, l'heure, les moyens, tout fut arrêté, et ni les maîtres, ni les officiers n'en eurent le plus léger soupçon.

« Il m'en souvient comme si c'était d'hier; la bombe éclata un dimanche au matin; ces mécréants avaient choisi le saint jour pour leur œuvre de démon. Le capitaine venait de se mettre à table avec ses officiers; nous autres maîtres, nous nous apprêtions à prendre aussi notre repas, quand une bande de forcenés, armés de couteaux, de haches et de harpons se précipita vers le gaillard d'ar-

rière : l'heure était venue, il fallait se défendre en désespérés ; de pareilles gens il n'y avait point de quartier à attendre.

« Au premier bruit, le capitaine s'était élancé sur le pont ; trois matelots l'y avaient devancé, et l'un d'eux lui asséna un coup de hache qui entama profondément l'épaule et eût suffi pour mettre hors de combat un champion moins vigoureux. La revanche fut prompte ; d'un coup de pistolet, le capitaine coucha l'agresseur sur le carreau, et du second coup, il tua un autre matelot qui commençait à le serrer de près. S'emparant ensuite de la hache du mort, il écarta les assaillants à l'aide d'un moulinet dont chaque choc était décisif. De ma vie je n'ai vu un homme plus beau sous les armes ; ses yeux brillaient comme deux tisons, ses cheveux se hérissaient comme la crinière d'un lion en fureur ; ils étaient dix autour de lui, écumants, acharnés, et pourtant il suffisait seul à les contenir.

« De notre côté, nous faisions tous nos efforts pour aller à son secours ; malheureusement il nous restait peu d'hommes fidèles, et à chaque in-

stant le nombre des révoltés augmentait. L'équipage entier se rangea de leur côté, dès qu'on vit qu'ils avaient des chances. Trois maîtres, deux officiers et le capitaine, voilà à quoi se réduisaient nos forces, et il fallait tenir tête à quarante enragés. Pour ma part, j'en avais quatre sur les bras et chacun de nous à proportion. Deux maîtres tombèrent à mes côtés pour ne plus se relever; plus loin un officier fut jeté à la mer après avoir été criblé de coups de harpon; enfin le capitaine, perdant des flots de sang, épuisé par des assauts repétés, ne pouvant faire face à tant d'ennemis, succomba dans une dernière surprise, fut achevé à coups de talons et littéralement dépecé par cette horde ivre de carnage.

« Seul je résistais encore avec cette énergie que donnent les situations désespérées; je savais bien que j'y laisserais la vie, mais je m'étais promis de la défendre jusqu'au bout et de la faire chèrement payer à ceux qui la menaçaient. Cependant je sentais mes forces me trahir; mon bras était las de frapper et se refusait à tout service; mes jambes chancelaient et fléchissaient sous moi; j'allais être

accablé et mis en pièces, lorsqu'une voix me sauva :

— « Ne le tuez pas, dit-elle, et qu'on l'attache au grand mât.

« Ce n'était pas une grâce, c'était un supplice plus raffiné. Le chef du complot, devenu libre, avait pris le commandement, et il voulait me rendre amplement les coups de corde qu'il avait reçus. On fit ce qu'il ordonnait; on me mit nu comme un ver, on me lia au même endroit où je l'avais si bien fustigé, on apporta un baquet plein de vinaigre, et l'équipage vint s'exercer à tour de rôle sur mes épaules ensanglantées. Comme assaisonnement, chaque homme plongeait sa corde dans le baquet et me frappait avec cet instrument de torture bien digne de si ingénieux bourreaux. Je sentais le vinaigre me passer dans le sang, me brûler, me causer d'horribles cuissons; c'était trop de souffrances; au quarantième coup, je m'évanouis.

§ X.

ENTRE LE CIEL ET L'EAU.

« Il faut, poursuivit David, que cette crise ait duré longtemps et qu'elle ait été bien vive, puisqu'il ne me reste aucun souvenir de ce qui survint alors. Quand je repris mes sens, il me sembla que j'étais ballotté sur la mer, mais d'une tout autre manière qu'on ne l'est à bord d'un bâtiment; mes mains, mes jambes étaient engourdies, et lorsque j'essayais de faire un mouvement, j'éprouvais un obstacle invincible. Enfin mes yeux s'ouvrirent, et je pus distinguer les objets autour de moi : ce que je vis était si désespérant qu'involontairement je les refermai.

« J'étais garrotté et couché au fond d'un canot, jouet de la vague; à mes côtés, et si près que son souffle me chauffait le visage, était un compagnon d'infortune, garrotté comme moi et comme moi couvert de blessures. C'était un cadet de famille, qui faisait sa première campagne de pêche à bord

de l'*Albatros*, et que les matelots avaient surnommé *l'aspirant*. Pour un début, l'épreuve était rude et menaçait de le devenir plus encore. Nous étions l'un et l'autre abandonnés sur l'Océan Indien, dans une frêle barque, sans vivres, sans boussole, sans eau, et, qui pis est, liés de manière à ne pouvoir remuer un membre ni changer de position. La perspective n'était point encourageante.

« Cependant, dès que j'eus recouvré mes esprits, je sentis renaître en moi un vif désir de salut. Dans l'une de mes poches se trouvait un couteau, que mes bourreaux ne m'avaient point enlevé ; à force de patience, et quoique mes poignets fussent garrottés, je parvins à le saisir entre mes doigts et m'en servis pour couper les cordes qui enchaînaient mon compagnon. Dès qu'il eut les mains libres, il me rendit le même office, et nous pûmes disposer de nous-mêmes dans l'intérêt commun. Mais que faire? à quoi recourir? Tout au plus nous restait-il la ressource de veiller sur l'horizon et d'épier s'il n'y paraîtrait pas quelque voile à qui nous pussions faire des signaux de détresse. Deux fois nous

eûmes cette chance, deux fois elle se termina par un désappointement. Les navires passèrent sans nous voir, ou, nous ayant vus, ne voulurent pas se détourner de leur route. Et quels efforts pourtant nous faisions! quels cris nous poussions! Nos deux mouchoirs avaient été noués au bout d'une rame, et, afin que le signal fût aperçu de plus loin, je montais sur les épaules de mon compagnon et agitais ce funèbre drapeau d'une façon désespérée. Rien n'y fit; le destin semblait nous avoir condamnés.

« Trois jours se passèrent dans ces angoisses, pires que la mort. Vous pouvez juger en quel état nous étions et à quel point la faim nous remuait les entrailles. L'Aspirant, moins robuste que moi, n'avait pas l'appétit aussi aiguisé, et pourtant, dès le commencement du quatrième jour, nous en étions à nous traiter en ennemis et avec la conviction que l'un des deux mangerait l'autre. Toutes les chances étaient de mon côté; j'avais pour moi la vigueur du poignet et le couteau dont je ne m'étais point dessaisi. Quiconque n'a pas passé par là ne peut se faire une idée des sentiments qui as-

siégent alors un homme; on comprend les sauvages et leurs festins. J'en étais à me dire que peut-être avais-je tort de laisser maigrir l'Aspirant, et que, puisque j'en serais tôt ou tard réduit à en expédier quelques tranches, il valait mieux le faire pendant qu'il était en bon état. De son côté, probablement il faisait le même calcul, et j'en jugeais ainsi par les regards de convoitise qu'il attachait sur moi.

« Dans ces dispositions réciproques, il était difficile de s'abandonner au sommeil; cette privation fut un tourment de plus ajouté à tous les autres. Sitôt que mes yeux s'affaissaient, il me semblait voir le bras de mon compagnon se lever, et je me réveillais en sursaut. Mon premier mouvement était alors de m'élancer sur lui et d'en finir : un bon instinct me retenait à temps. D'ailleurs, il n'y eut bientôt plus à s'en mêler; la mort arrivait toute seule : le malheureux expira de besoin sous mes yeux, et moi qui l'aurais dévoré vivant vingt-quatre heures plus tôt, mort je ne m'en sentis pas le courage. Il est vrai qu'à mon tour je voyais mes forces s'éteindre et ma fin s'approcher. La mer,

belle jusque là, s'était mise en révolution; mon canot voltigeait sur la cime des flots, comme une coquille de noix, jusqu'à ce qu'une lame furieuse l'enveloppa, le roula, l'engloutit dans l'abîme avec tout ce qu'il portait. Ce fut un rude plongeon, on peut m'en croire.

« Quand je revins à moi, j'étais étendu sur une grève solitaire, et les premiers rayons du soleil réchauffaient mes membres glacés et endoloris. »

§ XI.

QUESTIONS INSIDIEUSES.

Le dignitaire à l'écrevisse d'or suspendit là son récit et ne parut pas disposé à le pousser plus loin. Ce n'était pas le compte de Baby : le plus piquant de l'aventure lui échappait. Aussi ne tint-il pas la conclusion pour sérieuse et pressa-t-il son homme de questions.

— Et que devîntes-vous alors? dit-il à David.

— Ce que vous voyez, lieutenant, répliqua celui-ci d'un air impassible.

— Comment? ce que je vois! mais encore fallut-

il que quelqu'un s'en mêlât? Est-ce un magicien? Étiez-vous tombé en pays d'enchantement?

— Peu s'en faut, lieutenant. J'étais sur le rivage que vous apercevez à un mille d'ici et dans un pays de ressources, comme vous le voyez; j'avais évidemment de la chance. Peut-être, à quelques lieues plus loin, mange-t-on les naufragés; ici on les sauve. Des pêcheurs me trouvèrent à demi mort, me recueillirent, me soignèrent et me remirent sur pied : ce fut l'affaire de quelques jours. Et voilà comment je me tirai du plus mauvais pas où jamais homme se soit trouvé.

Il était visible que le personnage éprouvait des scrupules à pousser les explications plus loin. Autant il s'était montré communicatif pour les événements de mer, autant il affectait d'être réservé pour la seconde partie de ses aventures, celle qui avait eu lieu en terre ferme. Il essaya même de se dégager des mains de Baby, afin de résister plus sûrement à ses instances. Mais il avait affaire à un garçon qui ne lâchait pas prise facilement et dont la curiosité s'excitait par ces refus mêmes. L'assaut continua.

— Voilà qui est bien, reprit le lieutenant en se plaçant devant David, de manière à ce que la retraite lui fut coupée; voilà qui est très-bien. Vous êtes sain et sauf, rendons-en grâces à Dieu. Mais, par Jonathan, dans quel pays étiez-vous donc, et comment y avez-vous fait si rapidement votre chemin?

A des questions si précises, le dignitaire à l'écrevisse d'or parut embarrassé ; il hésita, jeta un coup d'œil sur ses compagnons qui s'épuisaient en cérémonial vis-à-vis du capitaine Fox, s'assura qu'aucun d'eux ne pouvait l'entendre, puis amortissant autant qu'il le put le son de sa voix, il ajouta :

— Dans quel pays nous sommes? L'ignorez-vous?

— Certainement je l'ignore. Comment l'aurions-nous su?

— En effet je n'y songeais pas. Eh bien, lieutenant Baby, vous êtes dans l'île des Aphones et devant la capitale de cet État.

— L'île des Aphones? Qu'est-ce que cette île? Où avez-vous vu cela? Sur quelle carte?

— Qu'importe, puisque vous y voici.

— Mais encore, par quelle latitude ?

— Inconnue, lieutenant Baby.

— Quelle longitude ?

— Indéterminée.

— Dans quelle partie du monde, au moins ?

— Celle que vous voudrez.

— Voilà qui est étrange, dit Baby en jetant les yeux au loin et comme s'il se fût parlé à lui-même. Et pourtant cette terre est bien une terre, le témoignage de mes sens ne me trompe pas. Elle a de belles forêts, de riches moissons, des cultures variées, une rivière qui serpente, des coteaux chargés de vignobles ou couronnés de bois. Non ce n'est point un rêve, une illusion, toutes ces choses appartiennent au monde positif. Je vois là des monuments qui sont des monuments, une capitale bruyante, riche, animée, une population qui couvre les quais, des fonctionnaires revêtus de leurs insignes, et près de moi David que j'ai eu pour matelot sur le *Fly*. C'est donc bien réel, cela existe incontestablement ! Mais comment alors s'expliquer qu'aucune carte n'en fasse mention, pas même celle d'Arrowsmith !

Le dignitaire de l'ordre de l'écrevisse écoutait en souriant cette sortie de l'officier : quand celui-ci eut fini, ce fut à son tour d'enchérir :

— Encore n'est-ce rien, dit-il. Ce que vous apercevez est à peine un échantillon de l'île des Aphones. Il faut voir nos provinces : quelles richesses ! quelle fertilité ! Cette ville est la plus grande, il est vrai ; mais combien d'autres ont aussi leur beauté, leurs merveilles, leur industrie ! Que de rivières valent mieux que celle-ci ! Que de campagnes sont plus fécondes ! Vous n'avez pas d'idée de ça.

—C'est donc le paradis terrestre ! s'écria l'officier. Mais comment n'est-il pas visité plus souvent ?

— Cela s'explique, lieutenant Baby ; l'île des Aphones n'a point de port. C'est un avantage que lui a accordé la nature, et que l'on y considère comme du plus grand prix. Autour de l'île et à une distance de plusieurs lieues, règnent des bancs qui interdisent jusqu'à l'accès des côtes, et pour arriver ici, il a fallu que la tempête vous ait fait faire un furieux saut par dessus l'écueil. Quant à à en sortir, il n'y faut pas songer : c'est réellement sans exemple.

— Allons donc, David, vous voulez railler.

— Pas le moins du monde, lieutenant; vous voici, comme moi, citoyen de l'île des Aphones : accoutumez-vous-y.

— Bah ! s'écria l'officier prenant les choses du côté plaisant, serait-ce vrai?

— Tout ce qu'il y a de plus vrai.

—Eh bien, dans ce cas, il faut s'en accommoder. Le vin y est-il bon?

— Exquis.

— Les rosbeefs?

— Parfaits.

— Et les femmes?

— Adorables; vous les verrez.

— C'est-à-dire, David, qu'il n'y manque rien. Du vin, des rosbeefs et des femmes : je parie que le rhum y est convenable aussi.

— Excellent.

— Alors, va pour l'île des Aphones. Topez là, David, je m'enrôle dans les écrevisses, c'est convenu. Mais j'y songe pourtant, ajouta-t-il en retirant sa main; il me vient un scrupule.

— Lequel, lieutenant Baby?

— Un scrupule bien légitime, ma foi. Vous le savez, mon garçon, je suis citoyen d'un État libre; il est naturel de s'informer de ce que je vais devenir. Non pas que j'y apporte des préjugés comme Fox, mais il y a des pays où l'on empale les gens, et je trouve cette manière de quitter le monde pleine d'incommodité. Voyons, soyez sincère, sous quel gouvernement vivons-nous ici?

A ces mots, il s'opéra comme un phénomène chez le personnage interpellé. Jusque là les paroles sorties de sa bouche avaient toutes un son clair et parfaitement distinct, l'organe était excellent; sonorité, volubilité, rien n'y manquait. Et pourtant la réponse ne parvint pas cette fois aux oreilles du lieutenant. On voyait les lèvres de son interlocuteur s'agiter; mais il ne s'en échappait point de son. Baby ne savait à quoi attribuer cet anéantissement soudain de la voix; il craignit d'avoir été mal compris et répéta sa question.

— Je vous ai demandé sous quel gouvernement nous vivons ici? dit-il à David.

Celui-ci fit un nouvel effort, agita ses lèvres plus vivement encore; le résultat fut le même : point

de son perceptible, point de mot que l'ouïe pût saisir. Par trois fois l'épreuve fut recommencée et toujours avec un désappointement égal. La volonté y était, mais rien de plus : la parole expirait sans retentissement.

— Voilà qui est curieux, dit Baby; la voix lui manque dès que je lui parle de son gouvernement. Voyons s'il la retrouvera sur un autre chapitre. Que me disiez-vous des femmes, David? ajouta-t-il, en rappelant l'attention de son auditeur par un geste familier; sont-elles vraiment bien?

— Délicieuses, lieutenant.

L'organe était retrouvé dans tout son éclat, un timbre plein, sonore, nourri comme celui d'une basse-taille en renom. Que signifiait ce phénomène?

§ XII.

LES CORVÉES DU DÉBUT.

La conférence du capitaine Fox avec les autres personnages décorés de l'écrevisse d'or, ne pouvait se prolonger sans tomber dans le domaine de

la comédie. Des deux côtés, on s'était salué à outrance, et les plus forts d'entre ces naturels, ceux qui répétaient avec le plus de succès huit ou dix phrases que David leur avait enseignées, avaient depuis longtemps épuisé ce fond d'anglais, qu'ils relevaient par l'accent indigène. Il était urgent de répandre un peu de variété sur un semblable divertissement. Au fond, tout n'était pas perdu, il est vrai, dans ce cérémonial : les dignitaires qui s'y prodiguaient, ne manquaient pas de s'acquitter en même temps d'une mission secrète, laquelle consistait à s'assurer que le bâtiment ne renfermât rien de suspect, et ne fût pas une machine de guerre dirigée contre les autorités du pays.

C'est que nos chevaliers de l'écrevisse, il est temps de l'avouer, n'étaient autre chose que des magistrats attachés à la surveillance publique, ce qui est le nom honnête de la police dans ce pays-là. David y représentait l'élément saxon; un matelot basque, naufragé avant lui, l'élément gaulois. L'institution était d'ailleurs montée sur le plus grand pied, et payée de manière à imposer du respect aux populations. Pour la mieux relever, on

l'avait décorée de l'écrevisse d'or, qui était la troisième dans l'ordre des préséances. Les deux, placées au-dessus de celle-là, étaient, l'une en diamants, l'autre en topazes, la première réservée au souverain, la seconde aux grands de l'État. Après eux, venaient les magistrats de la surveillance, et David, qui y représentait l'élément saxon, était un personnage, dans la plus stricte acception du mot.

Ces messieurs n'avaient plus rien à faire à bord du *Star;* ils s'y étaient acquittés de tous les devoirs de leur charge; la forme des choses, la physionomie des gens, rien ne leur avait échappé : ils auraient pu, de retour chez eux, écrire le signalement des hommes de l'équipage, avec les verrues et les balafres inhérentes à un tel sujet. Dans leur opinion, le brick était un repaire de grands criminels, accourus de loin pour porter le trouble dans l'île des Aphones. Un pareil motif pouvait seul expliquer qu'ils eussent essuyé une tempête, franchi un écueil, perdu leurs mâts et leur gouvernail, risqué vingt fois leur vie. Fait-on ces prouesses-là pour rien? Ainsi calculaient ces prudents magis-

trats, habitués à pénétrer le fond des choses.

Aussi, avant de quitter le *Star*, eurent-ils soin de laisser une nombreuse garde sur le pont : trop de précaution ne nuit jamais. En même temps, et avec les formes les plus polies, ils prièrent le lieutenant Baby et le capitaine Fox de vouloir bien les accompagner sur le rivage, afin d'y remplir quelques formalités exigées par la loi du pays. Ce fut David qui porta la parole au nom des autres magistrats. En l'examinant bien, on aurait pu voir un sourire railleur errer sur ses lèvres, pendant qu'il faisait cette ouverture. Captieuse ou non, les deux officiers n'avaient qu'à y déférer; ils étaient à la merci de leurs hôtes, et ne savaient même pas s'il existait chez eux un droit des gens derrière lequel on pût se retrancher. D'ailleurs, l'impatience semblait gagner les autorités, qui, de leur observatoire, suivaient les scènes du bord, et une seconde fusée, éclatant dans les airs, vint rappeler aux magistrats en mission qu'il était temps de venir rendre des comptes.

On s'embarqua donc en toute hâte dans la gondole la plus agile et la mieux armée. Les digni-

taires de l'écrevisse d'or s'assirent en rond sur une plate-forme garnie de coussins, les deux étrangers sur des bancs en bois qui ressemblaient à des sellettes. Évidemment on les traitait en suspects. Les physionomies même avaient changé et pris une gravité qui approchait de la menace; il n'était pas jusqu'à David qui ne se fût composé pour la circonstance un visage digne et refrogné. Ces messieurs entraient décidément dans l'exercice de leurs fonctions; ils devenaient officiels, ils posaient.

Quand la gondole aborda le quai, une multitude immense en couvrait la surface. Ce peuple aimait les spectacles, il abandonnait tout pour y courir; or la vue des deux étrangers en était un. Fox et Baby auraient eu tort néanmoins de s'en enorgueillir; le moindre prétexte attirait de semblables concours; la foule eût même été plus grande pour une giraffe. Pour assurer le débarquement, une escouade d'agents, décorés de petites écrevisses en laine, distribuait à la ronde des avertissements, au moyen de joncs flexibles affectés à cet emploi. Il fallut en user avec libéralité pour ouvrir un pas-

sage aux deux étrangers à travers ces flots de curieux. C'était à qui les examinerait de près, toucherait leurs vêtements, s'assurerait de leur conformation, ou s'égaierait aux dépens de leurs personnes. Peuple singulier et doué de bien des perfections! Il ne lui suffisait pas d'être frivole, il se piquait encore d'être railleur.

Enfin, nos deux officiers, sous l'égide des magistrats qui les accompagnaient, parvinrent devant le monument où ils devaient subir leurs premières épreuves. Sur la porte était un écusson sculpté, où deux superbes écrevisses, debout sur leurs queues, s'enlaçaient par les pinces, et au-dessus trois inscriptions dont Baby eut l'explication plus tard. On y lisait :

OFFICE DE SURVEILLANCE.

SURVEILLANCE DES HOMMES. — SURVEILLANCE DES CHOSES.

A l'intérieur, la même distribution se retrouvait. Dans une cour spacieuse s'élevaient deux palais placés en face l'un de l'autre, pareils par l'architecture et la décoration. Celui de gauche portait l'inscription : *Surveillance des hommes;* celui de

droite, l'autre inscription : *Surveillance des choses.*

Ce fut dans le palais de gauche qu'on introduisit d'abord les étrangers. Ils y arrivèrent entre deux haies d'agens, armés du jonc flexible, momentanément au repos.

§ XIII.

LES ÉPINES DE LA SURVEILLANCE

Une fois engagés sous les voûtes du palais, Fox et Baby se virent plongés dans une obscurité profonde, et n'eussent pu aller plus avant sans le secours de leur escorte. Un bras officieux vint les aider à propos et les guider dans leur marche au moment où la clarté leur manqua. Ce fut ainsi qu'ils parvinrent dans une vaste salle richement décorée et resplendissante de lumières; c'était la salle des enquêtes; ils allaient y subir un premier examen.

Rien de plus imposant que l'aspect du local, ni de plus solennel que la séance dont Baby et Fox devaient être les héros. Le ministre de la surveil-

lance avait cru devoir la présider en personne, et il y avait fort peu de vides sur les siéges des magistrats. La décoration de la salle consistait en des tentures rouges, parsemées d'écrevisses d'or; les fauteuils étaient en velours cramoisi. L'un de ces fauteuils se trouvait en face du banc où les étrangers devaient s'asseoir : il était destiné à David, qui représentait dans le conseil l'élément saxon, et servait naturellement d'interprète à ses deux compatriotes. Les autres siéges formaient un hémicycle à droite et à gauche de celui du président, placé sur une estrade élevée et sous une espèce de baldaquin.

Quand le capitaine et le lieutenant du *Star* entrèrent dans la salle, les magistrats étaient tous en place, et gardaient une attitude pleine de dignité. Le coup d'œil avait une grandeur sombre, et des cœurs moins résolus auraient pu s'en émouvoir. Ce fut dans ces conditions que l'interrogatoire commença. Le président posait les questions, David les traduisait ainsi que les réponses; le tout était suivi d'un commentaire, conçu avec une grande liberté d'interprétation, comme on va le

voir. Un secrétaire recueillait et couchait par écrit le dernier mot du président.

INTERROGATOIRE DU CAPITAINE.

DEMANDE. D'où venez-vous?

RÉPONSE. Du port de Savannah, États-Unis d'Amérique.

GLOSE.

Écrivez qu'ils prétendent venir du port de Savannah.

DEMANDE. Qu'êtes-vous venus faire dans ces contrées?

RÉPONSE. Nous sommes venus y pêcher la baleine, comme c'est notre habitude sur toutes les mers.

GLOSE.

Ils font semblant de pêcher des baleines, afin de mieux déguiser des projets qui seront ultérieurement dévoilés.

DEMANDE. A quels usages employez-vous les fers pointus dont votre navire paraît avoir un terrible approvisionnement?

Réponse. Ce sont des instruments qui servent à harponner le poisson.

GLOSE.

Ils essaient de donner le change sur les instruments de guerre que l'on a découverts dans les profondeurs de leur bâtiment.

Et ainsi du reste. On devine ce que peut être un interrogatoire, conduit de cette façon, et dans quel cercle captieux il roule. Point de circonstance, si insignifiante qu'elle fût, dont l'esprit ingénieux du président ne tirât parti, et qu'il ne fît tourner avec un art merveilleux au profit de l'opinion que d'avance il s'était formée. Le *Star* était un nid à grands criminels; rien n'eût pu le faire revenir de cette manière de voir. Tout y était complots, piéges, embûches, machinations; il fallait veiller sur ce brick comme sur un brûlot toujours près d'éclater.

Tel fut l'interrogatoire du capitaine, tel fut aussi celui du lieutenant, un arsenal complet où l'on pouvait trouver vingt motifs, plus plausibles les uns que les autres, de pendre Fox et Baby, chacun à un bout de vergue, et de passer ensuite par les armes l'équipage tout entier. Afin que rien

ne manquât à cette pièce accablante, le président avait eu le soin d'établir entre les réponses des deux officiers, des rapprochements insidieux, et de faire naître de flagrantes contradictions. Quiconque en eût parcouru le détail n'eût pas manqué de s'écrier que ces gens-là, pris en masse, et surtout le capitaine et le lieutenant, étaient des coquins fieffés, des scélérats de la plus abominable espèce, des drôles pour lesquels aucun supplice n'était assez cruel, ni aucune peine assez forte.

Ce début n'avait rien d'encourageant; Baby commençait à trouver que le *Star* ne réussissait pas, et que l'hospitalité du pays présentait quelques inconvénients. En songeant aux peuples où la chair humaine est en honneur, il les sentait se relever dans son estime, et se disait qu'à tout prendre il valait mieux être dévoré en bloc que d'être démoli en détail : c'était plus loyal et plus expéditif.

§ XIV.

AUTRE FAGOT D'ÉPINES

Les deux officiers n'en étaient qu'à la moitié de

leurs épreuves et aux moins rudes sans contredit. C'est dans l'autre palais que les attendaient les traitements les plus imprévus et les cérémonies les plus bizarres. Il s'agissait de la surveillance des choses ; rien, dans l'île des Aphones, n'avait un caractère plus sérieux. Beaucoup de personnages en vivaient, et Dieu sait avec quelle vigilance ils y tenaient la main.

Cette fois l'entrée du palais ne fut accompagnée ni d'ombres, ni de mystères. De morale l'enquête devenait matérielle, et dès lors tout devait se passer au grand jour. Les magistrats qui exerçaient cette surveillance n'étaient pas assis sur des fauteuils ; ils étaient debout, l'œil au guet et armés d'instruments à l'aide desquels ils pénétraient les corps les plus réfractaires. Leurs connaissances embrassaient tous les produits du sol, de l'industrie et des arts ; ils devaient, au premier coup d'œil, discerner de quelle province venait tel et tel objet, et si rien d'étranger ne se glissait au milieu des fruits de l'activité nationale. Des peines sévères frappaient de semblables infractions, et de loin en loin il s'élevait des bûchers pour faire justice des articles suspects.

C'est à ce genre de surveillance que le capitaine et le lieutenant allaient être soumis ; on les traitait comme un ballot de café ou un sac de poivre. La loi ne plaisantait pas là-dessus ; bon gré, mal gré, il fallait s'y soumettre. Nos deux officiers l'éprouvèrent bien.

Ils étaient à peine entrés dans la grande salle où a surveillance s'exerçait qu'ils se virent entourés des magistrats chargés de ce service. Comme les autres fonctionnaires, ces messieurs portaient l'écrevisse sur la poitrine : seulement elle était en soie et du plus beau jaune ; on les eût pris pour des loriots. Le plus brillant et le plus jaune d'entre eux était le chef de la bande ; dans les grades inférieurs les nuances étaient moins vives et les emblèmes de moindre dimension.

Quand le cercle dans lequel Fox et Baby étaient renfermés n'offrit plus de lacune, le chef frappa dans ses mains, et six hommes vigoureux se détachèrent de la troupe pour aller se placer auprès des patients, le mot n'est pas exagéré. A un second signal ces hommes firent un mouvement gymnastique et prirent une pose qui n'avait rien de ras-

surant ; ils tenaient les deux marins en arrêt et ne semblaient plus attendre qu'un dernier ordre. Le chef le donna :

— Qu'on les déshabille, dit-il en frappant pour la troisième fois dans ses mains.

David, qui assistait à l'opération en sa qualité d'interprète, traduisit cet étrange commandement.

Il est facile de comprendre les sentiments qu'éprouvèrent Fox et Baby à la pensée de l'affront qu'on voulait leur faire subir. Ils crurent d'abord qu'il n'y avait là dedans qu'une méprise ou une raillerie ; mais quand ils virent que les hommes dont ils étaient entourés s'apprêtaient à exécuter de la façon la plus sérieuse l'ordre qu'ils avaient reçu, une colère terrible s'empara d'eux. Jamais plus héroïque résistance ne fut opposée à de plus énergiques assauts ; des deux parts il y eut des prodiges d'accomplis. Baby ressemblait à un lion ; il défendait ses vêtements pièce à pièce, et ne rendit sa culotte que par lambeaux. Fox résistait plus gravement, et se contentait de protester, au nom de sa nation et à la face de l'univers, contre l'humiliation infligée à des citoyens d'un État libre.

Colères ou menaces, tout fut vain, et en moins de cinq minutes le capitaine et le lieutenant se virent réduits au costume que portaient nos premiers parents à leur sortie du Paradis terrestre. Littéralement, ils étaient nus comme des vers.

Ce fut alors que le magistrat investi de l'autorité crut devoir adoucir par quelques bons procédés le traitement un peu rude auquel ses justiciables venaient d'être soumis. Il abaissa un regard paternel sur ces deux êtres, qui semblaient sortir des mains de la nature, et se dit que jamais il ne trouverait une occasion plus favorable de leur tenir le petit discours que voici :

« Messieurs, dit-il, je commence par vous poser une question à laquelle j'attends une réponse péremptoire. Point de déclaration mensongère surtout; nos lois les punissent très-sévèrement. Je vous adjure de descendre dans vos consciences et de vous épancher à cœur ouvert.

« N'auriez-vous rien sur vous de prohibé ?

« Parlez sincèrement. »

A ces paroles, Fox ne répondit que par un sourire de dédain; mais Baby se montra moins rési-

gné. Son irritation s'en accrut, et il l'exhala en jurons qui auraient troublé un magistrat moins flegmatique et moins à cheval sur ses devoirs. Celui-ci ne s'en émut guère et continua :

« Vous vous fâchez, dit-il, tant mieux ! c'est bon signe : les fraudeurs de profession ne se fâchent pas. J'aime donc à croire que vous ne célez rien d'interdit par les lois. Maintenant j'ai à vous expliquer pourquoi nous en agissons ainsi et pourquoi mes collaborateurs vous ont mis dans l'état où vous êtes. C'est tout un système, et je vous invite à en faire votre profit ; l'imagination humaine ne saurait aller au delà.

« On vous a dit peut-être que l'île des Aphones possède cet avantage inappréciable de ne donner accès, sur aucun point de ses côtes, aux bâtiments étrangers, et qu'ainsi une barrière puissante sépare ses produits des produits des autres peuples. A cette conformation particulière, elle a gagné de pouvoir garantir facilement son industrie du plus grand fléau qui puisse la menacer, c'est-à-dire de l'industrie des autres. La nature a beaucoup fait pour cela, et ce que nous y ajoutons n'est que

le complément de ses faveurs. En temps ordinaire, nous n'avons qu'à nous croiser les bras et à laisser aux récifs le soin de nous défendre; ils s'en acquittent merveilleusement. Mais quand la circonstance l'exige, nous sommes là; le conseil s'assemble à l'extraordinaire et applique la loi. Or, la circonstance extraordinaire, c'est vous, Messieurs, et la loi, c'est l'état où vous êtes.

« Mon Dieu! ne vous récriez pas; chaque peuple gouverne ses intérêts comme il l'entend! nous, c'est notre manière. Nous ne voulons rien recevoir de l'étranger, pas un brin de fil, pas un brin de coton, pas un grain de blé, pas une once de quoi que ce soit. On nous dit à cela : « Mais ce que vous n'avez pas? » Nous nous en passons. « Ce qui est de médiocre qualité? » Nous nous en contentons. « Ce qui est d'un prix trop élevé? » Nous n'en prenons que pour notre argent. Aucune objection ne reste sans réponse : nous sommes une nation de logiciens. Vingt fois nous avons prouvé que ce qui vient de l'étranger est une peste, et qu'il n'y a de bon, de beau, de sain, d'utile que ce que l'île des Apho-

nes produit. Sortir de là, c'est vouloir périr. Ce qu'il y a de certain, c'est que nous y péririons, nous chargés de ce service, et cette considération nous suffit. Les auxiliaires d'ailleurs ne nous manquent pas; nous avons à ce titre tous les fabricants de camelotte du pays, et le nombre en est grand.

« Maintenant, Messieurs, tout s'explique, notre rôle, notre manière d'agir, votre présence ici et le simple appareil dans lequel vous vous trouvez. C'est la loi, l'inflexible loi; elle ne transige pas et n'affranchit personne. Rien de ce qui est étranger n'est admis sur notre sol. Par une mesure récente, on a excepté la créature humaine et tout ce qui y est inhérent : les cheveux, la barbe, les ongles, les cils. Encore quelques bons esprits trouvaient-ils que c'était pousser bien loin la mesure des concessions. Mais cette exception même n'a fait que confirmer la règle et lui donner une plus grande vigueur. Vos vêtements étaient une insulte à nos institutions; voilà pourquoi nous vous en avons dépouillés : c'est déjà trop de la courte apparition qu'ils y ont faite. Pour expier ce scan-

dale, ils figureront sur le premier bûcher qui sera allumé en l'honneur de la nationalité de nos produits.

« A Dieu ne plaise néanmoins que nous vous laissions dans la toilette légère où vous figurez; les devoirs de l'hospitalité s'y opposent. Pour remplacer les hardes que condamnent nos lois, vous aurez un costume complet, comme en portent les habitants de l'île, et composé d'étoffes du pays. Allez-vous être heureux et brillants là-dessous! Quant à moi, je me réjouis d'avance à l'idée de vous voir ainsi troussés, et je me propose de rester ici jusqu'au bout afin de m'en donner le spectacle.

« Agents, habillez ces Messieurs, » ajouta-t-il en s'adressant aux estafiers qui avaient déployé un si beau zèle dans le cours de cette opération.

§ XV.

LA CÉRÉMONIE DES TOILETTES

Cet ordre n'était pas plus tôt donné, qu'il se fit un changement à vue dans les manières de tous ces

hommes, chefs ou subordonnés. On sait ce que la tradition raconte des mystères d'Isis et des épreuves que tout initié avait à subir. Mis aux prises avec les éléments, exposé à divers genres de mort, jouet des plus terribles illusions, il fallait que son courage ne faiblît pas, pour qu'il fût enfin admis dans le temple, où les prêtres l'attendaient au milieu de nuages d'encens et de torrents de lumières.

Fox et Baby en étaient là : ils avaient traversé la période la plus rude de leur initiation ; ils allaient passer à la seconde, celle qui procédait par contrastes. Plus de ténèbres, plus de procédés chatouilleux, plus d'outrages à la pudeur; au contraire, un luxe d'égards, de formes polies et de délicates attentions. Pour obvier à ce que la simplicité de leur toilette pouvait avoir de fâcheux, la température s'était tout à coup élevée au degré où se maintiennent les établissements thermaux. Et non-seulement l'atmosphère se chauffait autour d'eux, mais elle se chargeait d'aromes suaves et légers. La clarté même avait pris des teintes plus douces; et une musique mystérieuse annonçait que les néophytes allaient être revêtus de la robe

d'honneur, signe distinctif de nationalité. Encore quelques instants, et l'île des Aphones compterait deux citoyens de plus.

Cet acte exigea pourtant quelques formalités : fait-on jamais rien sans cela? Les formalités sont l'âme et la parure de la vie; si on les supprimait, on ne saurait comment employer le temps. Là-dessus ce peuple était fort avancé; il ajustait à toute chose un peu de cérémonial. Cette fois, l'étiquette consistait à offrir aux deux étrangers, et avec un certain appareil, un grand choix de costumes, de manière à ce qu'ils se vêtissent suivant leur goût. Certes, s'ils n'y parvinrent pas, ce ne fut pas faute d'en voir de tous les genres et de toutes les couleurs. Jamais exhibition ne prit des proportions plus vastes. Les agents de la surveillance apportèrent trente coffres en bois de cèdre, tous remplis jusqu'au sommet des étoffes les plus riches et les plus variées. A mesure qu'un coffre arrivait, on en tirait les costumes pour les disposer sur des mannequins, comme c'est l'usage dans nos magasins de confection. Fox et Baby pouvaient ainsi juger de l'effet et se décider en toute connaissance de cause.

Ni l'un ni l'autre n'en avaient le goût; d'autres pensées les agitaient. Tout ce que Fox possédait de sentiments élevés se révoltait en lui : on venait d'outrager son corps, on allait outrager son âme. Lui qui appartenait à une secte intraitable sur l'article de la chasteté ; lui qui s'abstenait de nommer, par des motifs de pudeur, aucun des tissus qui touchent le corps humain, ou qui usait, pour les désigner, des périphrases incroyables, on l'avait dépouillé, livré sans voiles aux curieux, profané par le regard et le contact, traité comme une académie ou un modèle vivant. Était-ce assez de honte, et la mort n'eût-elle pas été préférable à un tel affront ?

Mais cette violence matérielle n'était rien auprès de la violence morale qu'il allait subir. En effet, il avait beau chercher, parmi les costumes étalés sous ses yeux, s'il n'en découvrirait pas un, un seul, dont il pût se revêtir sans blesser sa conscience. Cette satisfaction lui fut refusée. Tous ces costumes portaient l'emblème inévitable et fatal auquel les gens de l'île étaient assujettis; le choix ne pouvait rouler que sur les dimensions et la nuance de l'é-

crevisse. Il y en avait de jaunes, de bleues, de vertes, de rouges, de violettes; il y en avait d'énormes, il y en avait de moyennes, il y en avait de petites. Aucune ne se ressemblait; la fantaisie des artistes s'y était donné carrière. Mais qu'importait à Fox? La forme le touchait peu; il n'y voyait que l'objet même et surtout le sens qui s'y attachait. Un homme comme lui, un citoyen d'un État libre, endosser la livrée de la servitude! Son sang, à cette perspective, refluait vers son cœur et l'agitait au point de le briser. O comble d'ignominie! cette liberté, son idole et son bien, l'honneur et le blason de sa patrie, cette liberté qui inspire les grandes choses, élève les âmes, fortifie les cœurs, il allait la renier, lui infliger un démenti public, se parer des signes opposés, se conduire à son égard comme un abominable transfuge, et passer, avec emblèmes et accoutrement, dans le camp ennemi. Que l'on juge des combats auxquels son esprit était en proie, des hésitations et des douleurs qui l'assiégeaient!

Que faire pourtant, à moins de rester nu! Rester nu! lui Fox, si austère et si pudibond, qui n'avait péché jusque-là que par des excès de gaze. D'ailleurs,

l'eût-on souffert? Ce qui se passait était un odieux abus de la force; comment savoir où il s'arrêterait? Entre les mains de ces hommes, le capitaine ne se considérait que comme un corps inerte, sans volonté ni responsabilité; ses actes ne lui appartenaient plus, ses mouvements même n'étaient pas libres. Il se résigna donc, et se laissa affubler au hasard du premier costume qui lui fut offert. C'était une étoffe de soie verte, ornée d'écrevisses couleur de feu. La coiffure était assortie au vêtement, et Fox, avec ses airs pensifs et ce mélange de vert et de rouge, rappelait assez bien un perroquet dépaysé et en proie aux tristesses de l'exil.

Quant à Baby, ce fut une bien autre affaire. Non pas que le lieutenant éprouvât les mêmes scrupules que son supérieur; ses opinions en matière de gouvernement le mettaient à l'aise, et l'écrevisse ne lui portait pas sur les nerfs. Un autre motif l'animait jusqu'à l'exaspération, c'était la perte de la plus belle partie de sa garde-robe. Il y avait surtout, parmi les objets anéantis, un paletot qu'il estimait être sans égal dans le monde entier, un véritable chef-d'œuvre, imperméable par destination, qui

lui avait rendu, dans les mauvais jours, de très-grands services et pouvait lui en rendre encore de plus grands. En vain s'efforçait-il d'oublier ce fidèle compagnon de tant de traversées orageuses; il n'y parvenait pas, et quand sa pensée y était ramenée, il lui prenait des rages folles, nées de l'amertume des souvenirs.

Sous l'empire de cette disposition, Baby avait pris un parti décisif; il voulait rentrer dans ses vêtements, et se refusait à tout autre costume. Rien ne le touchait, ni les belles étoffes, ni les beaux discours; il redemandait ce qui était à lui, rien de plus, rien de moins, ses culottes, fussent-elles en lambeaux, son gilet, ses bas, ses souliers, enfin ce qui le rattachait à une civilisation connue. Que si on ne lui rendait pas tout cela, il déclarait solennellement qu'il marcherait nu comme un homme des bois, et donnerait à l'île entière le spectacle de ce scandale. Ainsi parlait-il, et dans sa bouche ce n'était point un mot en l'air. Baby n'avait pas les principes rigides de Fox, et ses mœurs inclinaient beaucoup au relâchement. On pouvait donc craindre qu'il ne poussât jusqu'à

l'exécution cette menace d'une exhibition publique.

Le magistrat chargé d'assurer le respect de la loi comprit que vis-à-vis d'un entêté pareil, il fallait recourir à l'emploi des grands moyens. Cette nécessité admise, il n'hésita plus. Sur un signal qu'il donna, la température se modifia à l'instant même; elle s'était élevée au degré d'un établissement thermal, elle s'abaissa au degré d'une glacière. Des courants d'air, adroitement ménagés, se firent sentir dans tous les sens et avec une énergie soutenue. La place n'était plus tenable même pour les personnes que protégeaient leurs vêtements. Que l'on juge de la situation de Baby, réduit aux moyens défensifs que lui fournissait la nature, et n'ayant à opposer que son obstination à cet outrage des éléments! Il tint bon néanmoins, brava les premiers frissons, grelotta pendant quelques minutes sans faiblir; mais quand il vit que l'intempérie persistait, et qu'il en arrivait à la fluxion de poitrine, l'instinct de sa conservation reprit le dessus; il demanda grâce et capitula. Un costume d'un beau rose, à écrevisses d'argent, était à sa portée, il s'en enveloppa en toute hâte et s'y ré-

chauffa de son mieux. Ajoutons qu'il avait eu la main heureuse : le rose était la grande couleur du jour, la plus courue, la mieux portée, celle de la jeunesse florissante et des seigneurs de la cour.

Ainsi voilà Fox et Baby vêtus à la mode de l'île des Aphones, et ce n'est pas sans peine qu'ils s'y sont résignés. Mais leurs rancunes n'en vivent pas moins au fond de leurs cœurs : Fox songe à l'humiliant emblème qui pèse sur son sein, Baby aux mérites secrets de la garde-robe qu'il a perdue; l'un se nourrit de douleur, l'autre de regrets; tous deux se sentent mal à l'aise, gauches, empruntés; ce costume leur pèse, les incommode, les consume; c'est leur tunique de Déjanire.

§ XVI.

L'HOSPITALITÉ DES APHONES

Quand la cérémonie des toilettes eut été achevée, les deux officiers du *Star* se trouvèrent seuls avec David. Ni Fox ni Baby n'étaient satisfaits de la conduite que celui-ci avait tenue dans le cours

de ces déplorables scènes, aussi lui marquèrent-ils un peu de froideur. Mais David n'eut pas l'air de s'en émouvoir beaucoup.

— Lieutenant, capitaine, dit-il, vous voici quittes et à peu de frais.

— Comment, à peu de frais! s'écria Baby, dont ce mot réveillait les griefs, soixante piastres de hardes, au plus bas prix ! vous appelez ça à peu de frais !

— Oui, lieutenant, vous pouvez m'en croire. Mes épreuves à moi ont duré trois jours, et j'en ai eu pour six semaines de catarrhes et de courbatures.

— Vous aussi, David? s'écria Baby.

— Moi comme tout le monde; point de grâce là-dessus. On n'aborde pas dans l'île des Aphones sans payer ce tribut aux usages du pays. Ces gens-là feraient mettre culottes bas à des princes, s'il s'en présentait.

— Choquant! choquant! dit Fox scandalisé de l'expression.

— Que voulez-vous, capitaine? C'est leur manière; ils regardent ce qui vient du dehors comme

suspect. Si c'est un homme, il est sujet à la surveillance; si c'est un objet, il est destiné à la destruction. Maintenant que nous voici en règle sur le dernier point, il ne me reste plus qu'à répondre de vos personnes.

— Comment? que dites-vous? s'écrièrent les deux officiers.

— C'est encore la loi, répliqua tranquillement David. Je représente ici l'élément saxon; à ce titre, je suis votre caution. Si vous étiez Français, cela regarderait mon ami le Basque, qui représente l'élément gaulois.

— Et puis? dit Baby.

— Rien de plus simple, répondit David en riant; si je suis votre caution, vous êtes mes hôtes. C'est le moyen de ne pas vous laisser échapper. Venez, Messieurs, je ferai en sorte que la surveillance soit douce.

Ce fut sur ce ton moitié sérieux, moitié badin, que David apprit aux officiers à quel régime ils allaient être assujettis. Cela ressemblait beaucoup à une captivité; il est vrai que leur geôlier n'épargna rien pour la changer en une fête perpétuelle.

Quand ils quittèrent avec lui le monument où ils venaient d'être si cavalièrement accueillis, la foule les attendait à la porte. Le bruit s'était répandu au loin que deux étrangers, revêtus d'un costume singulier, avaient été introduits dans le palais de la surveillance publique, et il n'avait pas fallu davantage pour grossir outre mesure le nombre des curieux. A chaque instant, il s'en formait des couches nouvelles et par rangs si serrés que, livrés à leurs seules forces, jamais Fox ni Baby n'auraient pu y avancer d'un pas. Heureusement les magistrats avaient mis à leur disposition un certain nombre d'agents armés du jonc flexible, et ce ne fut qu'ainsi, et au prix d'exécutions sommaires, que nos héros purent se dégager des flots de peuple qui obstruaient les abords du monument. Déjà leur rôle commençait; ils devenaient la fable du jour, les hommes de la vogue, ils marchaient à la popularité.

Sur divers points du trajet, il se fit pourtant des vides dans cette masse d'importuns, et Baby put exercer son esprit observateur. Ce qui le frappa d'abord, ce fut une quantité considérable de dé-

combres; on n'avait que cela sous les yeux. A droite, à gauche, devant, derrière lui, le lieutenant voyait les maisons tomber sous le marteau; ici des cheminées roulaient avec fracas, là des étages s'effondraient tout entiers; ailleurs un pan de muraille se détachait et couvrait la rue de débris. Ces ruines attristaient Baby et lui donnaient à réfléchir. Vainement avait-il essayé de pénétrer l'énigme de ce gouvernement; on a vu à quel mécompte cette recherche avait abouti. La voix humaine se refusait à une explication de ce genre; bon gré, mal gré, il fallait recourir à d'autres moyens d'informations. Or, de ces moyens, le plus sûr était l'aspect, la physionomie des lieux; et à voir tant de ruines, Baby était fondé à se demander si le dernier mot de ce régime ne consistait pas à démolir ce qui avait existé avant lui.

A part cette circonstance, les objets qu'il aperçut lui semblèrent dignes d'attention. La ville ne manquait pas de monuments d'une architecture élégante ou sévère; les deux côtés de la rivière en étaient bordés comme d'une longue décoration. Il lui parut aussi, dans ce premier coup d'œil, que ce

peuple était éveillé, vif, industrieux, et, qu'à défaut d'autre bonheur, il s'était au moins ménagé celui des castors. Les maisons ne manquaient pas d'apparence, et il y régnait une certaine harmonie, au milieu de beaucoup d'irrégularités; les chaussées étaient en bon état, les quais imposants, les ponts hardis, les boulevards spacieux et bien plantés. Une activité bruyante animait les rues; des magasins déployaient, aux yeux des passants, leurs étalages somptueux; ici des étoffes, là des tapis, plus loin des objets d'or ou d'argent. Peu de libraires et beaucoup de marchands de comestibles : ce qui laissait supposer que les habitants songeaient plus à la nourriture du corps qu'à celle de l'esprit.

Parmi les découvertes que Baby put faire en chemin, il en est une qui l'étonna : c'est que la capitale des Aphones n'avait ni chevaux, ni voitures. A peine y voyait-on circuler quelques chaises ou quelques palanquins destinés aux personnes valétudinaires ou aux riches indolents. Ces palanquins et ces chaises étaient portés à bras et ne se montraient que de loin en loin. Comment expliquer ce

fait au milieu d'une civilisation aussi raffinée? Baby en fut si intrigué, qu'il en demanda l'explication à David. Point de carrosses, point de landaus, pas même de coupés, était-ce croyable? Un peuple aussi pimpant, aussi tiré à quatre épingles, se passer de ce luxe? Allons donc!

— Il en a eu, répondit David.

— Ah! il en a eu, dit Baby; et depuis quand n'en a-t-il plus?

— Depuis qu'on l'a mis à pied, répliqua David.

— On l'a mis à pied, qu'est-ce à dire? quand? comment? A propos de quoi? demanda Baby avec pétulance.

David essaya de le satisfaire; mais ses lèvres s'agitèrent en vain, aucun son ne s'en échappa. Le phénomène se renouvelait. Il était évident qu'à son insu, Baby venait de toucher à des matières de gouvernement : de là cette extinction de voix. Mais fallait-il y voir un accident général, ou bien un accident isolé, produit d'une conformation particulière? C'est le problème que se posa le lieutenant, et qu'il se promit de résoudre à la première occasion.

§ XVII.

UN INTÉRIEUR

La distance qui séparait l'hôtel de David du quai de débarquement n'était pas très-grande, et pourtant les deux officiers mirent un temps considérable à la franchir. Le premier motif de retard vint de l'affluence des curieux, le second et le principal fut la gêne que leur imposaient leurs vêtements. Certes, ils étaient magnifiques là-dessous. Fox brillait par l'éclat, Baby par la délicatesse des couleurs; mais la forme des costumes se prêtait mal à la rapidité de la marche. Cette longue juape à laquelle ils n'étaient point accoutumés s'embarrassait dans leurs jambes, et ils avaient toutes les peines du monde à tenir en équilibre la coiffure dont leur chef était surmonté. Ils portaient tout cela comme on porte un travestissement, avec la même aisance et le même succès.

Enfin ils arrivèrent devant la résidence de David et ne purent contenir un témoignage d'admiration.

C'était un fort bel hôtel, d'une ordonnance simple et régulière, où l'ornement entrait dans une heureuse proportion et qui révélait un juste sentiment de l'art. A le voir, il était impossible de ne pas reconnaître que l'État des Aphones faisait bien les choses, et accordait à ses magistrats des logements dignes d'eux. La façade se composait d'une colonnade légère sous laquelle régnait une galerie que des stores mettaient au besoin à l'abri du soleil. L'édifice était en beau granit rose, pareil à celui de Syène, avec des médaillons en marbre bleu lapis, qui tranchaient sur le ton général des constructions. Une cour intérieure avait été ménagée entre les divers corps de logis, et au delà on pouvait apercevoir, dès l'entrée, les massifs et les perspectives d'un magnifique jardin.

Tel était l'asile où Fox et Baby allaient recevoir une hospitalité conforme aux lois du pays. David les conduisit vers le pavillon qui leur était destiné et qu'ils devaient occuper seuls; on y avait réuni tous les raffinements de la vie des Aphones, les meubles les plus élégants, les lits les plus moelleux, les parfums les plus recherchés, tout ce qui était

nécessaire, et en outre beaucoup de superfluités, des objets d'art, des laques, des porcelaines, mille riens d'un prix infini et d'un goût achevé. C'est en cela que ce peuple se piquait d'être supérieur; il excellait dans la babiole. Tous les cerveaux y étaient en quête de colifichets nouveaux; toutes les mains s'exerçaient à en produire. Le contour d'un vase, le dessin d'une étoffe, y passaient pour des affaires d'État; on était fier d'une coupe de vêtement, glorieux d'une forme originale. On eût dit qu'il n'y avait pas d'autre esprit public. Ceux-ci sculptaient le bois avec un art exquis; ceux-là ciselaient le bronze d'une manière incomparable; on en voyait d'absorbés dans le tissage de la soie, d'autres dans l'impression du coton, d'autres dans la teinture de la laine; c'était à qui produirait sa petite merveille et s'élèverait ainsi aux honneurs de l'écrevisse d'or.

Le capitaine Fox n'accorda à ces détails qu'un regard distrait; il était sous le poids de ses douleurs, mais Baby avait un fonds de philosophie supérieur aux événements. Il examina donc d'un œil curieux les bagatelles dont il était environné, y prit goût

et essaya de celles qui étaient à son usage. David n'avait rien oublié ; il avait mis son cuisinier et son maître d'hôtel à la disposition de ses hôtes. Baby trouva convenable de noyer dans les boissons du cru ce qui pouvait lui rester de mélancolie. Il commanda un excellent repas et s'en fit les honneurs avec une aisance parfaite ; il put même s'assurer que le rhum du pays ne le cédait à aucun de ceux qui jouissent de quelque réputation. Certain du fait il s'y livra avec confiance. L'effet en fut prompt ; une vapeur chasse l'autre ; quand le cerveau fut touché, l'esprit se dégagea. Au sixième petit verre Baby avait oublié les rudes épreuves de la journée et ses soixante piastres de vêtements ; au neuvième il se leva et se mit à exécuter, au grand scandale de son supérieur, une danse nègre fort appréciée des planteurs du Sud. C'était léger de pose et de gestes surtout ; il n'y manquait que l'orchestre africain.

Qu'on juge de la surprise des deux officiers lorsque, du jardin même, il s'éleva une musique qui rappelait, à ne pouvoir s'y tromper, l'air mandingue sur lequel Baby prenait ses ébats. D'où venaient

ces sons familiers ? Le lieutenant se demandait s'il n'était pas le jouet d'une illusion et s'il fallait ajouter foi au témoignage de ses sens. Pour le coup, la féerie s'en mêlait. La nuit était venue et ajoutait à cet incident le mystère de ses ombres. Baby n'y tint pas ; il s'élança vers le jardin ; coûte que coûte, il voulait en avoir le cœur net. Son audace fut mal servie ; à l'instant même tout redevint muet ; on n'entendit plus que le chant des rainettes et le cri des oiseaux de nuit. La féerie avait cessé.

Cependant notre officier n'abandonna pas la partie ; il y mit de la persévérance, convaincu qu'il en recueillerait le fruit. Le jardin était vaste ; il le parcourut dans tous les sens, avec l'espoir d'y obtenir quelque révélation. Les quinconces, les pièces d'eau se succédaient ; çà et là se montraient des boulingrins, ornés de statues ; plus loin, des châlets pittoresques ou des labyrinthes épais ; ailleurs, des mouvements de terrain, de petits ruisseaux coupés par des ponts rustiques, ou bien des ruines savamment arrangées que tapissaient des lierres et des lichens. Baby explora tout sans recueillir aucun bruit, ni découvrir une âme vivante.

Las d'une recherche infructueuse, il allait prendre le parti de la retraite et regagner son lit, en se guidant tant bien que mal, lorsqu'à travers un massif d'arbres, plus serrés qu'un rideau, il crut voir briller une lumière qui se déplaça avec vivacité, puis disparut.

— Enfin! s'écria Baby.

Et il s'engagea dans le fourré, malgré les plantes épineuses dont il était obstrué. Au prix de quelques égratignures, il atteignit un espace libre et aperçut un palais en marbre, véritable chef-d'œuvre, qui reproduisait en miniature l'ordonnance et les détails du palais principal. Évidemment c'était là un asile mystérieux, et situé de manière à échapper aux regards. Une végétation touffue l'entourait d'une triple enceinte : aucune allée n'y conduisait, et à peine, à force de recherches, découvrait-on les sentiers qui venaient y aboutir.

Baby avait été bien inspiré; ce petit palais était le harem de David, la résidence de ses femmes. On y voyait peu à peu les feux s'éteindre et les mouvements cesser : c'était l'heure du repos. Notre lieutenant n'avait plus qu'à retourner sur ses pas;

mais il se promit bien de ne pas rester à mi-chemin et de mettre à profit sa découverte.

§ XVIII.

BABY DEVIENT UN HOMME A LA MODE

Le lendemain, le capitaine Fox pria son hôte de le tenir quitte d'un plus long séjour. Cette étiquette lui pesait; il demandait comme une faveur qu'on le laissât retourner à bord, où du moins il vivrait sans gêne et à sa guise. C'était là un vœu bien modeste, et pourtant, avant d'y déférer, il fallut de longues négociations. Les grands dignitaires persistaient à voir dans la présence du brick étranger une source de périls pour la sécurité publique, et rendre à ce brick son capitaine, c'était donner une âme aux complots qui allaient s'y ourdir. Ainsi raisonnaient ces hommes prévoyants. Enfin, à force d'instances, ils consentirent à se départir de leurs rigueurs. Le capitaine put regagner le *Star*, mais on tripla le nombre des hommes chargés de garder le navire et d'avertir l'autorité au premier mouvement suspect.

Quant à Baby, il ne songea nullement à suivre l'exemple de Fox et à présenter une requête identique : la résidence lui plaisait, et l'aventure de la nuit eût suffi pour l'y retenir. Puis il prenait goût à la vie des naturels et à l'ordinaire de la maison de David. Le rhum lui semblait chaque jour meilleur, et le quitter si tôt eût été à ses yeux le comble de l'ingratitude. Il appréciait aussi les services des gens qui l'entouraient, ceux du cuisinier, ceux du maître-d'hôtel, ceux du sommelier surtout ; il n'était pas fâché d'avoir à ses ordres un valet de chambre qui l'aidât à endosser son costume nouveau, lui enseignât l'art de le porter avec grâce et l'initiât aux belles manières du pays. Tous ces motifs l'attachaient au rivage, sans compter l'impérieux désir de pénétrer les mystères de ce harem en face duquel le hasard l'avait conduit.

D'ailleurs, à ces jouissances d'intérieur allaient bientôt s'en joindre d'autres, plus bruyantes, plus animées, et s'exerçant dans un cercle moins restreint. Voici comment. De temps immémorial, la ville des Aphones, avide de spectacles en plein air, avait éprouvé le besoin de se ménager un objet sur

lequel l'attention publique pût se porter avec une certaine fureur. C'était un homme, ou un animal, suivant la circonstance ; la curiosité s'y attachait pendant un jour, deux jours, une semaine quelquefois, limite extrême, atteinte rarement, jamais dépassée. Ce peuple aimait à changer d'idole. Mais tant que la vogue durait, l'esprit de la population ne se détournait pas de celui qui avait eu l'art ou le bonheur de la fixer à son profit. La foule lui servait de cortége ; sa marche était réglée, connue d'avance comme celle d'un souverain ; on se portait sur les points où on espérait le voir, lui parler, recueillir ses bons mots, lui adresser des discours et entendre ses réponses, quand il en faisait. Mille échos répétaient son nom, mille voix racontaient ses prouesses ; il n'avait qu'une heure de règne, mais d'un règne éclatant.

Voilà où Baby en était ; à peine touchait-il la terre que les honneurs de la popularité commençaient pour lui. Un succès si prompt tenait en grande partie à la belle défense qu'il avait faite à propos de ses vêtements. Le bruit s'en était répandu avec la rapidité de l'éclair, et chacun voulait admi-

rer le héros de cette mémorable campagne. On disait en outre qu'il avait fort bon air sous son costume rose et ses écrevisses d'argent, le teint frais et coloré, la repartie vive, le tour d'esprit original et une disposition particulière à s'accommoder du vin et de la cuisine du pays. Ces détails, livrés aux oisifs, provoquèrent un mouvement bien naturel; on voulut contempler un homme qui ne livrait pas ses culottes sans coup férir, mais qui, une fois désarmé, prenait gaiement et philosophiquement les choses. Puis l'imitation s'en mêla; l'impulsion une fois donnée, ce fut à qui y céderait. On sait que l'engouement s'engendre de lui-même et avec quelle force de multiplication! Avant la fin du troisième jour, Baby était, pour ce peuple évaporé, un objet aussi curieux que la huitième merveille du monde.

Dès lors il n'y eut plus de limites à son succès; tout ce qu'il y avait de noble, de spirituel, de distingué dans la ville des Aphones vint s'inscrire chez lui. Il eut la visite de savants qui lui parlèrent, en guise d'anglais, une langue de leur composition à laquelle il était impossible de rien comprendre. Il eut celle des dames de la halle, qui lui offrirent

un énorme bouquet composé de fleurs symboliques, où chacune de ses perfections était représentée par un végétal assorti. Il eut la capitale entière ou peu s'en faut, les importants et les importuns, les marchands et les seigneurs de la cour, les artistes et les littérateurs, ceux-là pour le peindre, ceux-ci pour le célébrer. L'hôtel ne désemplissait pas; son lever était celui d'un prince du sang : pour arriver jusqu'à lui, il fallait prendre la file.

Rien n'eut lieu désormais qu'il n'y fût prié : bals, concerts, théâtres, tout se prévalait de son nom dans l'intérêt des recettes. Il ne se donnait plus de représentation extraordinaire que l'affiche ne portât ces mots :

Le lieutenant Baby y assistera.

Même dans les réunions privées, celles du moins qui visaient à l'effet, notre officier devenait l'un des attraits les plus vifs offerts aux conviés. Sur les lettres d'invitation figuraient invariablement ces mots :

On aura le lieutenant Baby.

C'était la formule, comme pour les violons.

Les choses ne se bornèrent pas là. Bientôt les

académies de l'île briguèrent l'honneur de se l'associer. Il devint, à son insu et malgré lui, membre de toutes les sociétés dont le pays était couvert. Des confins du territoire, on lui envoyait des brevets et des médailles, avec délibérations à l'appui. Parfois même ces témoignages étaient entourés de formes plus flatteuses. Le président et le secrétaire de la société accouraient en personne du fond de leurs districts pour lui faire hommage de leurs parchemins, en accompagnant cette cérémonie de harangues qui y étaient appropriées. On ne saurait se faire une idée du nombre des sociétés, instituts et athénées qui figurèrent dans cette manifestation. Baby passa tout en revue, même l'académie pour l'éclosion des vers à soie, et la société protectrice des animaux. Ce fut une véritable avalanche de diplômes.

Il était dit que rien ne manquerait à cette vogue. Dans les musées et les établissements publics, on apporta à Baby un registre spécial pour y recevoir sa signature. A la Monnaie, on frappa une médaille commémorative en son honneur. On alla même, dans quelques manufactures, jusqu'à exé-

cuter sous ses yeux, et à l'occasion de sa visite, des morceaux de choix qui lui furent offerts. Ailleurs on se disputait, comme une faveur de prix, les moindres de ses autographes ; si bien que sa signature devint un objet de commerce et se cota à la Bourse comme les fonds publics. Et en même temps, le flot des curieux ne diminuait pas ; il suffisait qu'on signalât sa présence en quelque endroit, pour qu'à l'instant même il se formât un attroupement. Sans compter que son portrait s'étalait fièrement aux vitres des marchands d'estampes, divers de pose et d'appareil, en pied ou en buste, gracieux ou sévère, au gré du crayon qui l'avait reproduit.

Baby portait son succès avec une aisance de gentilhomme et une modestie pleine de dignité : on l'eût dit accoutumé à de pareils hommages. Il connaissait déjà les gestes familiers à l'aide desquels on charme la foule, les sourires qui la subjuguent et les regards qui lui imposent. Il mélangeait tout cela en dose suffisante, et en usait comme eût pu le faire un personnage né dans les grandeurs et après dix ans d'un exercice assidu.

§ XIX.

LES EXPÉRIENCES DE BABY

Au fort de ce triomphe, chaque jour renouvelé, notre officier ne négligeait pas la partie philosophique de son rôle : tout observé qu'il fût, il n'en restait pas moins un profond observateur. Certes le champ était vaste; une civilisation inconnue et une langue nouvelle, un peuple original, des mœurs bizarres, une industrie très-raffinée, et l'amour du colifichet poussé à un point inouï, voilà plus qu'il n'en fallait pour exercer l'esprit le plus étendu. Ajoutons que la besogne n'était point aisée et qu'il s'y mêlait plus d'un embarras. Le premier était cette existence en relief que menait Baby, et ces promenades d'apparat où, chaque jour, on l'entraînait. Une enquête, dans ces conditions, n'avait rien de sérieux; elle ressemblait à ces voyages de souverain, où l'art des courtisans ménageait sur la route des villages artificiels. Le

second embarras et le plus grave était l'ignorance de la langue du pays; sans cet instrument, rien n'était possible.

Baby trouva dans sa patience et dans son génie de quoi résoudre les deux difficultés. On a vu que David avait placé un valet de chambre près de lui; c'était le sien propre, le plus intelligent de l'hôtel, ayant appris l'anglais dans le service de son maître et le parlant fort couramment. Notre officier en fit son professeur ordinaire : tous les matins, pendant que cet homme lui donnait des soins et l'affublait de l'écrevisse d'argent, l'entretien s'engageait entre eux de manière à prendre le caractère d'une leçon. Baby posait les questions en anglais, le valet de chambre les traduisait dans la langue des Aphones, qui était sonore, riche en voyelles et pleine de précision. En de pareils exercices, le lieutenant excellait; il y apportait une aptitude particulière et eut bientôt ajouté un vingt-quatrième idiome aux vingt-trois qu'il possédait. S'il éprouva un regret, c'était d'avoir dérogé pour cette fois à ses méthodes ordinaires, et de n'avoir pas eu une femme pour instituteur; il se promit

du moins de compléter à l'aide de ce moyen son éducation grammaticale.

Cet embarras surmonté, il fallait songer à l'autre, celui d'une notoriété poussée à l'excès. C'est ici que Baby donna carrière à son imagination. Comment tromper les regards qui partout s'attachaient à lui? Comment déjouer la curiosité publique? Un autre eût hésité sur le moyen; lui trouva à l'instant le meilleur et le puisa dans les souvenirs de ses études. En lisant les ouvrages qui traitent de l'Orient, il y avait remarqué ce fait digne d'attention, que plus d'une fois, dans l'intérêt de la police et des mœurs, les califes n'avaient pas dédaigné de parcourir sous un travestissement grossier les rues de leur capitale, les marchés, les halles, les bazars, écoutant les propos, interrogeant le menu peuple, recueillant les griefs, infligeant sur leur passage de terribles châtiments, heureux lorsque avant de rentrer dans leurs palais, ils avaient pu faire clouer sur son étal l'oreille d'un boucher qui vendait à faux poids, ou bâtonner le marchand d'étoffes avec l'aune en bois qui lui servait à tromper ses acheteurs. C'étaient là de

salutaires exemples, consacrés par la sagesse des temps, et bien faits pour séduire une intelligence cultivée et un esprit ingénieux.

Baby se décida donc à marcher sur les traces des califes : on ne pouvait se rattacher plus haut. Le succès dépendait du mystère, il y en mit beaucoup, et ne se livra qu'à un confident, son valet de chambre, qui devait être son guide et son truchement au besoin. Par les soins de cet agent, l'officier du *Star* put avoir un costume comme en portaient les gens de la classe inférieure, avec des écrevisses du dernier degré : la coiffure, la chaussure, y étaient assorties. Afin de compléter l'effet de ce déguisement, le valet de chambre y ajouta quelques coups de pinceau sur les joues, comme c'est l'usage parmi les comédiens avant le lever du rideau. Ainsi accommodé, Baby n'était plus reconnaissable : il ne lui restait rien des airs de prince qui le distinguaient dans ses tournées d'apparat, et avait, à s'y méprendre, les allures d'un homme né dans la condition la plus humble. L'illusion était complète.

Ce qui poussait plus particulièrement l'officier à

ces sorties mystérieuses, c'était le désir de tirer au clair le problème dont il se préoccupait depuis le jour de son arrivée. David n'était déjà plus le seul en qui il eût remarqué, à propos de points délicats, le phénomène de l'extinction de voix; il avait répété l'expérience sur son valet de chambre, en s'y essayant à plusieurs reprises et en variant à l'infini la forme des questions. Le résultat avait été identiquement le même; cet homme s'était efforcé de parler, sans qu'aucun son parvînt aux oreilles de l'interlocuteur. Cependant Baby ne considérait pas ces deux épreuves comme suffisamment concluantes; il se disait que cela tenait à l'air de l'hôtel, et qu'au dehors les organes devaient recouvrer leur liberté. Du moins voulait-il s'en assurer le plus promptement possible.

Dès le premier jour où il sortit incognito, sa pensée fut tournée de ce côté. Quoi de plus grave en effet, et n'est-il pas naturel, quelque part que l'on se trouve, de s'enquérir du régime en vigueur? Baby cédait donc à un mouvement légitime; l'essentiel était de le bien diriger.

— Que faire, dit-il, et comment s'y prendre? Les

bonnes méthodes sont les seules qui aboutissent, et c'est le cas d'en user. Voici deux tentatives malencontreuses, l'une sur un grand dignitaire, l'autre sur son serviteur; prenons maintenant deux autres classes, le bourgeois et l'ouvrier; si l'effet est le même, c'est que l'infirmité a un caractère général. Je crois ce raisonnement tiré des entrailles mêmes de la logique. Conformons-y nos actes, et tout ira bien.

En vertu de ce programme, ce fut d'abord à un bourgeois que Baby s'adressa; l'espèce abondait; il chercha seulement à obtenir une physionomie placide, indice d'une âme en repos. Ces sujets de choix ne se rencontrent guère que dans les jardins publics, et encore par des temps sereins. Le lieutenant eut la chance d'en trouver un à souhait. Il portait sur la poitrine et sur le dos deux écrevisses vert-choux du plus beau modèle, et semblait absorbé dans la lecture d'un papier imprimé.

— Voilà mon homme! se dit le lieutenant; l'écrevisse vert-choux dénote un penseur, et le papier imprimé un être profond. Nul doute qu'il ne s'occupe des affaires de l'État. Tâtons-le.

Et, s'approchant du bourgeois avec toute la politesse imaginable, il l'interrogea à brûle-pourpoint :

— Monsieur, lui dit-il, souffrez que je vous pose une question, une simple question : sous quelle forme de gouvernement vit-on dans ce pays-ci ?

Il est impossible de décrire l'effet que produisirent ces paroles sur le malheureux à qui elles étaient adressées. Sa physionomie se décomposa et passa du calme le plus parfait à la terreur la plus violente. Sa bouche s'ouvrit avec effort et exhala des sons inarticulés, comme en poussent les muets de naissance. En même temps il fit un geste de détresse, et se mit à détaler sans que Baby pût le retenir.

— Décidément, se dit l'officier, le mal est contagieux. Ces gens-là n'aiment pas à parler de leur gouvernement. Voyons les ouvriers : peut-être seront-ils moins boutonnés.

Il entra dans le premier atelier qui se trouva sur son chemin : c'était un magasin d'ébénisterie. Vingt compagnons y travaillaient avec ardeur, débitant ou sculptant des bois, polissant ou vernissant

des feuilles de placage. C'était un spectacle où la vue se reposait avec plaisir : ces bras vigoureux s'exerçaient à l'envi, ces visages exprimaient la résolution et la franchise. Baby ne douta plus du succès.

— Ceux-ci du moins, se dit-il, ne m'échapperont pas. Ils n'ont rien à ménager comme David, ils n'ont pas peur de leur ombre comme ce bourgeois. Posons-leur carrément les choses.

Il chercha de l'œil celui d'entre ces hommes à qui il devait s'ouvrir : tous semblaient être à la besogne au même titre, et de l'un à l'autre la tenue ne différait pas. Il prit alors le parti de s'adresser à l'atelier en masse :

— Mes amis, leur dit-il, pardonnez-moi si j'interromps un instant vos utiles travaux. Je suis étranger, curieux par conséquent. Depuis mon arrivée, je cherche à résoudre un problème, celui de savoir quelle est la forme de votre gouvernement. Pourriez-vous me mettre sur la voie?

Aux premiers mots de Baby, les vingt ouvriers avaient prêté une oreille attentive ; sa qualité d'étranger lui conciliait l'intérêt. Mais dès qu'il en ar-

riva à son idée fixe, il se fit une révolution complète dans les airs de ces braves gens. Un rire sardonique courut sur les lèvres, des regards étranges furent échangés ; il échappa même aux apprentis quelques gestes familiers qui n'étaient pas marqués au coin du bon goût. Cependant un des ouvriers s'était détaché des autres, comme si une responsabilité plus grande eût pesé sur lui, et, s'avançant vers l'officier :

— Monsieur, lui dit-il, en quoi peut-on vous être agréable? Est-ce des bois de fauteuils qu'il vous faut? En voici du dernier goût.

En même temps, il lui montrait des échantillons et des modèles assortis. Baby n'en revenait pas ; il croyait s'être exprimé dans un langage très-catégorique, et cet homme battait la campagne en lui répondant. Il insista :

— C'est de votre régime politique et non de vos marchandises que je vous ai parlé, mon ami. Je vous ai posé cette question bien simple : Sous quelle forme de gouvernement vivez-vous?

— Très-bien, Monsieur, répliqua l'ouvrier, j'y suis maintenant. Mille pardons si je n'ai pas mieux

compris d'abord. Ce sont des chênes sculptés que vous désirez. Nous en avons de tous les genres, pour buffets, pour lits, pour chaises; vous aurez un grand choix.

— Mais non, mais non! s'écria l'officier avec un peu d'impatience. Votre forme de gouvernement?

— Ah! des incrustations! Que ne le disiez-vous plus tôt! reprit l'ouvrier. Est-ce en nacre ou en cuivre que vous les désirez? Vous faut-il de l'écaille ou de la laque? Et sur quel fond? Palissandre ou bois de rose? Expliquez-vous, décidez-vous.

— Votre forme de gouvernement? répéta Baby en criant à tue-tête et avec un accent irrité.

Il eut beau faire, l'impassible ouvrier ne sortit pas de ses offres et ne se départit pas de son sang-froid. Le reste de l'atelier s'était remis à la besogne et travaillait avec une ardeur nouvelle. Seulement quand, de guerre lasse, le lieutenant vida les lieux, deux apprentis coururent vers la porte et accompagnèrent sa sortie d'une dernière manifestation :

— Des bois de fauteuil, M'sieu; des chênes sculptés, M'sieu!

De toutes les campagnes du lieutenant, c'était la plus malheureuse ; il rentra en proie au découragement.

— Décidément je ne tirerai rien des hommes, se dit-il comme dernière consolation ; on leur a jeté un sort, un maléfice, un je ne sais quoi. Ce peuple est le plus bavard et le plus indiscret qui soit sur terre, et quand on lui parle de son gouvernement, bonsoir. Aussi je passe condamnation sur l'une des moitiés du genre humain. Heureusement que l'autre moitié me reste : nous verrons demain.

Il se coucha sur ces mots, et fut bercé pendant toute la nuit de songes riants, échappés de la porte d'ivoire.

§ XX.

LA GRANDE AVENTURE DE BABY

Le jour suivant, l'officier du *Star* se promit, à son petit lever, que le soleil ne se coucherait pas sans qu'il eût pénétré le secret du jardin et complété sa mystérieuse découverte. L'idée lui en

souriait, on le voyait à ses allures. Il foulait la terre d'un pied plus fier, et portait sa tête avec plus d'aplomb; toute sa personne respirait des airs de conquête, empruntés aux meilleures traditions. Quand vint le moment de sa toilette, il s'y montra d'une exigence à lasser le valet de chambre le plus patient. Rien n'était assez raffiné, assez recherché pour lui; les parfums étaient trop grossiers, les essences trop vulgaires; le peigne, à l'entendre, ne tirait pas de ses cheveux tout le parti qu'il aurait pu en tirer, et les cosmétiques n'adoucissaient pas suffisamment les ardentes couleurs de son visage. Assurément la nature avait beaucoup fait pour lui; mais il voulait que l'art y ajoutât ses ressources. A tout prix il fallait réussir.

Quand il s'agit du choix d'un costume, cette préoccupation s'éleva au plus haut degré. Il ne trouvait rien à son gré, rien d'assez beau, d'assez riche, d'assez éblouissant; ses gens de service en perdaient la tête. On alla chercher, dans la garde-robe de David, ce qu'il y avait de mieux en fait de coupe et d'étoffes; cela ne suffit pas. Il fallut mettre en réquisition le tailleur de la cour, qui fournit

enfin quelque chose de convenable et d'un goût entièrement nouveau. C'était un vêtement qu'il venait de composer pour un jeune et magnifique seigneur, lequel ne voulait rien porter comme les autres, et quittait une mode dès qu'il la voyait adopter autour de lui. Le fond de la robe était aurore, lamé d'argent; l'écrevisse, brodée au plumetis, se composait d'un mélange d'or et de soie du plus merveilleux effet : jamais la forme et la matière n'avaient été mieux combinées. Si difficile que fût Baby, il se rendit au premier coup d'œil; ses hésitations cessèrent; il prit le costume aurore, avec l'assortiment. Là-dessous il avait un éclat extraordinaire; le soleil dut en être jaloux.

Pour que rien ne vînt contrarier l'exécution de ses desseins, Baby avait pris toutes les précautions imaginables. Au dehors il avait fait annoncer que ce jour-là il ne sortirait pas, et à l'intérieur il avait donné l'ordre de ne laisser pénétrer personne jusqu'à lui. Il voulait être seul, avait-il dit, libre, solitaire, afin de se recueillir et de se livrer pendant vingt-quatre heures à la méditation. Les consignes comprenaient tout le monde, les grands personna-

ges comme le gros des curieux, les fournisseurs, les gens de service et jusqu'à David. Point d'importun, à quelque titre que ce pût être. Quand il se fut ainsi retranché dans son pavillon, Baby attendit l'heure propice, celle qu'une forme de langage attribue aux bergers, et qui n'est pas l'apanage exclusif de cette classe de citoyens. L'heure propice, c'était midi : par suite d'un usage, commun aux pays chauds, il se faisait alors une sorte de trêve dans le travail de la journée ; maîtres et gens goûtaient un peu de repos et se dérobaient ainsi aux ardeurs de la saison.

Dès que le soleil eut touché au méridien, Baby prêta l'oreille ; les bruits du dehors, ceux du dedans, s'éteignirent peu à peu ; la ville tomba dans l'assoupissement. Cependant il ne quitta son pavillon qu'avec une précaution extrême, examina de tous côtés s'il ne restait pas du monde sur pied, et ne s'engagea dans le jardin qu'après s'être assuré qu'aucun œil indiscret ne l'avait aperçu. Une fois sous la feuillée, il choisit de préférence les endroits les plus écartés, les labyrinthes les plus touffus, les fourrés les plus épais, afin de dérober sa marche à

toute espèce d'investigations. Un criminel n'y eût pas mis plus de soin, ni apporté plus de prudence. C'est que Baby était déjà criminel dans le fond de l'âme; c'est que d'avance il s'était promis, dans les élans d'une passion déréglée, de pousser les choses jusqu'au bout, dût-il violer ce qu'il y a de plus digne de respect ici-bas, les devoirs de l'hospitalité.

Le but de ses recherches était cet asile retiré qu'il avait aperçu une première fois. Pour le retrouver, il s'aida des observations et des indices gravés dans sa mémoire; la forme d'un arbre, d'une pièce d'eau, d'une statue, la qualité des essences, leur port, leur hauteur, les perspectives qui y étaient ménagées, enfin les détails qui frappent et dont l'œil se ressouvient. Faut-il le dire? La science de Baby se trouva en défaut; il n'avait pas assez calculé les effets de lumière. Vus de jour, les objets n'avaient ni les mêmes teintes, ni les mêmes dimensions; ils changeaient d'aspect et de rapports entre eux; ils étaient tout autres. Par moments, notre héros se sentait maître du terrain, il se reconnaissait à de certains signes; mais, quelques pas plus loin, il retombait dans le doute et les tâ-

tonnements. Cette poursuite se prolongea au milieu de ces alternatives de clarté et d'ombre, sans qu'aucun résultat positif vînt récompenser un effort si soutenu. Tout ce que Baby y gagna, ce fut de compromettre plus d'une fois son costume aurore en l'exposant aux outrages des arbustes épineux.

Il est inutile de le dissimuler, les flammes de notre héros s'étaient singulièrement amorties dans cette première déconvenue; il en était arrivé à cette période de découragement qui suit un échec caractérisé. Tant de frais pour rien ! cette pensée le navrait. Une toilette si irrésistible ! un vêtement si glorieux ! Mais qu'y faire ? La fatalité s'en mêlait. Assis sur un banc de gazon, il en était à se remettre de cette course effarée et songeait même à battre en retraite vers son pavillon, afin d'y goûter un repos dont il avait grand besoin, lorsqu'une circonstance imprévue rendit à son cœur un peu d'espoir et à son corps quelque vigueur. Des sons d'une pureté et d'une douceur extrêmes venaient de frapper l'air; il prêta l'oreille : c'était une voix humaine qu'accompagnait un instrument; l'instru-

ment et la voix se mariaient si bien qu'à peine pouvait-on distinguer l'un de l'autre. Ce que c'est que les impressions! et qu'il faut peu de chose pour les transformer! Le ciel se fût ouvert devant Baby, qu'il n'eût pas éprouvé une joie plus grande; il lui semblait renaître; il respirait avec plus d'aisance, et envoyait un sourire reconnaissant aux objets dont il était environné.

Ce sentiment fut si vif, que notre héros demeura quelque temps immobile afin d'en mieux jouir; il avait peur qu'au moindre bruit le chant ne cessât, et ne le laissât de nouveau livré à lui-même. Enfin la curiosité reprit le dessus; il se leva pour aller du côté de la voix, en retenant son souffle et amortissant le bruit de ses pas. A l'aide d'un sentier sinueux et en gardant l'abri du feuillage, il parvint à un point du parc d'où il pouvait découvrir l'apparition. Ses pressentiments ne l'avaient pas trompé : c'était une femme; elle reposait sur un hamac en fil d'aloës, ayant dans ses mains un instrument qui, par sa forme, rappelait l'accordéon, et s'en servant pour accompagner le chant le plus doux et le plus mélancolique du monde.

Vêtue de mousseline blanche, elle ressemblait à une colombe dans son nid; des fleurs naturelles sortaient de ses cheveux comme d'une corbeille et se répandaient autour d'elle en grappes de mille couleurs.

A cette vue, Baby resta plongé dans une longue extase; il croyait rêver.

§ XXI.

LES TÉMÉRITÉS D'UN OFFICIER DE MARINE

L'endroit où reposait cette femme était des plus discrets et des plus riants que l'on pût voir. On y avait réuni à dessein toute une collection de plantes grimpantes, lierres, chèvrefeuilles, liserons, vignes vierges, lianes d'Amérique, qui s'y enlaçaient et mariaient au hasard, et prenant pour support les branches et les troncs des arbres, élevaient dans les airs et à une grande hauteur, un dôme épais de verdure. A dessein, aucune gêne n'avait été imposée à l'essor de ces tiges; elles s'étaient développées librement, et sans que la main

de l'homme leur imprimât une direction. De là un aspect irrégulier et sauvage qui ajoutait au charme du décor; les lianes surtout s'en allaient follement dans l'espace, décrivant mille courbes de l'effet le plus hardi, des festons, des spirales, des ellipses, ou bien descendant en longues touffes, semblables à une chevelure dénouée, et qui se balançaient mollement au gré de la brise.

C'est à l'ombre de ce feuillage vigoureux et sous ces tentures d'un vert d'émeraude qu'était suspendu le hamac. Quelques bancs rustiques dessinaient une enceinte à demi envahie par les liserons, et dans la perspective régnait une volière où les oiseaux les plus rares étalaient leurs plumages éclatants. Aucun site ne pouvait être mieux assorti à la physionomie de celle qui en semblait être la reine. Il y avait sur ses traits quelque chose de mutin et de fier qui se mettait en harmonie avec cette nature agreste; ses yeux de jais, ses sourcils arqués, son visage d'un teint mat et d'un ovale parfait, ses lèvres où la grâce s'alliait au dédain, tout en faisait une de ces créatures piquantes qui captivent et tourmentent les cœurs, et les font

passer, à leur gré, par toutes les ivresses et toutes les angoisses.

Au moment où Baby arriva à l'endroit d'où il pouvait la découvrir, cette femme avait dégagé un de ses pieds, et prenant la terre pour point d'appui, elle imprimait à son hamac un petit balancement semblable à celui d'un berceau. Se croyant seule, elle n'avait pas songé aux perfections que ce mouvement pouvait trahir, et sa jambe était livrée sans défense aux yeux indiscrets. Cette circonstance déjoua les combinaisons de Baby; son admiration ne put se contenir, et un bruit de feuilles dénonça sa présence. En vain reprit-il une immobilité complète; c'en était fait, on l'avait apperçu. Non, rien ne saurait rendre l'expression de colère et de dépit qui éclata alors sur le visage de la beauté surprise. Diane à la vue d'Actéon ne dut pas prendre des airs plus courroucés, ni jeter sur le coupable un regard plus foudroyant. Et cependant la déesse avait livré à cet infortuné chasseur de bien autres secrets que ceux de sa jambe. Il est vrai qu'en mythologie ces préjugés ne sont pas sérieux, et qu'il faut toujours y faire la part de la fable.

Mais, chez la dame au hamac, l'indignation fut de bon aloi, ou du moins y en eut-il les apparences. Rien ne sert d'approfondir ce point. D'un accent qu'une reine n'eût pas désavoué et qu'accompagnait un geste impérieux,

— Monsieur, s'écria-t-elle, qui êtes-vous et que faites-vous ici ?

Baby, on le sait, était fortement trempé ; il avait vu et affronté, sans en être ému, des périls de plus d'un genre ; même sur les colères des femmes, il en savait aussi long que qui ce fût. Eh bien, pour la première fois, le cœur lui battit violemment, il se sentit troublé.

— Qui êtes-vous, Monsieur ? répéta la voix.

Sur une interpellation aussi formelle, il était impossible de reculer ; d'ailleurs Baby n'en avait pas le désir ; l'aventure se dessinait trop bien. Recomposant son maintien du mieux qu'il le put, il s'avança vers la fée du lieu, et de l'air le plus contrit et le plus humble, il répondit :

— Je suis un grand coupable, Madame, puisque j'ai eu le malheur de vous déplaire.

— Mais qui encore ? qui ? Point de faux-fuyants.

Vous savez bien que ce parc est à nous et qu'aucun homme ne doit y mettre les pieds.

Le ton, le geste étaient assortis au langage: cependant Baby essuya ce choc avec plus de fermeté; disons mieux, il y prit goût: ces airs de démon étaient adorables.

— En vérité, Madame! dit-il avec un parfait, aplomb et une apparente candeur.

— Sous peine d'être pendu, Monsieur.

— Pendu? Mais vous avez le droit de faire grâce, Madame.

— Non, Monsieur; tout au plus un droit de sursis.

— Je l'invoque pour me défendre : écoutez-moi. Vous me dites que cette portion des jardins est interdite aux hommes. Je l'ignorais.

— Vous n'êtes donc pas de l'hôtel, Monsieur?

— J'en suis seulement l'hôte, Madame, l'hôte indigne, je le vois. Je suis un étranger, arrivé d'hier dans l'île, et qui met à vos pieds ses hommages et ses regrets.

Baby dut se féliciter d'avoir donné à sa pensée une forme aussi heureuse, lorsqu'il s'aperçut du

changement que sa dernière phrase opéra sur la physionomie de celle qui l'interrogeait. Un coup de théâtre n'est ni plus prompt ni plus décisif. Le nuage disparut de dessus le front, et la lèvre s'anima d'un sourire.

— Un étranger? dit-elle. Vous êtes un étranger, Monsieur?

— Tout ce qu'il y a de plus étranger, Madame, et en même temps de plus empressé à vous servir, répliqua l'officier qui était en veine de galanterie.

La dame se releva sur son coude, regarda fixement son interlocuteur, l'examina avec attention; et comme si elle eût trouvé le mot de l'énigme qu'elle cherchait :

— Alors, dit-elle, vous êtes le lieutenant Baby.

Quel succès pour notre héros ! D'emblée et sans hésiter, on venait de le nommer sur son seul aspect. Il fallait donc que ce fût un visage à bien grand caractère que le sien. Et d'où lui venait cet honneur? de la plus ravissante créature qu'il eût rencontrée dans ses voyages. Rien n'était à lui comparer, ni les beautés de l'Asie, de tout temps célèbres, ni les nymphes d'Amérique et d'Europe

dont il connaissait les dangereuses faveurs, ni les femmes de l'archipel du Sud, qui mangent au besoin les gens qu'elles ont aimé. Aucune analogie n'était possible, aucun rapprochement permis. Plus il examinait le détail de ses charmes, plus il en était émerveillé et plus il se sentait enhardi : la crise approchait.

— Lui-même, Madame, le lieutenant Baby de Savannah, dit-il en essayant de s'emparer de sa main. D'où le connaissez-vous ?

— Le lieutenant Baby, reprit-elle en se refusant à cette marque de familiarité, qui ne le connaît pas ? qui ne l'a pas entendu nommer ? Parle-t-on d'autre chose dans ce pays-ci ? Est-il roi, empereur qui fasse autant de bruit ? Quelque part qu'on aille, c'est de lui qu'il s'agit. Baby, par-ci, Baby, par-là ; toujours Baby, partout Baby. Ah ! c'est vous, Monsieur ? ajouta-t-elle en l'enveloppant de nouveau d'un regard curieux.

— Moi-même, Madame, répliqua l'officier qui se rengorgea involontairement.

— Eh bien, je ne m'en cache pas, je suis enchantée de vous voir.

Ces derniers mots eurent un effet désastreux ; ils furent pour le cœur inflammable de Baby, ce qu'est la mèche soufrée en contact avec une traînée de poudre.

— Décidément je la subjugue, se dit-il à part lui; oui, je la subjugue ; mon costume aurore lui donne dans l'œil. Il est vrai qu'on n'est pas accoutumé, dans ces parages, à des garçons tournés comme moi. Allons, Baby, un peu de confiance ; elle sied aux gens de votre valeur. C'est l'instant de déployer tous vos moyens.

Il ouvrit donc l'assaut, commença par les petits manéges et essaya de passer aux grands. Mais il put bientôt voir à qui il avait affaire ; à chacune de ses manœuvres on opposa une manœuvre plus savante encore ; ses plus ingénieuses combinaisons furent déjouées avant même qu'elles eussent atteint un développement complet. Les plaisanteries, passe ; mais rien au delà. Le pauvre Baby suait sang et eau, et se retranchait derrière le sentiment après avoir voulu conduire les choses à la houssarde. Alors des rires éclataient, des rires intarissables, à morfondre l'homme le plus entreprenant.

Décidément la veine n'était pas heureuse, et si tristes qu'eussent été ses campagnes passées, celle-ci les dépassait toutes en incidents malencontreux. Il était tombé entre les mains d'une luronne qui connaissait l'art de défendre les places, mieux qu'il ne connaissait celui de les attaquer, avait sur tous les points la riposte prompte, et ne livrait que ce qu'elle voulait livrer. La déroute fut donc générale et sans espoir de revanche.

Quand Baby en eut acquis la conviction et compris l'inutilité de ses efforts, il essaya de se rabattre sur un chapitre moins délicat et où la pudeur n'eût pas de motif de s'effaroucher. Ce qui lui importait en l'état des choses, c'était de se ménager une retraite honorable et de sauver l'honneur du drapeau. Il s'en tira en tacticien consommé. Même dans ses poursuites les plus folâtres, il ne perdait pas de vue l'intéressant problème dont il était préoccupé et qu'à tout prix il voulait résoudre. L'un des deux sexes lui avait fait défaut; il s'agissait de savoir s'il y avait plus à attendre de l'autre. Que les hommes n'eussent pas la parole libre sur un point déterminé, on pouvait le comprendre; mais que les femmes

eussent laissé enchaîner leur langue à propos de quoi que ce soit, c'est ce qui ne s'était jamais vu ni dans aucun temps, ni dans aucune civilisation. Les chances étaient donc bonnes pour obtenir un éclaircissement définitif.

Dès que Baby se fut arrêté à ce dessein, il changea à l'instant de manières. Les airs conquérants séyaient mal à un homme profond. Puis, lorsqu'il crut la transition suffisamment ménagée, il entra hardiment dans le vif des choses, et posa son éternelle question :

— Madame, dit-il, sans être indiscret, peut-on vous demander sous quel gouvernement vous avez le bonheur de vivre?

La phrase n'était pas achevée, que deux coups secs retentissaient sous les voûtes du bois; Baby venait de recevoir la plus magnifique paire de soufflets que jamais main de femme eût administrée. Il en eut toute sorte d'éblouissements. En même temps, un homme déboucha d'une allée voisine et vint se mêler à cette scène, où le lieutenant avait joué un rôle peu avantageux.

— Madame David, madame David, dit-il, est-ce

ainsi que vous traitez mes hôtes? Peste! comme vous y allez!

Ainsi Baby avait à la fois deux soufflets sur les joues et une grande noirceur sur la conscience. Il n'était pas plus avancé dans le problème qu'il poursuivait, et s'était attaqué à la femme même de celui qui l'avait accueilli sous son toit. Quel criminel! et pour comble d'infortune, il ne l'était que d'intention.

§ XXII.

DE PLUS EN PLUS FORT

Ces mésaventures successives n'avaient fait qu'attacher davantage l'officier du *Star* à la recherche où il avait essuyé de si déplorables échecs. Plus le but semblait le fuir, plus il mettait d'obstination à l'atteindre. Il s'était dit qu'il n'en aurait pas le démenti, qu'il saurait enfin ce qu'était ce gouvernement, et pour y parvenir il se mit de nouveau en quête.

Une idée germa alors dans son cerveau. Au sein des pays où la civilisation a jeté quelques racines, il existe une institution qui a pour principal objet de

tout faire connaître au public, depuis les pommades les plus souveraines jusqu'au mécanisme des États. C'est là qu'il faut étudier les notions de toutes choses, élémentaires ou raffinées, la vie d'un peuple, les chocolats hygiéniques dont il use et les révolutions qu'il accomplit entre le lever et le coucher du soleil. Aucun mystère politique qui n'y soit dévoilé, aucun secret de toilette qui n'y ait une mention. Jamais répertoire des connaissances humaines ne fut plus universel, plus infaillible et mis à la portée de plus de gens.

Cette institution, on le devine, c'est un journal. Baby se demanda pourquoi il n'y avait pas songé plus tôt; il fallait pour cela que son esprit eût été jeté hors de ses voies. Un journal, où n'y en a-t-il pas? Une colonie n'a encore que des baraques ou des tentes pour abris, que déjà elle a un journal. On découvre aujourd'hui une île déserte, demain elle aura un journal. L'île des Aphones, peuplée et civilisée, devait avoir une légion de journaux, et dans ces journaux tous les renseignements de nature à éclairer l'étranger sur l'emploi de son temps et la constitution du pays.

— Enfin ! s'écria Baby dès que cette idée l'eut frappé, enfin je l'ai trouvé ! Et dire que je ne m'en suis pas avisé tout d'abord ! une idée si simple ! quelque chose qui saute aux yeux ! Allons bien vite réparer mon oubli. Cette fois je tiens mon problème.

Il sortit après avoir endossé un costume modeste qui ne pouvait le trahir. Ses connaissances dans la langue des naturels étaient assez avancées pour qu'il pût se tirer seul d'affaire et marcher sans truchement. Une fois hors de l'hôtel, il se dirigea vers l'une des rues principales, et aperçut une enseigne qui portait ces mots : *Salon de lecture*. Il entra et crut s'être trompé : au lieu de journaux et de lecteurs, il ne voyait devant lui que des buffets garnis de pâtisseries et des consommateurs qui les expédiaient à qui mieux mieux. Se croyant le jouet d'une méprise, il allait battre en retraite, lorsque par une issue entr'ouverte, il découvrit un petit salon contigu, où des papiers de toute dimension couvraient un vaste tapis vert. C'était le cabinet de lecture que l'affiche annonçait : seulement il formait une dépendance d'un magasin de pâtisseries : la nourriture du corps avant celle de l'esprit.

Quand le lieutenant entra dans ce réduit, fort simplement meublé, trois personnages d'un âge mûr s'y trouvaient assis. A leurs costumes plus que fatigués et à leurs écrevisses en laine rouge, on reconnaissait des lettrés. Ils étaient plongés dans leur lecture avec une conscience qui ne se démentait pas : on voyait qu'ils s'efforçaient de tirer le plus de parti possible de la séance et d'un droit acquis à titre onéreux. Aucun des papiers étalés sur la table ne se dérobait à leur infatigable appétit, et tout en parcourant celui qu'ils avaient dans leurs doigts, ils jetaient des regards de convoitise sur ceux que tenaient leurs voisins. On eût dit que c'était leur bien propre et qu'il se trouvait en péril.

Baby prit un siége et s'empara du premier papier qui fut libre. C'était un journal d'un fort bel aspect et d'un format imposant ; il passait pour l'un des plus considérables du pays, et avait la réputation d'être généralement bien informé. Sa prétention, et il ne s'en cachait pas, était d'être un journal du gouvernement :

— Voilà ce qui s'appelle frapper juste, se dit Baby en lisant l'intitulé. Un journal du gouverne-

ment? Ce serait jouer de malheur s'il ne m'apprenait pas ce qu'est le gouvernement. Voyons cela.

A l'appui de ces mots, il jeta les yeux sur la première page, et crut être le jouet d'une illusion : il n'y voyait qu'une feuille de papier blanc. Il y revint à deux et trois reprises; la page lui semblait toujours être en blanc.

— Bon, pensa-t-il, je devine; le gouvernement n'aura rien eu à dire aujourd'hui; il fait relâche. Passons à une autre feuille; elles n'auront pas toutes la même discrétion.

Il prit un second journal que venait de quitter son voisin de gauche : l'enseigne n'en était pas plus trompeuse que celle du premier; on lisait en tête : Journal de l'opposition.

— A la bonne heure, se dit Baby, si celui-ci ne parle pas, c'est qu'on lui aura coupé la voix.

Il entama sa lecture : même obstacle, même résultat; il ne voyait que du blanc sur la première page. Cette fois il passa outre; la seconde était mieux remplie; c'était la série des événements de la journée, les meurtres commis, les accidents survenus, ici un couvreur tombé d'un toit, là une

vieille femme trouvée morte dans son lit, tous les petits drames de la rue et du domicile privé. Plus loin venaient les comices agricoles et les expositions de fleurs, suivis d'une belle collection d'annonces en grand et petit format, hôtels à louer, carrosses à vendre, pâte pour la toux, onguent pour les engelures, sans compter les remèdes qui n'ont pas de nom. C'était complet.

Baby n'en revenait pas; tout, excepté des notions sur la nature du gouvernement. Il en demeura anéanti pendant quelques minutes, et n'eût pas poussé son expérience plus loin, si une circonstance ne l'eût frappé. Ces pages entièrement blanches pour lui ne semblaient pas avoir le même caractère pour les gens du pays. Ils les lisaient avec attention, souriaient à de certains passages, prenaient ailleurs des airs mécontents, en goûtaient les finesses, en appréciaient les beautés. Et Baby avait beau regarder par-dessus leurs épaules, il n'y voyait que du blanc. Sa surprise n'avait pas de bornes, et un moment vint où il ne put la contenir :

— Pardon, Messieurs, dit-il tout haut en s'adres-

sant à la compagnie entière ; je vous vois suivre fort attentivement votre journal d'un bout à l'autre. Que trouvez-vous donc sur la première page? Sont-ce des opinions sur la nature de votre gouvernement?

Il est impossible de rendre l'effet que ces paroles produisirent. Les trois lettrés que renfermait le salon restèrent d'abord comme foudroyés sur leurs siéges, puis, sans tenir compte des droits de séance qu'ils avaient payés et dont ils n'avaient pas joui jusqu'à épuisement, ils se levèrent, lancèrent sur cet intrus des regards courroucés, et s'éloignèrent du cabinet de lecture comme d'un lieu maudit.

Baby demeura seul :

— Eh bien, se dit-il, voilà du sévère. Ai-je assez de malheur? Je crois tenir quelque chose et tout m'échappe. Allons, si les choses vont ainsi je ne saurai rien. Quel gouvernement mystérieux!

Tout en faisant ces réflexions, il avait gagné la rue et venait de déboucher sur l'un des quais, lorsqu'il découvrit, à peu de distance, un vaste et beau palais devant lequel la foule était rassemblée. Protégé par son travestissement, il s'y mêla, écouta

ce qu'on disait au sein des groupes, et apprit qu'en suivant la file, il pourrait pénétrer dans le monument. C'était dans son rôle d'observateur, et d'ailleurs un vague espoir l'y excitait. Il prit donc résolûment son parti, brava les ennuis de l'attente, et arriva lentement et à son tour sous un péristyle majestueux. De là, à travers des corridors sombres et des escaliers obscurs, il parvint à une galerie supérieure déjà encombrée de spectateurs. A grand'peine, il trouva à s'y placer et chercha à se reconnaître.

Au-dessous de lui, dans un hémicycle garni de divans, étaient assis des personnages richement vêtus, et au milieu d'eux, sur un divan plus élevé, un personnage qui paraissait être leur supérieur en fonction et en importance. Quels étaient ces personnages? que faisaient-ils? que disaient-ils? C'est ce qu'on verra dans le chapitre suivant.

§ XXIII.

UNE ASSEMBLÉE QUI FAIT PEU DE BRUIT.

Avant que le lieutenant Baby pût éclaircir les mystères qu'offrait cette réunion, il se fit dans l'enceinte un mouvement dont il fut frappé. Huit ou dix hommes, qui portaient en sautoir une écrevisse d'acier, allèrent de divan en divan, et de place en place, ayant à la main des objets qui, de loin, figuraient de petites urnes. Ces urnes servaient à recueillir des bulletins de diverses formes et de diverses couleurs, et, quand elles étaient remplies, on les disposait autour du personnage qui parais-

sait présider à ces opérations. Des assesseurs, placés à ses côtés, tiraient alors les bulletins des urnes et en faisaient le dépouillement; tout cela sans bruit, sans émotion et presque à huis clos. Personne n'y semblait attacher le moindre prix, tant c'était un résultat connu d'avance et une pure formalité.

Cette circonstance avait laissé à l'assemblée quelque liberté de mouvement, et elle en profita pour prendre ses aises. Peu à peu les siéges devinrent déserts, et il se forma des groupes dans l'espace livré à la circulation. Le geste y était animé, la pose familière, comme si les galeries supérieures n'eussent pas été garnies de spectateurs. On y reconnaissait l'allure de gens qui sont chez eux et ne font pas de façons, même avec le public. Quelques-uns, qui étaient demeurés à leur place, y continuaient des travaux de plume, expédiaient leur correspondance et confiaient ensuite leurs messages aux hommes qui portaient l'écrevisse d'acier. C'étaient des allées et venues sans fin, du mouvement, des entretiens particuliers et tout ce qui caractérise un intermède.

Un signal du personnage qui présidait remit un peu de tenue dans l'assemblée. Chacun regagna son siége, et le silence s'établit. L'intérêt allait commencer; Baby redoubla d'attention. Un orateur venait de se lever et se disposait à parler; c'était une des plus énormes écrevisses de la réunion, et à ce titre il inclinait aux longs discours. Puis il avait un genre, le genre sentimental, et s'y exerçait aux dépens du trésor. Si sa main n'était pas prompte à l'aumône, en revanche sa voix était toujours prête à tonner contre les ateliers insalubres et à demander pour le pauvre des logements perfectionnés. Cette fois, il s'agissait d'envisager les alouettes rôties dans leurs rapports avec l'alimentation populaire, et de rechercher à l'aide de quels procédés un gouvernement peut les faire tomber du ciel dans cet état et bardées de leur lard. Thème fécond, et les développements n'y furent point épargnés! De toutes les charités, il n'en est pas de plus éloquentes que celles dont les caisses publiques doivent supporter tous les frais.

Il faut le confesser, l'assemblée n'en paraissait guère émue, et l'orateur s'échauffait moins pour

elle que pour lui. On peut même dire qu'elle cherchait à se distraire de ce discours par des occupations silencieuses et variées. Les uns épuisaient leurs facultés dans la taille de leurs ongles et y employaient une foule d'instruments ingénieux; les autres assouplissaient le papier sous leurs doigts et lui donnaient des formes familières; ceux-ci découpaient des silhouettes, ceux-là exécutaient des croquis à la plume ou dessinaient en charge les têtes de leurs voisins; chacun s'efforçait d'échapper de son mieux aux grandes phrases et aux grandes périodes que multipliait l'orateur, en les aggravant par la plus évidente des préméditations. Lui pourtant, quoique seul à s'écouter, n'y mettait ni moins de feu, ni moins d'emphase; il s'était promis qu'il irait jusqu'au bout et il y alla en effet : il ne se fit grâce ni d'un point ni d'une virgule. La cause des alouettes rôties avait trouvé un rude champion.

Comme on le pense, Baby était tout oreilles : pour la première fois il entendait traiter des sujets qui lui semblaient être du ressort du gouvernement. Son problème allait donc être résolu. Ce-

pendant il avait beau prêter l'attention la plus vive, certains passages du discours n'arrivaient pas jusqu'aux tribunes, et il lui parut que c'étaient les plus intéressants. Tant qu'il ne s'agissait que d'alouettes rôties, la voix conservait son éclat ; mais était-il question des institutions locales, de leur mérite, de leur nature, du sens qu'on y attachait, à l'instant l'organe s'éteignait pour ainsi dire et ne fournissait que des sons confus. Ainsi le phénomène dont l'officier du *Star* était préoccupé se reproduisait, quoique à un degré moindre, et persistait en toute occasion.

Quand la harangue fut achevée et que l'orateur eut débité, avec des gestes assortis, tout ce qu'il avait à se dire, il se passa entre lui et le personnage qui occupait le siége le plus élevé une petite scène dont le détail n'est point indifférent. Ce n'est qu'un trait de mœurs, mais il a du prix : on y verra quelles satisfactions s'administre, dans l'île des Aphones, l'innocente vanité des auteurs. Celui-ci donna cours sur-le-champ à la sienne :

— Monsieur le président, dit-il, j'ai une requête à vous présenter.

— Parlez, Monsieur, répliqua le dignitaire interpellé. De quoi s'agit-il?

— D'une mesure d'ordre public, à ce que j'estime. Il s'agit de répandre à flots le discours que je viens de prononcer.

Le président, puisqu'on le nommait ainsi, était un philosophe pétri d'expérience et qui connaissait à fond les mystères du cœur humain. Il avait fait sur lui-même l'épreuve de toutes les opinions, afin qu'aucune ne le prît en défaut et que, d'un premier coup d'œil, il discernât celle qui avait le dessus. Personne n'était plus aguerri contre les surprises, ni moins accessible aux préjugés, et pourtant il ne put retenir un sourire :

— Votre discours? répondit-il; vous demandez à répandre votre discours!

— Par milliers d'exemplaires; j'en veux inonder les poches de mes collègues : c'est urgent.

— Ils l'ont entendu, ce me semble.

— Ils le liront pour varier leurs plaisirs. D'ailleurs je ne les inonderai pas seuls : j'en veux couvrir la surface du pays, les corps constitués, la diplomatie étrangère et toutes les notabilités de l'Al-

manach. Voilà le vœu que j'exprime et que je demande à réaliser.

— A vos frais?

— Et auxquels donc, monsieur le président? Oui, à mes frais, et d'enthousiasme. Jamais argent n'aura été mieux placé. A mes frais? Cela va sans dire; mes moyens me le permettent amplement.

— A la bonne heure! Dès que vous y tenez!

— Si j'y tiens, monsieur le président! On y tiendrait à moins! Un discours pareil! Jugez donc! Comment garder cela sous le boisseau? Qu'en dirait le public? Qu'en penserait le monde?

— Alors, va pour l'impression. Personne ne s'y oppose : c'est de droit.

§ XXIV.

UNE ASSEMBLÉE PLUS SAGE ENCORE.

Les choses continuèrent ainsi tant que dura la séance. Quatre ou cinq orateurs se tinrent de petits discours sur des sujets de leur goût et pour leur propre satisfaction. Jamais distraction plus in-

nocente ne fut goûtée avec plus de candeur. Ces discours ne se répondaient en aucune façon; ils restaient sans effet comme sans cause. Chacun prenait un thème et le mettait en variations; l'assemblée ne paraissait pas s'en préoccuper autrement : elle laissait le champ libre à ce genre d'éloquence. Puis, sa harangue à peine achevée, l'orateur demandait invariablement à en répandre les beautés au plus grand nombre d'exemplaires possible et à ses frais. Cette faveur obtenue, il se rasseyait en homme comblé de gloire et qui n'a pas perdu sa journée.

A force de voir la même scène se répéter, l'officier du *Star* finit par y prendre un intérêt moins vif et désirer que l'on passât à d'autres spectacles. Son vœu fut exaucé. La séance venait de se clore sur un discours qui avait obtenu un magnifique succès d'assoupissement. Les bancs se dégarnissaient, la foule évacuait l'enceinte. Baby se leva comme les autres et se laissa aller au courant; il croyait en être quitte et retrouver, au delà de ces couloirs sombres, un air plus pur que celui qu'il venait de respirer. Quelle fut sa surprise lorsque le flot des

curieux le porta dans une seconde salle, décorée comme la première, peuplée comme la première; seulement, décorée avec plus de soin et peuplée de dignitaires d'un ordre évidemment supérieur. Sur toutes les poitrines brillait l'écrevisse en topazes, signe distinctif des grands de l'État, de ceux qui marchaient immédiatement après le souverain. Les étoffes les plus riches couvraient ces messieurs et en faisaient comme un étalage animé. Toutes les couleurs du prisme y avaient fourni leur contingent et versé leur éclat. De loin on eût dit un parterre.

Cependant la tenue de cette assemblée était plus composée, plus grave, plus recueillie. On y reconnaissait une institution très-élevée dans l'ordre des préséances. Point de pétulance, point de bruit. Chaque membre occupait son fauteuil avec la majesté d'un sage et l'aplomb qui s'attache aux gros traitements. A ce spectacle, l'esprit s'abandonnait à un rapprochement involontaire et se reportait aux grandes magistratures de l'antiquité. Ainsi devaient être, pour la pose et le maintien, les hommes qui rendirent Rome illustre et moururent sur leurs chaises curules quand

elle fut envahie par les Goths. C'était frappant.

Autant que Baby en put juger par le témoignage de ses sens, il lui parut que le rôle de cette assemblée était purement contemplatif. Elle habitait des régions trop sereines et se composait d'éléments trop éthérés pour qu'on la vît descendre à des débats vulgaires. Pas un membre qui élevât des objections ou cherchât à placer son mot. L'assemblée connaissait le prix du temps et se prêtait peu aux manéges de la vanité; il y avait en elle quelque chose de supérieur aux faiblesses humaines. Elle assistait aux actes de la vie publique et y ajoutait une sorte de consécration : c'était sa fonction, son titre, son honneur, et elle en jouissait avec la modération qui sied si bien aux puissances. Rien ne la troublait, ni les bruits du dehors, ni les ambitions du dedans; elle n'avait même qu'un médiocre souci des choses; elle les voyait et les jugeait de haut. Seulement elle gardait intact dans son sein le dépôt des grands principes, s'y réchauffait discrètement et mystérieusement, toujours prête à rompre le silence, si par impossible on les eût menacés ou méconnus.

Aussi notre officier n'eut-il pas longtemps à jouir de la scène dont le hasard l'avait rendu spectateur. En moins d'une heure, l'assemblée expédia cinquante affaires avec la rapidité et l'exactitude d'un instrument de précision. Rien de plus curieux ni de plus satisfaisant au regard. Les couleurs variaient d'un membre à l'autre; il y en avait de blancs, de bleus, même de roses. Ce qui ne variait pas, c'était le geste; impossible d'obtenir plus d'ensemble ni plus d'uniformité.

De temps à autre, des sommets du fauteuil où siégeait le président, une voix rappelait à ces sages qu'un acquiescement leur était demandé :
— Y consentez-vous? disait-elle.

A l'instant et avec une régularité exemplaire toutes les têtes s'inclinaient. Cinquante fois le mouvement fut reproduit et toujours avec un succès nouveau. Pas une faute, pas un écart, pas un geste disparate : l'unisson était parfait. Cela tenait du prodige.

Baby ne fut pas des derniers à admirer cette sûreté d'évolutions et cette discipline perfectionnée. Il se retrouvait dans son élément. C'était bien là ce

qu'il avait rêvé, ce qu'il avait glorifié au grand scandale de Fox, ce qu'il regardait comme la limite des institutions humaines et l'étoile polaire des sociétés : — A la bonne heure, se dit-il, voilà du moins une assemblée qui ne fait pas ses embarras. Le cas est nouveau ; je doute qu'elle ait sa pareille sur le globe. Toutes jusqu'ici ont mené leur petit bruit et mis volontiers le poing sur la hanche. Rien n'allait à leur gré ; elles prenaient tout de travers. Comme les allures de celle-ci sont différentes ! Elle est tranquille et voit les choses en beau. Dans les autres, c'était à qui parlerait ; ici c'est à qui se taira. On voit bien que nous sommes aux antipodes.

Ainsi parlait Baby en quittant l'enceinte où éclataient de si rares vertus.

§ XXV.

LES OUVRIERS EN LOIS.

Au moment où notre héros songeait à la retraite et cherchait à gagner l'une des issues du

palais, un bruit singulier frappa son oreille. Ce bruit rappelait, à s'y tromper, celui de martinets en pleine activité; on se serait cru dans le voisinage d'une forge. Étonné, Baby s'arrêta; un atelier en pareil lieu, qui aurait pu s'y attendre? Il voulut en avoir le cœur net et marcha du côté du bruit.

Ce ne fut ni sans peine, ni sans hésitation, qu'il parvint à se guider dans les détours du vaste édifice. Le labyrinthe de Crète ne devait pas avoir plus de replis, ni offrir plus de piéges aux téméraires qui s'y engageaient. Les galeries, les salles se succédaient, semblables pour la forme et la décoration, et de manière à ce qu'un œil exercé pût seul s'y reconnaître. Le pauvre Baby s'en allait au hasard, cherchant partout une issue et n'en trouvant point : tantôt il s'égarait dans un corridor obscur, tantôt il se retrouvait dans une de ces vastes pièces qu'on a justement nommées des pas-perdus. Dix fois il revint à la même place sans rencontrer le fil tutélaire qui devait le mettre sur la voie; les sons mêmes vers lesquels il se dirigeait changeaient de direction et de nature et

ne faisaient qu'accroître son embarras. Il était sur le point de renoncer, d'abandonner sa poursuite.

Enfin, le hasard aidant, il arriva dans une vaste cour, au fond de laquelle s'élevait un autre palais d'un style sobre et imposant. Par ses deux ailes, ce palais confinait au reste des constructions et les étreignait pour ainsi dire. Sur ses façades s'ouvraient mille croisées, qui ressemblaient à autant d'alvéoles et lui donnaient de loin l'aspect d'une ruche, disposée pour le travail. C'était en effet une ruche, à en juger par l'activité qui y régnait et les bruits qui s'en échappaient sans relâche. De tous côtés on voyait aller et venir des gens chargés de dossiers ou des hommes de service se croisant sous le péristyle. Point de profanes, point de curieux, pas même de témoins; il n'y avait là que des personnes accréditées, expédiant la besogne à huis clos et ne se donnant pas en spectacle.

Baby hésita avant de pousser sa reconnaissance plus loin; tout l'avertissait qu'il foulait un terrain interdit. S'il lui était resté quelques doutes à ce sujet, le frontispice du monument les eût dissipés.

Au milieu de trophées d'écrevisses on y lisait ces mots :

MANUFACTURE DE LOIS.

Le public n'entre pas ici.

La consigne était formelle et n'admettait pas d'exceptions. Notre officier ne put s'empêcher d'y voir un acte de sagesse, digne de tous ses respects. Il avait assisté à la préparation publique des lois, et cette méthode ne l'avait que médiocrement satisfait; il n'y voyait pas, comme Fox, la dernière expression de la sagesse humaine. Volontiers il eût donné la préférence à ce laboratoire silencieux, tant ses idées inclinaient aux moyens expéditifs. Que voulez-vous? Le sens politique lui manquait.

A l'aide d'une foule de précautions, Baby parvint à se glisser dans l'intérieur du monument et à en parcourir l'étendue. C'était avec raison que la façade annonçait une manufacture; aucun des détails ne donnait tort à cette qualification. Le grand principe de l'industrie, la division du tra-

vail, y régnait d'une façon manifeste et présidait à l'ensemble des opérations. Chaque pièce avait sa destination, son personnel, son matériel, son objet et sa cause. Rien ne s'y confondait, rien n'y faisait double emploi. Ici on lisait sur l'une des portes : *lois de finances;* plus loin sur une autre porte : *lois militaires;* dans un autre endroit : *lois civiles* ou bien *lois commerciales.* A l'étiquette on pouvait reconnaître le caractère de l'atelier et la nature des produits qui en sortaient. L'enseigne était ainsi justifiée.

Il fallut à notre héros un art infini pour dérober sa marche aux surveillants, chargés de la police du local. Tantôt il se mettait à l'abri de quelque colonne, tantôt il payait d'audace et se portait en avant avec une assurance qui imposait. On l'eût pris pour un habitué de la maison, tant il y mettait d'aisance et de naturel. Ce fut ainsi qu'il arriva dans la grande salle où les ouvriers en lois s'étaient réunis pour délibérer sur quelques points d'intérêt commun. Tous se trouvaient là, les maîtres, les apprentis et jusqu'aux manœuvres. Le fauteuil était occupé par le plus considérable d'en-

tre eux, un habile homme qui connaissait la rose des vents pour l'avoir diverses fois parcourue et avec un succès toujours nouveau. Même parmi les ouvriers, il en était qui avaient souvent changé de jaquette et n'en paraissaient pas plus enorgueillis pour cela. La modestie sied à la grandeur.

Quand notre héros pénétra jusqu'à eux, ces hommes étaient dans le feu de la composition. Ici on dégrossissait des lois, là on les polissait, puis on les portait aux établissements chargés de leur débit. Jamais tâche ne fut remplie avec plus d'ardeur, ni environnée de plus de mystère. C'était un spectacle édifiant. Baby venait de voir deux assemblées, l'une passive, l'autre contemplative; il en avait une active sous les yeux. Ces malheureux ouvriers pouvaient à peine suffire à la besogne; ils soufflaient, suaient et semblaient près de crier merci. Point de trève, point de relâche; des lois, toujours des lois et encore des lois. Quand il n'y en avait point de neuves à créer, on refondait ou l'on rajustait les anciennes, de manière à leur donner les apparences de la nouveauté. Aussi le service était-il rude et parlait-on d'y appliquer

la vapeur : les forces humaines y succombaient.

Notre officier prenait goût à ces scènes et n'eût pas mieux demandé que de les suivre jusqu'au bout. Malheureusement il venait d'être aperçu par l'un des gardiens de la salle : sa physionomie inconnue et ses allures suspectes le signalèrent comme un intrus. Qu'on juge du scandale qu'occasionna cette découverte ! Sur-le-champ on mit deux estafiers aux trousses du téméraire qui avait forcé les consignes et surpris des secrets d'État; un instant il fut question de le plonger dans un cachot. Si on le jeta simplement à la porte, ce fut par faveur; mais on eut le soin d'y joindre quelques brutalités comme assaisonnement. Baby aima mieux les endurer que de se trahir; pareilles aventures étaient arrivées à des califes.

§ XXVI.

NOTRE AMI LE BASQUE.

Cette journée éclaira sur bien des points l'opinion de notre héros; il se prit à croire que l'île

des Aphones possédait un régime quelconque, entouré d'institutions assorties. Ce qui lui paraissait évident, c'est que de tous côtés on était d'accord pour y faire le moins de bruit et le moins d'embarras possible. En interrogeant ses souvenirs et par un rapprochement familier à son esprit, Baby en vint à rattacher ce procédé de gouvernement au nom et au règne de Tarquin le Superbe. On sait comment cet ingénieux monarque se conduisit à l'égard des pavots de son jardin et ce qu'il voulait dire en les décapitant avec son bâton. Tout faisait supposer à l'officier du *Star* qu'il avait sous les yeux quelque chose d'analogue à cette allégorie de l'antiquité. A son sens l'île des Aphones en était au même point que le parterre de Tarquin; les pavots venaient d'être abattus; il n'y restait plus que les plantes d'un port plus humble et de prétentions plus modestes.

Mais alors où était la force? où était l'action? Plus les assemblées s'effaçaient, plus il fallait qu'une autre influence se montrât. Le pouvoir ne s'en va jamais; seulement il se déplace. Sur ce point, il régnait un grand vide dans les impres-

sions de Baby; le hasard se chargea de le combler.

A deux jours de là, son hôte vint le surprendre de fort bonne heure et avant qu'il fût levé. Le ciel était radieux, la campagne dans tout son éclat; il s'agissait d'une excursion aux environs, avec un but particulier que David indiquait vaguement. Le point sur lequel il insistait, c'était un excellent déjeuner, pris en plein air et arrosé de rhum. Il n'en fallait pas davantage pour mettre notre héros en goût; en moins de dix minutes il fut sur pied et en état de partir; la proposition seule lui ouvrait l'appétit. Trois palanquins élégamment décorés les attendaient à la porte, et de l'un d'eux s'élança un petit homme aux formes robustes, au regard vif, au jarret d'acier :

— Mon ami le Basque, dit David en le présentant à l'officier du *Star*.

— Ah! répondit Baby; et ils échangèrent les politesses de rigueur.

— Qui représente ici l'élément gaulois, ajouta David pour compléter l'introduction.

— Bien, bien, dit Baby; comme vous représentez l'élément saxon, n'est-ce pas?

— Au même titre, lieutenant.

Le Basque n'avait pas encore placé son mot; il se renfermait dans une observation silencieuse. Son œil noir et vif ne se détachait pas du visage de l'Américain : il le tenait en arrêt comme s'il eût voulu le pénétrer jusqu'à l'âme. Enfin il s'expliqua :

— Monsiur, dit-il, tirez-moi d'un douté. Il mé semblé que jé vous aïe bu quelqué part.

Au nombre des langues que Baby possédait à fond, il faut ranger le français. Dans les États du Sud et à la Louisiane surtout, on le parle couramment; notre officier aurait donc pu répondre à la question qui lui était adressée, si un mot ne lui eût paru susceptible d'explication :

— Vous m'avez bu? dit-il.

— Oui, reprit le Basque, il mé semblé qué jé vous aïe bu.

— Bu?

— Bu, commé jé bous bois.

— C'est-à-dire vu; vous croyez m'avoir vu.

— Eh oui, sangdieu, bu, bu, bu, cé qui s'appélé bu. Mais où céla? Jé né saurais lé dire. Si cé

n'est pas chez les Lapons, cé doit êtré chez les Patagons.

— Allons, Messieurs, en palanquins, s'écria David en interrompant cette discussion grammaticale. Le soleil monte, et la distance est longue. Partons.

Le Basque se résigna, quoiqu'à regret; il eût voulu pousser jusqu'au bout la reconnaissance. On ne lui eût pas enlevé de l'esprit qu'il avait vu le lieutenant Baby sur quelque point de globe, et il persistait à le soutenir avec un accent et dans un langage bien dignes d'un représentant de l'élément gaulois.

On se mit en route, et dès les premiers pas notre héros put comprendre ce que le mode de transport en usage dans l'île des Aphones avait de doux et de sensuel. Ces palanquins étaient de véritables lits, où le fond, en bambous tressés, portait un matelas recouvert de nattes souples et fraîches. A droite et à gauche, des rideaux, courant sur leurs tringles, se fermaient et s'ouvraient à volonté, de manière à intercepter le soleil en livrant passage à la brise. C'est dans

cet appareil digne d'un sybarite que Baby s'installa de son mieux, avec un éventail à la main et une pipe à sa portée. A peine venait-il de s'y étendre que quatre porteurs soulevèrent le palanquin et en appuyèrent les brancards sur leurs vigoureuses épaules. Une fois en équilibre, ils s'ébranlèrent au pas de course, en réglant leurs mouvements les uns sur les autres et s'accompagnant d'un chant monotone qui leur servait de rhythme et d'aiguillon. Afin que le service ne fût pas ralenti, David avait fait établir de distance en distance des relais de porteurs qui se succédaient aux brancards, parcouraient rapidement leur étape et se reposaient ensuite jusqu'au retour.

Jamais Baby ne s'était senti plus heureux. Aux douceurs du moyen de transport se joignaient les beautés du paysage, l'aspect de pâturages couverts de troupeaux ou de bois touffus dont les cimes s'inclinaient sous le vent du matin. Les trois palanquins marchaient presque de front, de sorte qu'il pouvait, de temps à autre, échanger quelques mots avec David ou recueillir une saillie du Basque. Le trajet s'accomplit ainsi sans fatigue comme sans

ennui; seulement l'estomac de Baby avait éprouvé les vertus apéritives de l'air des champs, et quand les palanquins s'arrêtèrent, ce fut son premier cri :
— Déjeune-t-on? dit-il.

De son côté, le Basque en revenait à son idée fixe et continuait à faire un appel à ses souvenirs :

— Sangdieu, disait-il, j'ai bu cé vonhommé quelqué part. Si cé n'est pas dans l'Illinois, ça doit êtré chez les Chinois.

Ainsi parlait le représentant de l'élément gaulois, chargé de donner au peuple des Aphones une idée de notre belle langue et des délicatesses de sa prononciation.

§ XXVII.

LA DERNIÈRE RAISON D'UN ÉTAT.

Le vœu de Baby ne devait pas être exaucé sur-le-champ; on ne déjeunait point encore. D'autres soins allaient prendre le pas sur cette fonction essentielle, et telle était la nouveauté du spectacle

que l'appétit de notre héros devait en être désarmé pour une heure au moins.

Dans un vaste guéret, que terminait une forêt sombre, s'élevaient des milliers de tentes bariolées, toutes surmontées de banderoles et disposées dans un ordre qui charmait le regard. De loin en loin, d'autres tentes plus spacieuses, plus ornées, occupaient des tertres garnis de gazon et, pourvues du pavillon de commandement, dominaient celles qui étaient répandues dans la plaine. Les dimensions et les formes des tentes variaient en raison du grade, et sur un mamelon transformé en redoute figurait la tente d'honneur, asile du chef supérieur, et d'où l'œil embrassait la contrée à plusieurs milles à la ronde.

C'était un camp, il n'y avait pas à s'y tromper; une portion de l'armée des Aphones s'y exerçait aux grandes manœuvres et s'y formait à la vie en plein air. L'usage et la prudence le voulaient ainsi. A défaut de réalité, il fallait, pour tenir les troupes en haleine, multiplier les images de la guerre, les combats simulés, les engagements sur le papier, les campagnes en miniature. Noble délassement

de l'esprit humain! Spectacles d'autant plus doux qu'ils sont sans péril et qu'aucun deuil ne s'y mêle. Qu'y faire? Toutes les époques ne comportent ni les mêmes gloires, ni les mêmes plaisirs. Il n'est pas donné à chaque génération de se prendre de querelle avec l'univers entier, d'avoir pendant un quart de siècle la flamberge au vent, et d'ébranler le monde à coups d'estramaçon. Ce sont là des chances rares, et qui, trop répétées, perdraient de leur prix. En général il convient de se résigner à des fortunes plus modestes; c'est ce que les Aphones avaient senti. De la guerre ils ne conservaient que l'appareil et s'en donnaient volontiers la représentation inoffensive. C'était tout profit. Ils y faisaient autant de poussière et y versaient beaucoup moins de sang.

Baby était donc en face d'un camp; il avait sous les yeux les troupes les plus exercées de l'île et allait être témoin de leurs évolutions. Cette scène offrait de l'intérêt et il y prit goût. D'ailleurs il était attendu; on comptait se mettre en frais pour lui et exécuter à son intention des manœuvres extraordinaires. Aussi trouva-t-il, dès son arrivée,

une escorte et un cheval de main. Certes, notre héros se fût bien passé de tels honneurs. En sa qualité d'homme de mer, il était fort mauvais écuyer, et la vue de cet animal qui frappait la terre de son sabot ne lui inspirait qu'une médiocre confiance. Quant à l'escorte, ce qu'il en remarqua, ce furent des airs rebarbatifs et des moustaches singulièrement hérissées. De tels signes ne trompent jamais; là où ils se montrent, l'armée est en veine et fait frissonner le bourgeois.

Bon gré, mal gré, il fallut que notre héros se conformât au programme arrêté pour lui. Avec un peu d'aide et après quelques efforts malheureux, il parvint à se mettre en selle et à s'y maintenir malgré les courbettes de son cheval. Les moyens qu'il employait étaient, il est vrai, étrangers aux règles de l'équitation ; par exemple, il se cramponnait trop souvent à la crinière de l'animal ou cherchait trop manifestement un point d'appui sur les arçons; mais pourvu qu'il restât enfourché, la manière lui importait peu ; tant qu'il n'avait pas vidé les étriers l'honneur était sauf. Seulement, dans son for intérieur, il se prenait à regretter sa

monture habituelle et s'avouait qu'il était mieux placé sur le pont d'un brick que sur le dos d'un coursier de combat. Qu'y faire? il n'avait plus de choix entre les balancements.

Le premier plaisir qu'on lui procura, fut une promenade sur le front de bandière, que décoraient de petits ouvrages d'industrie et d'art, fruits des loisirs du soldat. Il y en avait dans le nombre de fort ingénieux, et qui se rattachaient au métier des armes, des citadelles de quelques pouces de hauteur, avec leurs créneaux, leurs canons, leurs ponts-levis et jusqu'aux sentinelles veillant sur le rempart, des trophées exécutés avec une grande liberté de composition et ornés de devises très-originales; des parcs d'artillerie avec leurs boulets et leurs caissons, des arsenaux, des chantiers, des travaux de siége, mille détails familiers, mille tableaux en relief, chefs-d'œuvre de de patience et d'habileté. Mais ce n'était pas tout. A côté de ces hommages rendus à la profession, il y en avait d'autres qui dérivaient d'un sentiment moins militaire et beaucoup plus doux. Ainsi sur bien des points on pouvait voir des noms entre-

lacés, des chiffres et des emblèmes amoureux, entre autres des cœurs percés de dards et composés de cailloux en marqueterie, lesquels portaient pour dédicace : *A ma Céleste!* ou bien : *A ma Rosine!* ou à toute autre sainte de la légende du pays.

Baby trouvait tout cela charmant, et n'eût été le souci de son cheval il en eût joui sans réserve. Sur bien des points, il se montra avide d'explications, et ses compagnons ne les lui épargnèrent pas. Le Basque surtout y déploya un fonds d'érudition intarissable : personne ne connaissait le camp mieux que lui, le personnel, le matériel, les états de services des chefs; il était au courant de tous les noms, n'ignorait rien de la position des corps, et savait jusqu'à la chronique secrète. Malheureusement il employait, pour raconter ces faits, le langage raffiné qui lui était habituel, et continuait à donner aux lettres de l'alphabet une valeur singulièrement arbitraire, de sorte que notre héros avait toutes les peines du monde à le suivre dans le cours de ces explications. Sans David, qui y ajoutait un commentaire en anglais,

il n'en eût certainement compris que la moindre partie, et de plus experts n'y auraient pas été plus heureux. Cependant la confiance que le Basque avait en lui-même ne s'en ébranlait pas, et, son thème épuisé, il en revenait à son exclamation favorite :

— Lé veau corps de vataillé, s'écriait-il, lé veau corps dé vataillé!

§ XXVIII.

LES GRANDES MANŒUVRES.

Jusqu'alors l'officier du *Star*, quoique un peu entrepris, avait fait une assez bonne figure sur son cheval. L'inspection des lignes du camp avait eu lieu au pas, et à cette allure l'équilibre se conserve facilement. Mais une épreuve plus rude attendait l'infortuné Baby; on s'apprêtait à lui donner le spectacle de grandes manœuvres : c'est un honneur dont il se serait bien passé.

L'armée des Aphones se partageait en deux

corps, celui des guidons jaunes et celui des guidons bleus, chacun avec leurs chefs et leur matériel de guerre. Ces deux corps allaient en venir aux mains. Les guidons bleus occupaient un mamelon que les guidons jaunes devaient emporter d'assaut. Jusque là rien de plus simple; ce qui l'était moins, c'était la série des opérations nécessaires pour arriver à ce résultat. Toute la science du Basque fut employée à les rendre sensibles à l'esprit de Baby, et il faut ajouter qu'il y réussit médiocrement. L'affaire se composait de fausses attaques et d'attaques sérieuses, de retraites suivies de retours offensifs, de passages à gué ou d'escalade le long d'escarpements, de ruses de guerre plus savantes les unes que les autres, enfin de tout ce que la tactique peut suggérer de mieux à des capitaines expérimentés. Le programme était vaste; il aurait pu être plus clair.

Les guidons jaunes et bleus ne devaient pas d'ailleurs s'ébranler pour de petits motifs; il ne s'agissait de rien moins que de la destinée d'un empire. Voici l'hypothèse dans toute sa gravité. Les guidons jaunes figuraient une armée ennemie

qui, après trois combats heureux, marchait sur la capitale; les guidons bleus représentaient les derniers défenseurs du pays, retranchés dans leur dernier boulevard. S'ils tenaient bon, la patrie était sauvée; s'ils cédaient, adieu l'indépendance et l'honneur. La question était posée carrément; il y allait de l'existence d'un État. Elle reposait sur les guidons bleus.

Comment Baby ne se serait-il pas intéressé à un engagement d'un caractère si décisif? Il le fit, et l'aurait fait avec plus d'élan encore sans les inquiétudes que lui causait son maudit cheval. C'était un vrai coursier de guerre, et dès qu'il vit la plaine s'animer, les troupes se former en bataille, dès qu'il entendit la voix des chefs, le bruit des armures, les défis qu'échangeaient les assaillants, aucun effort ne put le contenir; il frappa la terre du pied, blanchit son mors d'écume et se livra à des exercices menaçants pour son cavalier. Le problème d'équilibre que poursuivait notre héros devenait de plus en plus insoluble, il en arrivait à la limite des expédients. Tantôt il était rejeté vers le croupe, tantôt vers le garrot, sans pouvoir trouver entre

ces deux extrêmes un point d'appui définitif.

Cependant les guidons jaunes s'étaient mis en mouvement avec la confiance que donnent des succès antérieurs; de leur côté les guidons bleus montraient cette résolution qui s'attache aux situations désespérées. Il y avait du Spartiate dans l'attitude de ceux-ci, du Romain dans la marche de ceux-là. C'était vraiment beau d'effet. Dans des jeux semblables, le rôle de vaincu n'a rien qui séduise communément; on le subit, on ne le recherche pas. Mais ici le rôle se relevait par la mise en scène; c'était l'adieu suprême de ceux qui vont mourir. Aussi les guidons bleus avaient-ils l'enthousiasme dans les yeux et le défi sur les lèvres; on eût dit que les honneurs de la journée leur étaient réservés.

Baby et ses compagnons suivaient de leur mieux les mouvements des deux armées, en se portant du côté où l'action paraissait engagée le plus vivement. Les débuts consistèrent en fausses attaques, destinées à masquer le grand mouvement qui devait porter les guidons jaunes jusqu'aux sommets du plateau. A trois ou quatre reprises, on tra-

versa une petite rivière à gué; les bords en étaient occupés, puis abandonnés, en raison des incidents du combat. Le cheval de notre héros ne manqua aucun de ces passages; c'était une bête pleine de conscience, qui tenait à se montrer partout et poussait le zèle jusqu'à l'excès. Ce pauvre Baby en fut victime, quoiqu'il en eût. Deux fois, il prit des bains de rivière, à son corps défendant; la première fois jusqu'au buste, la seconde jusqu'aux aisselles; peu s'en fallut qu'il ne fût submergé. Quand il sortit de là, ruisselant de la tête aux pieds, couvert d'herbes et de vase, il ressemblait à un dieu des eaux chassé de son empire et troublé dans l'exercice de ses fonctions.

Hélas! le malheureux n'était pas au bout de ses mésaventures; il y manquait un dernier trait. A peine venait-il d'échapper à l'humide élément qu'un cri formidable se fit entendre. C'était le signal décisif, celui qui devait précéder la grande attaque du mamelon. Le sort de l'empire allait en dépendre. Partagés en deux fractions, les guidons jaunes gravissaient les escarpements; les uns abordaient la position de front, les autres la pre-

naient à revers, ce qui obligeait les guidons bleus à un double effort et à une double défense. Déjà la mêlée commençait et le combat se changeait en une multitude de duels; tantôt les bleus se précipitaient sur les pentes en balayant les jaunes devant eux; tantôt les jaunes pénétraient dans les rangs des bleus et s'emparaient des avantages du terrain; l'ardeur, l'élan, l'enthousiasme, régnaient des deux parts, et les chances étaient si bien balancées qu'on n'eût pu prévoir à qui le champ de bataille resterait. Le programme condamnait, il est vrai, les bleus à succomber; mais ils ne s'y résignaient pas facilement et y mettaient beaucoup de mauvaise grâce.

Ce fut alors qu'un incident inattendu vint changer l'aspect du combat. On a vu quelles étaient les dispositions du coursier de Baby; cet animal prenait ses devoirs au sérieux; partout où il y avait des horions à recevoir il voulait y être. Tant que l'engagement n'eut que de médiocres proportions, il se contint; mais dès que l'action s'échauffa, il céda à ses instincts belliqueux. Au moment où son cavalier s'y attendait le moins, il partit comme

une flèche. En vain Baby pesa-t-il sur le mors, en vain prodigua-t-il à ce serviteur révolté toutes les injures que la langue peut fournir; rien n'y fit; on eût dit même que la vitesse y acquérait un degré de plus. Point d'obstacle qui pût arrêter cet élan, ni les troncs d'arbres semés dans la plaine, ni les fossés, ni les pentes, ni les talus; l'animal avait des ailes à ses pieds et dévorait l'espace. Qu'on se dépeigne, s'il se peut, la situation de notre héros! Mazeppa, sur son cheval indompté, ne dut pas en avoir une pire. Jeté dans une sorte de tourbillon, il n'avait plus la conscience de ce qu'il faisait, ni de ce qu'il était; il se croyait le jouet d'une vision et s'abandonnait sans défense aux emportements de sa monture.

Le cheval n'avait pas besoin d'être guidé, il allait droit au combat. Mieux que son écuyer, il comprenait la gravité de l'affaire et ne voulait pas qu'elle se vidât sans qu'il y mît du sien. En moins de cinq minutes il se trouva au fort de la mêlée, renversant tout devant lui, guidons jaunes ou guidons bleus, se livrant à des écarts inouïs, et dis-

tribuant à droite et à gauche des ruades indescriptibles. Comment Baby parvint-il, au milieu de ces soubresauts, à se maintenir en selle, c'est un problème qu'il est moins facile de résoudre que de poser. D'autant que l'animal y déploya une opiniâtreté incroyable, et que non content d'une première charge, il y revint à cinq ou six fois, se jetant dans les rangs les plus épais, jouant des pieds et des dents, comme s'il eût voulu ne rien laisser d'intact et faire justice des deux armées.

Faut-il le dire? le dénouement en fut suspendu : l'on ne put savoir, ce jour-là, si la patrie serait sauvée ou non et quelle cause triompherait, celle de l'indépendance ou celle de l'asservissement. Un cheval échappé laissa la question indécise. Quand les deux corps de troupes virent que cette bête le prenait ainsi, il s'ensuivit un peu d'hésitation. D'ailleurs celui qui la montait était l'hôte du camp, en l'honneur duquel s'exécutaient les grandes manœuvres. On se demandait pour quel motif il faisait acte de paladin et venait affronter à lui seul deux armées en présence : depuis les temps chevaleresques on n'avait vu ni ouï rien de pareil.

C'est ainsi que Baby devint le héros de la journée et qu'il fut question de lui décerner l'écrevisse d'or sur le champ de bataille.

§ XXIX.

LES IMPRESSIONS D'UN PHILOSOPHE.

Cependant il était un point dont ces incidents, si graves qu'ils fussent, n'avaient pu détourner l'esprit du marin; c'était le déjeuner. A tant de mésaventures il n'avait gagné qu'un surcroît d'appétit. Le moment était venu de le satisfaire. Par les soins des chefs du camp, une table avait été dressée sous une tente et Baby put s'y asseoir devant un repas copieux. Il va sans dire qu'il y figurait mieux que sur le dos de son cheval.

Tout se passa à souhait; les mets étaient excellents, les vins exquis; il y eut du rhum à profusion. Les officiers supérieurs présidaient au déjeuner; ils s'y montrèrent d'une politesse achevée et pleins d'attentions pour leurs hôtes. Au dessert

l'entretien s'anima, et Baby ne manqua pas de mettre l'occasion à profit. On sait quel judicieux observateur et quel profond philosophe c'était. Peu de préjugés et un coup d'œil sûr! De la tolérance, et ce sentiment plein de sagesse que chaque peuple doit faire son ménage comme il l'entend! Toutes ces qualités allaient trouver de quoi s'exercer. Il s'agissait de savoir quelle place tenait l'armée dans les institutions de l'île, et si elle avait le verbe haut pendant que la population bourgeoise se trouvait atteinte dans les organes de la voix.

Baby avait été frappé, dès son arrivée au camp, d'une circonstance caractéristique, c'est que la troupe avait les moustaches hérissées et des airs rébarbatifs. Pourquoi cela? De pareils agréments ne marchent pas seuls; ils ont une cause et un objet; ils naissent et se développent sous l'influence de quelque événement; ils se rattachent à une situation particulière. Ainsi pensait Baby avec cette pénétration qui ne l'abandonnait jamais. Puis il se disait que là où le soldat a la moustache hérissée, l'officier doit être sur sa hanche et se coiffer de travers. Pourtant il n'apercevait rien de sembla-

ble; la tenue était simple et de bon goût. D'où venait cette contradiction? quel mystère cachait-elle? Et sous ces dehors accommodants n'y avait-il pas des idées et des actes qui l'étaient beaucoup moins?

C'est sur ce chapitre que Baby poussa les officiers, et il vit sur-le-champ à quelle école ils appartenaient. Ces messieurs ne comprenaient, en fait de gouvernement, que ceux dont les formes sont sommaires et qui ne se laissent point discuter. Non-seulement ils s'abstenaient de raisonner des affaires de l'État, mais ils n'aimaient pas les raisonneurs et ne s'en cachaient guère. Leur langage était si vif que Baby se prit à réfléchir :

— Diable! se disait-il, aurais-je mis la main sur l'objet que je poursuis? Je cherchais le nerf de ce régime; serait-il ici? Voici des troupes qui excellent dans leurs évolutions et portent des moustaches peu endurantes; voici des officiers très-montés contre les discoureurs et qui ne semblent pas disposés à se payer de mots. Quoi d'étonnant si la voix manque sur de certains sujets; elle y est peu encouragée. Tout pays a son genre, celui-ci

préfère aux mouvements de la tribune les mouvements sur le terrain; c'est un goût qui peut s'avouer. On y exerce tout autre chose que les langues : à la bonne heure, c'est moins d'embarras. Moi, j'aime les idées simples; vivent les idées simples; elles font toujours leur chemin.

Voilà par quel travail intérieur le lieutenant Baby arriva à se former une opinion sur les choses qu'on s'obstinait à lui cacher; il y employait les grandes méthodes, celles qui conduisent aux plus savantes analyses des opérations de l'esprit; il allait du connu à l'inconnu. Aux yeux de tout autre, ces petits détails, les moustaches de ceux-ci, les propos de ceux-là, n'auraient eu qu'un médiocre intérêt; lui en tirait un parti inappréciable. On sait comment les naturalistes parviennent, sur l'examen du moindre fragment , à recomposer un animal tout entier; Baby ne procédait pas différemment, sur un mot il recomposait une civilisation, et quelle civilisation!

Une portion de la journée s'était écoulée entre la table et ces causeries; le soleil déclinait déjà; il était temps de regagner la ville. Jusqu'au bout

Baby fut traité en enfant gâté; on le reconduisit aux limites du camp avec les honneurs militaires. Guidons jaunes et guidons bleus s'inclinèrent devant lui et les fanfares résonnèrent à l'envi quand il monta dans son palanquin. Tout stoïcien qu'il fût, ces attentions ne laissèrent pas que de caresser sa vanité; cela s'explique; elles venaient d'hommes d'épée, et Baby avait un faible pour eux.

Le retour ne fut marqué par aucun incident; notre héros n'y brilla que par son silence; il recueillait ses impressions. En revanche, le Basque, dont le cerveau était fort échauffé, revenait sans cesse à son idée fixe :

— Sangdieu, disait-il, on né m'ôtérait pas dé l'esprit que je vous aïe bu quelqué part. Si cé n'est pas dans l'Amériqué, ça doit êtré dans la Valtiqué.

Ainsi parlait cet homme; rien au monde n'eût pu le tirer de son antienne; il en devenait fastidieux.

Et dire qu'il était seul à représenter, chez les Aphones, l'élément gaulois, et qu'il n'y avait pas même là un Bas-Breton pour lui faire équilibre.

§ XXX.

LES DÉLICES DE CAPOUE.

Baby était décidément un homme lancé; il avait ses grandes et petites entrées dans le monde officiel; il eut bientôt son couvert mis chez les ministres, et put s'assurer que leur table ne le cédait à aucune de celles dont s'honore le monde civilisé. Au fond ces ministres étaient d'assez bonnes gens, ayant à côté de leurs titres publics de petits talents de société qui n'étaient connus que des intimes. Ainsi le ministre des armées était un agréable amateur de flageolet, le ministre des flottes excellait sur la guimbarde; on citait le ministre du trésor pour son habileté sur le cor de chasse, et le ministre des routes pour son jeu sur la trompette à clefs; quant au ministre de l'enseignement, il se contentait d'être de première force sur la flûte à l'ognon. C'est ce qu'on appelait le concert du cabinet. Non pas que l'harmonie y fut toujours

parfaite ; il n'y a rien de parfait ici-bas. Les points délicats, c'était de savoir qui serait le mieux en cour, ferait en voyage les discours les plus ronflants, et occuperait les meilleures places et les plus gros caractères du journal du gouvernement. Mais ces dissonances étaient légères, et comme le ton venait de plus haut, l'accord était bien vite rétabli.

Notre héros prenait goût à cette vie et trouvait ce régime à son gré. Comment en eût-il été autrement? De toute part on le recherchait; il n'était point de fête, de cérémonie, dont il ne fût. Pour résister à tant de séductions, il eût fallu l'âme d'un Scythe. Si encore Fox eût été là! S'il s'il avait pu raffermir son lieutenant par la parole et par l'exemple, le rappeler au sentiment de ses devoirs, lui montrer à quels abîmes conduisent des principes relâchés, lui répéter que le titre de citoyen d'un État libre est de ceux qui obligent et qu'on ne méconnaît pas impunément. Mais Fox était loin; il se renfermait dans une attitude prudente, il ne quittait pas son poste et protestait silencieusement. Quoi d'étonnant dès lors que Baby,

livré à lui-même, se laissât énerver par les délices de la résidence! De grands exemples l'y encourageaient, et pouvait-il espérer de vaincre là où Annibal avait succombé?

D'ailleurs tout se conjurait pour le perdre et abolir ce qui restait chez lui de force et de vertu. On a vu que ses premières entreprises sur le sérail de David avaient été mal servies par les événements; il n'en était sorti qu'avec un peu de ridicule. Aussi avait-il eu le bon goût de s'abstenir de tout nouvel essai et de réparer à force de réserve le dommage fait à sa dignité. Trop heureux s'il eût persisté dans cette conduite! Hélas! le démon s'en mêla. Ailleurs que dans les tragédies, on trouve des confidents disposés à pousser les héros vers le vice et à leur en aplanir les chemins. Celui qui remplit ce rôle auprès de Baby fut son valet de chambre, un vrai serpent, capable de corrompre un séraphin. A force d'artifices de langage, il parvint à réveiller l'humeur entreprenante de l'officier, pansa les blessures de sa vanité, et le remit en bonne disposition; il lui dit que son aventure n'avait pas eu une issue aussi fâcheuse

qu'il l'imaginait, que depuis lors il n'était plus question d'autre chose dans le sérail, que toutes les odalisques y raffolaient de lui, et que, s'il y paraissait, ce serait à qui se disputerait ses faveurs et se prêterait à l'hommage du mouchoir. Ainsi du reste.

Baby ne céda pas sur-le-champ; il avait son premier désappointement sur la conscience. Mais le séducteur revint à la charge, et, avec l'astuce commune à ses pareils, trouva le point vulnérable et s'y appesantit. Notre héros avait pour les femmes des faiblesses qu'il ne dissimulait pas; il les croyait généralement destinées à capituler devant lui, et se persuadait que lorsqu'elles y mettaient de la mauvaise grâce, c'était par suite de circonstances indépendantes de leur volonté. Cette conviction, très-ancienne et très-profonde, l'avait exposé à de rudes mécomptes, et pourtant il n'en était pas guéri. Il se croyait toujours irrésistible. Aussi finit-il par céder aux instances de son familier. A entendre cet homme, le sérail devait s'ouvrir devant l'étranger, et chaque soir, à des heures notoirement indues, on l'y introduirait mystérieu-

sement. Comment Baby aurait-il résisté à de semblables perspectives? Même sur un esprit moins inflammable que le sien, l'effet en eût été décisif. Il céda; qui n'eût pas cédé?

Tirons maintenant un voile : les versions ne s'accordent pas sur l'accueil que reçut notre héros dans l'enceinte où nul homme, excepté David, n'aurait dû avoir accès. Lui-même a été impénétrable là-dessus; on ne pouvait moins attendre d'un pareil chevalier. Les uns disent qu'il y eut en cela un complot ourdi et une mise en scène arrangée. Admis dans le logement des femmes, Baby leur servait de jouet, rien de plus. On le faisait causer de ses voyages, de ses amours d'Amérique, de ses bonnes fortunes dans le reste du globe, puis on le comblait de friandises et de sirops. La soirée s'écoulait ainsi, sans tirer à conséquence. On le traitait en enfant gâté, en Chérubin; on s'amusait de ses saillies, on riait de ses propos galants. Voilà quelle est la première version. La seconde présente les choses sous un aspect autrement sérieux. Baby y deviendrait un héros de roman, qui aurait jonché le sérail de victimes et

en aurait fait le théâtre des plus grands égarements. On s'y serait arraché les yeux et déchiré les coiffes à son intention. Jamais loup, introduit dans une bergerie, n'y aurait commis de tels ravages ni fait saigner plus de cœurs innocents.

Que les choses eussent tourné de l'une ou de l'autre façon, l'officier du *Star* n'en était pas moins jeté hors de ses voies habituelles et perdu pour le service du brick. Il éprouvait une de ces crises qui conduisent aux plus éclatantes abdications; pour un rien il eût renié ses dieux et passé à ceux des Aphones. Chez lui, les sens parlaient en maîtres et l'âme s'effaçait de plus en plus. Or on sait où cela conduit; l'exemple des compagnons d'Ulysse est dans toutes les mémoires. Baby en était arrivé là; il s'amollissait dans les plaisirs et n'avait plus la force de s'y arracher. Ses journées s'écoulaient au milieu d'enivrements sans fin et de fêtes perpétuelles : devoirs de marin, capitaine, bâtiment, pêche du cachalot, souvenirs du pays natal, tout était indignement oublié et foulé aux pieds; il n'avait plus de goût que pour la coupe du vice; il avait trouvé son île de Circé.

§ XXXI.

L'ENLÈVEMENT.

Pour l'intelligence de l'événement qui va suivre, il est nécessaire de donner quelques détails sur les habitudes de notre héros.

Depuis que le harem s'ouvrait chaque soir devant lui, sa conduite était des plus irrégulières, et plus il allait moins il y mettait de ménagements. Des gens de l'hôtel se racontaient à l'oreille qu'ils l'avaient surpris dans les jardins à des heures tellement suspectes, qu'aucune explication légitime ne se présentait à l'esprit et qu'il fallait nécessairement y voir un abîme de scandale. Là-dessus mille propos et des anecdotes à l'appui. Naturellement on ne se privait pas d'enchérir, et de détail en détail, de prouesse en prouesse, Baby finit par acquérir, aux yeux des valets, les proportions des plus grands voluptueux, de ceux qui ont laissé un nom dans l'art des conquêtes.

Comme on le devine, ces bruits, d'abord con-

centrés à l'intérieur, se répandirent au dehors et y prirent de la notoriété. Rien ne vaut de telles nouvelles pour faire du chemin; il n'y eut bientôt plus, chez les Aphones, un seul harem où le nom de Baby n'eût pénétré. Ce ne fut d'abord que de la curiosité; plus tard l'intérêt s'en mêla. Chaque jour il était assiégé de messages mystérieux; on lui demandait une entrevue ici; là, quelques lignes de son écriture; ailleurs, on se contentait d'une mèche de ses cheveux. D'autres fois, afin d'exercer sur lui une plus grande séduction, on avait soin de lui expédier des portraits, où la légèreté des tissus laissait voir le plus de perfections possible. Ainsi s'étendait le cercle des bonnes fortunes de notre héros; ainsi se resserrait le réseau de plaisirs dans lequel il était enlacé. Encore quelques jours, quelques heures de cette existence, et c'était un homme perdu pour l'Amérique du Sud; un miracle seul pouvait le sauver.

Une nuit qu'il s'était mis en course pour une aventure de ce genre, il lui sembla entendre comme un bruit de pas et apercevoir, à quelque distance, des hommes qui se dérobaient dans l'ombre. Il en

éprouva un peu d'hésitation et se crut épié et suivi. Mais ce ne fut qu'un éclair, un nuage; sa pensée avait un tout autre aliment et bien plus vif. Il s'agissait d'une conquête de choix, d'une entreprise à l'espagnole, sans guitare il est vrai, mais avec échelle de soie, duègne et l'assortiment. Une dame du plus haut parage lui accordait la faveur d'un entretien accompagné de ces circonstances aggravantes. Qu'importait à Baby qu'il y eût des témoins du fait? Il pouvait l'avouer devant le monde entier et s'en montrer enorgueilli. Il exécuta donc son escalade avec la hardiesse et la légèreté du marin, après quoi les persiennes se fermèrent comme c'est l'usage en pareille occasion. Jusque-là, rien de mieux; le programme suivait son cours habituel.

Au retour seulement, il y eut de l'imprévu. Notre héros venait de reprendre le chemin qui lui avait été si propice, et cela en de moins bonnes dispositions. Au lieu de monter il fallait descendre, et de l'ivresse de l'espérance passer aux joies tranquilles du souvenir. Il en était là, lorsque arrivé aux derniers degrés de l'échelle, il sentit tout

point d'appui lui échapper et fut précipité d'une certaine hauteur. A l'instant, et sans qu'il eût le temps de se reconnaître, deux hommes s'emparèrent de ses pieds et de ses mains qu'ils garrottèrent fortement, tandis que d'autres lui mettaient un bandeau sur les yeux et un bâillon sur la bouche. Par surcroît de précautions, on l'enferma dans un sac dont l'ouverture fut liée avec soin; puis le plus vigoureux des assaillants le chargea sur ses épaules comme il eût fait d'une botte de foin ou d'une balle de coton.

Qu'on juge de la situation de Baby? Tout cela s'était exécuté si promptement qu'il ne savait même pas à qui il avait affaire; jamais surprise n'avait été conduite plus habilement. O humiliation! Du haut de sa conquête tomber dans le fond d'un sac! Quand il y songeait, il lui prenait des rages sourdes et il se livrait à des mouvements forcenés; mais les bras qui le retenaient avaient la force d'un étau et lui faisaient cruellement expier ses révoltes. Alors il s'apaisait et s'épuisait en conjectures. Quel pouvait être l'auteur de cet odieux guet-apens? Probablement l'une de victimes de ses galanteries,

un époux qui se vengeait de l'outrage reçu par une incarcération d'un genre nouveau? Et ces représailles jusqu'où les pousserait-il? Quelle limite mettrait-il au châtiment? De la part de ces naturels on pouvait s'attendre à tout. Qui le sait! peut-être allait-on le jeter au fond de la mer en compagnie d'une vingtaine de couleuvres, comme cela se pratique chez les Orientaux. C'était encore, pour Baby, un souvenir de ses études et non pas des plus gais. L'érudition a ses épines.

Cependant une circonstance rendit un peu de calme à son esprit; parmi les sens qu'il avait de libres figurait l'odorat, et ce sens était vivement affecté des parfums de goudron qui s'exhalaient de l'enveloppe où il était renfermé. En y réfléchissant, il lui sembla que ces parfums lui étaient familiers, il lui sembla aussi que la marche des hommes qui l'accompagnaient n'avait rien de commun avec les allures des insulaires : c'était un pas qu'il connaissait et dont la régularité trahissait des habitudes de discipline. Il n'attendait plus qu'un mot, un seul mot pour savoir à quoi s'en tenir; ce mot n'arriva pas; le silence le plus absolu

fut gardé pendant tout le temps que dura le trajet.

A un moment donné on changea d'élément; de la terre on passa sur l'eau; c'était la chance la plus menaçante que Baby eût entrevue; il craignait qu'on ne se débarrassât de lui en l'envoyant au fond de la mer; il s'y attendait et recommandait son âme à Dieu. La durée même de la traversée ne le rassura que médiocrement; il y vit un calcul de ses bourreaux qui, en le noyant sur un point éloigné, s'efforçaient de dérober leur attentat aux recherches de la justice et à la vengeance des lois. Ce fut ainsi et au milieu de ces alternatives qu'il arriva à sa destination, autant du moins qu'il le put présumer. De nouveau il se sentit soulevé par deux bras vigoureux, porté pendant quelques marches, puis redescendu à une certaine profondeur. Était-ce là sa tombe et allait-il être enterré vivant? Il y avait lieu de le redouter.

Enfin il se fit comme une espèce de répit dans son supplice. On ouvrit le sac, où l'air commençait à manquer à ses poumons; on dégagea ses pieds et ses mains; on enleva le bâillon qui lui couvrait la bouche; déjà il pouvait respirer, marcher et

parler; c'était un premier retour à l'exercice de ses fonctions naturelles. Pour achever cette délivrance on détacha le bandeau qui pesait sur ses yeux, et que vit-il? Fox, debout dans sa cabine, et à ses côtés quatre matelots qui avaient été les exécuteurs de ses arrêts :

— Eh bien, transfuge, dit le capitaine en tendant la main à son lieutenant; voilà comment il faut s'y prendre pour vous repêcher. Vous auriez bien mérité que je vous laissasse barboter en eau trouble. Libertin!

Tout s'expliquait; le digne Américain du Nord, pour sauver son malheureux subordonné, n'avait pas reculé devant l'emploi de moyens héroïques et de violences salutaires. Il avait emprunté à la fable l'une de ses plus ingénieuses traditions. C'était le procédé de Mentor, précipitant son élève dans la mer, afin de l'arracher aux charmes d'un séjour dangereux. Baby n'était-il pas dans le même cas et bien plus compromis encore que l'innocent Télémaque?

§ XXXII.

LE CAPITAINE FOX.

Il est temps de dire ce qu'avait fait le commandant du *Star* pendant que son lieutenant s'abandonnait aux séductions du rivage. Entre les deux conduites il existait toute la distance qui sépare l'homme aux principes austères de l'homme aux principes relâchés. Baby n'avait obéi qu'à ses passions; Fox était resté fidèle à ses devoirs.

Dès son retour à bord, le capitaine s'était tracé un plan dont il ne devait plus s'écarter et qui se résumait en deux points essentiels : tromper ses espions, chercher des moyens de fuite. Il s'étudiait donc à garder les apparences de la résignation pendant que de sourdes colères grondaient au fond de son âme. Sortir de ce havre de malheur, échapper à la condition déplorable où il était réduit, lui et ses gens, voilà vers quel but étaient tendus les ressorts de sa pensée. Mais comment en venir à bout? à l'aide de quelles

ruses? Par quels expédients? Il l'ignorait. Le nasard seul pouvait le mettre sur la voie.

Le principal embarras était dans la nature même du mouillage où il avait trouvé un abri. Était-ce une mer intérieure, entièrement fermée, sans communication avec les eaux du large; ou bien y existait-il un passage par où le brick pût gagner les plaines de l'Océan? C'est ce qu'il fallait d'abord éclaircir. Au premier aspect la question paraissait se résoudre contre Fox : la barre de coraux qui s'étendait à l'horizon ne présentait point d'issue visible, et formait dans toute son étendue un obstacle menaçant. Cependant le capitaine ne désespéra pas de l'entreprise; le front des récifs était vaste, et peut-être à force de recherches trouverait-on sur quelque point un fond plus libre et moins chargé d'écueils.

Pour s'en assurer, il fallait un prétexte; la pêche en offrit un des plus naturels. Chaque matin, une embarcation quitta désormais le bord pour aller s'établir sur la ligne des brisants; le soir elle en revenait chargée de poissons. Ainsi aucun soupçon ne pouvait s'élever dans l'esprit des gardiens.

Mais cette embarcation était montée par Fox en personne, et le vigilant capitaine mettait le temps et les circonstances à profit. La sonde en main, il poursuivait la solution de son problème, cherchant s'il ne trouverait pas, au milieu de ces remparts cachés sous les eaux, un canal qui fût praticable et servît à la délivrance de son bâtiment. Il n'y eut pas un rocher de cette côte inhospitalière qu'il ne reconnût et n'interrogeât, pas une crique dans laquelle il n'engageât son canot, pas un banc de madrépores dont il ne fixât d'une manière précise l'étendue et la configuration. L'ingénieur le plus expérimenté n'y eût pas mis plus de soin, ni déployé plus de science.

Longtemps ses efforts furent vains; nulle part il ne trouvait l'issue tant désirée. En de certains endroits, l'intervalle qui séparait cette mer intérieure de la haute mer se réduisait à quelques toises, mais des écueils infranchissables s'y élevaient et ne livraient d'accès sur aucun point. C'était à rebuter un esprit moins ferme et moins patient. Un jour pourtant il eut un trait de lumière. La roche qui formait ces bancs était due au

travail de ces polypes qui, après en avoir été les architectes, s'y ensevelissent comme débris, et dont la masse, spongieuse d'abord, finit pas acquérir la dureté de la pierre. C'est ainsi que cette barrière de coraux s'élevait incessamment et formait, entre le havre intérieur et la haute mer, une muraille vivante. Or une circonstance frappa le capitaine Fox, c'est qu'au contact de l'eau douce ce phénomène cessait, et il en conclut que s'il se rencontrait dans les développements du récif une embouchure de rivière, la profondeur devait y être plus grande, et moins active la structure du rocher.

En effet cette conjecture ne tarda pas à se vérifier. Lorsque dans le cours de ses recherches le capitaine en fut arrivé à l'endroit où le fleuve des Aphones se jette dans l'Océan, il trouva une navigation plus libre et un fond moins dangereux. Le travail des madrépores n'y avait ni la même activité ni la même étendue, et les vases du fleuve composaient jusqu'à une certaine distance un lit inoffensif que la quille du brick pouvait pénétrer impunément. Afin de mieux constater le fait, Fox

y revint à diverses reprises, envoya la sonde dans tous les sens, s'assura de l'épaisseur des alluvions, et compléta sa découverte en traçant, à l'aide de balises, un canal par où son bâtiment gagnerait le large à marée haute et toutes voiles dehors.

Maître de ce secret, le commandant du *Star* n'en laissa rien transpirer; ses mesures furent prises avec une prudence consommée. La moindre indiscrétion suffisait pour tout perdre; il ne s'y exposa pas. L'heure de l'évasion fut arrêtée dans son esprit sans que personne à bord en eût le plus léger soupçon. Même dans ses préparatifs, il apporta une réserve propre à déjouer la vigilance de ses gardiens. Tout était mis sur le compte de la pêche, pour laquelle il affectait un goût chaque jour plus vif, et afin de se le faire mieux pardonner il en distribuait le produit aux hommes préposés à sa surveillance. Ce fut ainsi qu'il arriva au moment décisif.

Il n'existait plus qu'un obstacle et un embarras; c'était Baby. Le lieutenant restait à terre comme otage. Le faire revenir ouvertement, c'était se trahir; partir sans lui, Fox n'en avait pas le cou-

rage. Non pas que notre héros n'eût mérité ce châtiment; c'eût été justice que d'abandonner un tel voluptueux à ses écarts et de fermer le retour de la patrie à un homme qui en appréciait si mal les institutions. Mais le capitaine avait pour Baby une faiblesse qu'il ne cherchait ni à vaincre ni à cacher, et qui prenait sa source dans l'opposition même de leurs caractères. D'ailleurs Baby était inscrit au rôle, il était lieutenant du *Star*, ce titre le couvrait; puis, si pétri de vices qu'il fût, il avait des qualités qui y faisaient équilibre, excellent cœur, parfait marin, pêcheur accompli, animant l'équipage comme pas un, gai dans les jours sombres et solide dans le danger. A raison de ces motifs, il fallait arracher ce malheureux aux liens de fleurs dont il était enveloppé, le sauver à tout prix et des piéges qu'on lui tendait et de ses propres faiblesses.

De là cette expédition dont il avait été l'objet. Une embarcation montée par quatre marins vigoureux y avait suffi; elle venait de ramener le lieutenant entre quatre barriques d'eau, rapportées de l'aiguade. Dès lors plus d'obstacle à l'exé-

cution des projets de Fox; l'équipage était au complet, les dispositions étaient prises; il suffisait d'un mot pour que la conjuration éclatât. Le capitaine allait le prononcer; il attendait que la marée fût haute.

§ XXXIII.

L'ÉVASION.

Au moment où Baby arriva à bord, on avait encore devant soi quelques heures de nuit. Dès la veille, il y avait eu parmi les gardiens une distribution extraordinaire de vivres et de boissons. Sur l'ordre qu'en donna Fox, le rhum fut prodigué, et en telle dose que les hommes chargés de la surveillance du brick tombèrent dans le plus profond sommeil. C'est à peine si celui qui les commandait put tenir l'œil ouvert jusqu'à minuit; vaincu alors, il céda comme les autres.

Le capitaine put donc se concerter avec son équipage sans trouble ni empêchement. Il fut con-

venu qu'on n'userait de violence vis-à-vis d'aucun naturel, si ce n'est dans un cas extrême et lorsque tout autre moyen deviendrait insuffisant. On devait, à mesure qu'ils se réveilleraient, les bâillonner un à un et avant qu'ils pussent donner l'alarme; puis, en dernier ressort, les jeter à l'eau s'ils menaient trop de bruit et devenaient trop dangereux. C'est ainsi que le rigide Américain conciliait les devoirs de l'humanité avec les nécessités du salut commun. Chaque matelot reçut des instructions dans ce sens et promit de les exécuter avec une conscience libre et un bras prompt. Comment hésiter, en effet? Pour tous ces marins, il s'agissait d'échapper à une captivité qui pesait sur les cœurs, de sortir de ces eaux où ils étaient emprisonnés, et de s'élancer à la conquête de plus vastes horizons. Aussi avec quelle ardeur les ordres étaient exécutés, avec quelle rigueur les consignes étaient maintenues !

A un signal du capitaine l'ancre fut levée; c'était l'opération la plus délicate et celle qui présentait le plus de difficultés. Il fallait amortir le bruit de la manœuvre de manière à ne pas donner un

éveil trop prompt, soit à terre, soit à bord. Les matelots s'y montrèrent admirables; à force de précautions ils rendirent l'opération presque insensible. Un seul des gardiens en fut réveillé; mais à peine avait-il l'œil ouvert que deux bras vigoureux s'emparèrent de lui et l'accommodèrent de telle sorte qu'il ne put ni pousser un cri ni faire un mouvement. Il en fut ainsi de tous ceux que leur mauvaise étoile arracha au sommeil; à l'instant même on les mit dans l'impuissance de nuire. Sitôt éveillé, sitôt bâillonné; c'était merveille de voir comment les matelots procédaient à ces exécutions.

Cependant l'ancre était à pic et le *Star* venait de déployer ses voiles longtemps oisives. Ce fut un moment solennel pour l'équipage, et il n'était point de cœur qui ne fût ému. Bien des doutes planaient encore sur l'entreprise, même dans l'esprit de Fox. Avait-il bien fait ses calculs? Trouverait-il la profondeur suffisante, et ne surviendrait-il point d'incident de nature à troubler l'exécution de son projet? Pour le succès il n'y avait qu'une chance, il y en avait mille pour un échec. N'im-

porte, capitaine et matelots n'en allaient pas moins avec une résolution inébranlable vers l'accomplissement de leur dessein; il n'était pas jusqu'à Baby, qui, revenu de ses égarements, ne cherchât à les expier par un surcroît de zèle et un redoublement d'activité.

Jusque-là tout servait l'évasion du *Star*. Point de bruit à terre, rien qui trahît une alerte; à bord, vingt gardiens endormis, six garrottés et impuissants. Une brise douce enflait les voiles du brick et le poussait rapidement vers le passage que Fox avait découvert; avant que le jour se fît on devait en atteindre l'entrée, et les premières lueurs de l'aube suffiraient pour qu'on pût s'y diriger et le franchir. Grâce aux balises ce serait une tâche aisée, et une fois dans des eaux plus profondes, avec les vents propices et l'espace devant soi, on chanterait l'hymne de délivrance. Voilà les perspectives sur lesquelles l'esprit des fugitifs se reposait.

Sur plusieurs points ce programme fut troublé. La distance entre le mouillage et la ligne des brisants était considérable, et le jour commençait à

poindre que le *Star* n'y était pas encore arrivé. De là un premier dérangement, Fox avait compté sur un peu plus de nuit et d'ombres; la lumière allait le trahir avant qu'il fût en sûreté. D'un autre côté, à mesure que les exécutions des naturels devenaient plus nombreuses, on avait plus de peine à les contenir. Quelques-uns parvinrent à se délivrer de leurs bâillons et jetèrent l'éveil parmi les autres. Il fallut alors engager des luttes sérieuses, vaincre des résistances, pousser les sévices plus loin. Même il y eut un moment où cette situation devint intolérable. Le brick allait s'engager dans le canal étroit qui, au calcul de Fox, devait le conduire vers la haute mer; tout mouvement inopportun, toute fausse manœuvre pouvaient le perdre; qu'il allât un peu plus à droite ou un peu plus à gauche, et il risquait d'échouer. Pour assurer le succès, aucun soin n'était de trop; le pont devait être libre et l'attention de l'équipage concentré sur un seul point.

C'était donc le moment et le cas de recourir aux grands moyens; Baby y songea le premier.

— Capitaine, dit-il, une idée!

— Parlez, répliqua celui-ci qui était devenu soucieux.

— Si nous jetions ces canards à l'eau; et il désignait les naturels qui étaient aux prises avec les marins.

— Vous croyez, dit Fox mis en considération.

— C'est un moyen infaillible de vider le pont, ajouta le lieutenant. D'ailleurs que risquent-ils? Un bain matinal. Dans une demi-heure ils seront rendus sur la plage et nous lancés en pleine mer. C'est tout profit des deux parts.

— A la bonne heure, dit Fox, et envoyez-leur quelques bouées par précaution.

— Des bouées, à des canards pareils! s'écria Baby; vous allez voir, capitaine.

Et il poussa vers la mer le plus récalcitrant des insulaires, après lui avoir rendu la liberté de ses mouvements. Une fois à l'eau cet homme se mit à nager comme un poisson, et se dirigea vers le rivage :

— Vous le voyez, capitaine, dit Baby, c'est leur élément.

L'un après l'autre, les gardiens du brick furent

expédiés par le même chemin et s'en tirèrent tous avec une aisance égale. Ce fut pour les matelots un grand débarras : il ne leur restait plus qu'un souci, celui de la manœuvre, et aucun bras n'y était de trop. Quant à la conduite du bâtiment, le capitaine Fox n'en avait laissé à personne la responsabilité; il tenait lui-même le gouvernail et dirigeait le *Star* dans une passe resserrée que bordaient, à droite et à gauche, de formidables écueils. Quelques signaux, à peine visibles, l'aidaient seuls à se reconnaître dans cette navigation périlleuse. Aussi que de soins Fox y apportait, que de vigilance! Comme sa main était prompte, et son coup d'œil sûr! Il faut tout dire, le salut en dépendait. Une méprise, un oubli, un faux mouvement, auraient suffi pour gâter la partie; un retard même eût été fatal. Déjà les hommes dont on s'était délivré avaient gagné la plage, et à leur appel on voyait accourir des gondoles de guerre envoyées à la poursuite du bâtiment fugitif.

Jusqu'au milieu du canal, il ne se passa rien de fâcheux; habilement dirigé et poussé par une

brise fraîche, le brick fournit heureusement la moitié de sa course; encore quelques instants, et l'Océan lui ouvrait ses surfaces et il y traçait un sillon indépendant. L'équipage, rangé sur le pont, s'apprêtait à célébrer l'événement; il avait la pleine mer sous les yeux, il l'embrassait, il y atteignait. Hélas! que de choses échappent au moment où on croit les tenir! Dans une dernière évolution le bâtiment toucha, et, après un effort infructueux, demeura comme enchaîné par une puissance invisible. Il avait rencontré un haut-fond. En vain les voiles se gonflaient sous l'action du vent, en vain les mâts ployaient jusqu'à se rompre, rien ne pouvait le soustraire à cette étreinte ni l'arracher à cette immobilité.

A quoi tiennent les destinées? c'en était assez pour renverser les projets de Fox; quelques pieds d'écart avaient tout changé. Ces visages que la joie animait naguère exprimaient maintenant la consternation; au lieu de se porter vers la haute mer, les regards étaient fixés sur ce malheureux navire qu'aucun effort ne pouvait dégager. Toute minute aggravait le péril. Déjà des troupes accou-

raient pour châtier cet audacieux coup de main; déjà les gondoles de guerre se rapprochaient de leur proie; c'en était fait; plus d'illusion possible; le sort se déclarait pour les Aphones et trahissait la cause des Américains; l'écrevisse l'emportait sur les étoiles de l'Union.

Seul parmi les siens, le capitaine conservait son impassibilité, on eût dit que cet incident ne le prenait pas au dépourvu. Il n'avait quitté le gouvernail qu'un moment, afin de s'assurer de la position de ses balises; il l'avait repris ensuite tout en gardant à la main le porte-voix du commandement. Un autre eût amené les voiles; Fox les fit toutes déployer; il couvrit le brick de toute la toile qu'il pouvait porter. Ce fut un spectacle effrayant; les hauts mâts se courbaient comme des roseaux et faisaient entendre un bruit sinistre. Qu'un d'eux se rompît et tout était consommé. Mais cette fois le calcul du capitaine eut un plein succès. Le fond sur lequel reposaient les flancs du brick étaient une vase molle dans laquelle sa quille parvint à s'ouvrir un passage; on sentit bientôt un élan, suivi d'un temps d'arrêt, puis un second élan, puis

enfin une marche pénible encore mais continue. Le brick se dégagea ainsi, en glissant sur ces vases comme sur un berceau, jusqu'à ce qu'il atteignit un fond moins obstrué. A quelques encablures de là, il avait vingt pieds d'eau sous son bois; il était sauvé, il était libre.

L'équipage poussa trois cris de joie, trois cris de défi pour les gondoles de guerre qui le suivaient.

§ XXXIV.

UNE DERNIÈRE AVENTURE.

Le *Star* venait à peine de se mettre en route qu'un incident apporta une trêve aux émotions du départ. De la plage la plus voisine, un homme s'était jeté à la mer et semblait vouloir, par un effort désespéré, atteindre le bâtiment à la nage ou tout au moins se faire remarquer de ceux qui le montaient. De temps en temps il élevait hors de l'eau une de ses mains et l'agitait comme un signal

de détresse, puis il se dirigeait de nouveau vers le brick avec une inexplicable obstination. Qui était cet homme? et que signifiait cette poursuite insensée? Fallait-il y voir l'acharnement d'un ennemi ou un désir ardent d'échapper à cette terre maudite? Telles étaient les réflexions de Baby, qui prenait à cette scène un intérêt très-vif. Un pressentiment l'y poussait :

— Capitaine, dit-il en allant vers Fox, voyez donc ce malheureux qui joue un jeu à se noyer vingt fois. Si nous mettions en panne pour lui envoyer un canot. Que risquons-nous? Nous voici hors d'atteinte; les gondoles des Aphones ne s'aventurent pas si loin.

Fox n'était pas homme à repousser une bonne inspiration.

— Faites, Baby, dit-il, et promptement; c'est un fou, un véritable fou, ajouta-t-il en dirigeant sa lunette de ce côté; voyez comme il lutte contre les flots! Pourvu que vous n'arriviez pas trop tard!

— Le canot est amené, capitaine, et j'y descends; c'est une expédition de dix minutes, tout

au plus. Je vous réponds qu'elle finira bien. En avant, matelots; on ne m'ôterait pas de l'esprit que j'ai vu cette figure quelque part.

Quand le lieutenant acheva ces mots, il était déjà embarqué et en route pour sa destination. Les rames semblaient voler sur l'eau comme des ailes de mouette; bientôt on se trouva à la portée de l'intrépide nageur :

— Quoi, David, c'est vous? s'écria Baby en reconnaissant le grand dignitaire de l'île des Aphones, celui qui l'avait comblé des bienfaits de son hospitalité. Vous, en pleine mer!

— Moi-même, lieutenant.

— Qui m'eût dit que j'aurais à vous repêcher par vingt brasses d'eau! De ce côté, David, de ce côté; rangez le canot.

— C'est cela, lieutenant, sauvez-moi d'abord, nous causerons après. Ouf, ajouta-t-il quand il se trouva en sûreté; la promenade est bonne. Trois milles au moins.

Baby lui jeta un manteau sur les épaules et parut hésiter un moment :

— Où faut-il vous reconduire, David? lui dit-il.

— Où? répliqua-t-il; belle question. A bord; m'y trouvez-vous de trop?

— A Dieu ne plaise, David! Mais votre grade, là-bas? votre écrevisse? votre sérail? Vous quittez tout cela?

— Il le faut bien, répondit-il avec un soupir.

— Comment, il le faut? ajouta Baby.

— Sous peine d'être pendu, lieutenant; mon affaire était claire. Pendu dans la journée!

— Allons donc?

— C'est comme je vous le dis. Dans la journée! La justice est prompte, chez les Aphones; elle supprime les formalités.

— Mais encore, pour quel motif?

— Le motif? Vous le savez mieux que personne, Baby.

— Moi? David.

— Oui, vous, Baby. Et comment ne le sauriez-vous pas? c'est en votre place qu'on m'eût pendu!

— Merci! Voilà de plaisantes gens, s'écria l'officier.

— Ne vous l'avais-je pas dit? N'étais-je pas votre garant votre caution? ne devais-je pas répondre

de vous corps pour corps? Vous aviez mérité d'être pendu; vous parti, c'est moi qui y passais. La loi est formelle.

— Et tout cela pour moi? Pauvre David!

— Pour vous, pour Fox, pour l'équipage entier, pour le bâtiment même. Est-ce que je ne représentais pas, chez les Aphones, l'élément saxon?

— En effet.

— Eh bien! j'aurais été pendu pour l'élément saxon! S'il se fût agi de français, c'était le tour de mon ami le Basque, qui représente l'élément gaulois.

— Vous m'en direz tant.

Cet entretien finissait au moment où le canot rejoignit le brick. Les faits étaient clairs; David fuyait la peine capitale et allait trouver à bord du *Star* l'hospitalité qu'il avait si bien exercée dans son palais. Baby y mit de la grandeur; il partagea avec lui sa chambre, ses vêtements, son linge, ses provisions et jusqu'à son tabac. Il n'y a qu'un point sur lequel le lieutenant dut rester en arrière; il n'avait pas de sérail à partager.

§ XXXV.

LES RÉVÉLATIONS.

Après quelques heures de repos, David se trouva remis de l'exercice un peu violent auquel il avait été obligé de recourir afin d'assurer son salut. Quand il remonta sur le pont, l'île des Aphones venait de disparaître dans les profondeurs de l'horizon; à peine distinguait-on, dans un nuage de brume, les arêtes de ses plus hautes montagnes. C'était comme un songe que la lumière dissipe et dont la trace même disparaît du souvenir.

Il était naturel qu'ayant à leur bord un homme qui avait joué un rôle dans le plus étrange des pays et au milieu d'une civilisation aussi singulière, le capitaine et le lieutenant se montrassent curieux de détails sur les mœurs, sur les lois, sur le régime politique, sur la vie sociale qui y étaient en vigueur. Que dans la contrée même, David eût éprouvé quelque scrupule à dire ce qu'il en pensait, qu'il eût, sur de certains chapitres, manqué

de voix, cela s'expliquait par des scrupules de position ou des devoirs d'état, peut-être aussi par les conditions particulières de l'atmosphère qu'il respirait; mais à bord ces empêchements avaient cessé; ses fonctions ne l'enchaînaient plus; l'air de l'île ne pesait plus sur sa poitrine et n'y étouffait plus les sons. Il pouvait parler impunément.

Et pourtant il se passa un temps infini avant que l'ancien dignitaire, promu aux honneurs de l'écrevisse d'or, recouvrât cette liberté, cette aisance de langage que le capitaine et le lieutenant attendaient de lui. Ses poumons ne semblaient se dégager que graduellement et avec un certain effort; son esprit même s'effrayait parfois de son indépendance. Souvent il commençait une phrase et ne l'achevait pas; ou bien il s'y prenait à plusieurs reprises et comme si le courage lui fût venu avec le temps. C'était une sorte de cure des organes de la voix; aujourd'hui David gagnait une note, demain une autre, et ainsi de suite jusqu'à ce que l'instrument fût complet.

Enfin la guérison s'acheva et on le vit bien au changement de ton et à la nature du langage.

Les réticences étaient moins fréquentes; les jurons reprenaient le dessus. Enfin un soir, après un repas copieux et d'abondantes rasades de rhum, David annonça qu'il allait faire des révélations complètes :

« Il y a longtemps que cela me pèse, s'écria-t-il; quel bonheur de pouvoir se soulager ! Ah ! je puis parler enfin; ah ! je puis dire tout ce que j'ai sur le cœur. Eh bien ! vous allez en entendre de cruelles !

« Vous saurez donc. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

(Ici se termine le bulletin de la Société de Géographie auquel ces détails sont empruntés. Pourquoi le récit de Fox s'arrête-t-il là? Est-ce la faute du capitaine ou celle de David? Faut-il en accuser la Société de Géographie? C'est ce qu'il a été impossible d'éclaircir. Il est à croire que David, lancé comme il l'était, ne s'est pas arrêté en si beau chemin et qu'il a traité la civilisation des Aphones comme elle mérite de l'être. Il est également pro-

bable que Fox, dont les principes sont connus, n'a rien déguisé de ce que l'ancien chevalier de l'écrevisse lui a révélé. Baby l'eût suppléé au besoin, quoique avec des intentions et des mœurs moins austères. Il ne reste donc que la Société de Géographie à qui l'on puisse imputer la déplorable lacune qui existe dans cette narration. C'est de ce côté qu'il faut chercher le coupable, tout le fait supposer. Les Sociétés de Géographie craignent tant de faire parler d'elles, et aiment si peu à mener du bruit!)

FIN

TABLE

SPLENDEURS ET INFORTUNES DE NARCISSE MISTIGRIS

		Pages
I.	Les Origines de Mistigris	1
II.	Les Débuts	4
III.	Les Distractions d'un cœur dépourvu	10
IV.	Elle et Lui	15
V.	Ce qu'était Anémone	19
VI.	Le Conservatoire	24
VII.	Les Leçons	30
VIII.	La Sortie	36
IX.	Projets qui se croisent	43
X.	Pourquoi deux régimes sont tombés ?	48
XI.	Dernières épreuves	55
XII.	Un Nouveau visage	59
XIII.	Les Avenues de la fortune	65
XIV.	L'Élément politique	68
XV.	La Fortune	74
XVI.	Les Deux ambitions	80
XVII.	Les Voies et moyens	85
XVIII.	L'Épreuve à huis-clos	89
XIX.	Les Sommets de l'échelle	95

Pages

XX. Où l'on commence à descendre..... 99
XXI. Les Deux étoiles..... 108
XXII. Les Derniers feuillets..... 116

L'ILE DES APHONES

I. Le Capitaine Fox et le lieutenant Baby..... 121
II. Un peu de politique en pleine mer..... 125
III. Un Accident qui met les cœurs à l'épreuve..... 130
IV. Encore un Événement..... 135
V. Un Premier coup d'œil sur la ville des Aphones. 143
VI. Une Visite des naturels. — Premières impressions. 149
VII. Une Rencontre..... 154
VIII. Un Complot en mer..... 159
IX. La Révolte..... 164
X. Entre le ciel et l'eau..... 169
XI. Questions insidieuses..... 173
XII. Les Corvées du début..... 180
XIII. Les Épines de la surveillance..... 186
XIV. Autre fagot d'épines..... 190
XV. La Cérémonie des toilettes..... 198
XVI. L'Hospitalité des Aphones..... 206
XVII. Un Intérieur..... 213
XVIII. Baby devient un homme à la mode..... 219
XIX. Les Expériences de Baby..... 226
XX. La Grande aventure de Baby..... 236

Pages

XXI. Les Témérités d'un officier de marine..... 243
XXII. De plus fort en plus fort..... 253
XXIII. Une Assemblée qui fait peu de bruit..... 261
XXIV. Une Assemblée plus sage encore..... 267
XXV. Les Ouvriers en lois..... 272
XXVI. Notre ami le Basque..... 278
XXVII. La Dernière raison d'un État..... 284
XXVIII. Les Grandes manœuvres..... 290
XXIX. Les Impressions d'un philosophe..... 298
XXX. Les Délices de Capoue..... 303
XXXI. L'Enlèvement..... 309
XXXII. Le Capitaine Fox..... 316
XXXIII. L'Évasion..... 322
XXXIV. Une Dernière aventure..... 331
XXXV. Les Révélations..... 336

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.

EXTRAIT DU CATALOGUE MICHEL LÉVY

1 FRANC LE VOLUME. — 1 FR. 25 PAR LA POSTE

HENRY MURGER

	vol.
LES BUVEURS D'EAU	1
LE DERNIER RENDEZ-VOUS	1
DOÑA SIRÈNE	1
MADAME OLYMPE	1
LE PAYS LATIN	1
PROPOS DE VILLE ET PROPOS DE THÉATRE	1
LE ROMAN DE TOUTES LES FEMMES	1
ROUERIES DE L'INGÉNUE	1
LE SABOT ROUGE	1
SCÈNES DE CAMPAGNE	1
SCÈNES DE LA VIE DE BOHÊME	1
SCÈNES DE LA VIE DE JEUNESSE	1
LES VACANCES DE CAMILLE	1

A. DE MUSSET, BALZAC, G. SAND

LES PARISIENNES A PARIS	1

NADAR

LE MIROIR AUX ALOUETTES	1
LA ROBE DE DÉJANIRE	1

JULES NORIAC

LE JOURNAL D'UN FLANEUR	1
MADEMOISELLE FOUCET	1

ÉMILE SOUVESTRE

LES ANGES DU FOYER	1
AU BORD DU LAC	1
AU BOUT DU MONDE	1
AU COIN DU FEU	1
CAUSERIES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES	3
CHRONIQUES DE LA MER	1
LES CLAIRIÈRES	1
CONFESSIONS D'UN OUVRIER	1
CONTES ET NOUVELLES	1
DANS LA PRAIRIE	1
LES DERNIERS BRETONS	2
LES DERNIERS PAYSANS	1
DEUX MISÈRES	1
LES DRAMES PARISIENS	1
L'ÉCHELLE DE FEMMES	1
EN BRETAGNE	1
EN FAMILLE	1
EN QUARANTAINE	1
LE FOYER BRETON	2
LA GOUTTE D'EAU	1
HISTOIRES D'AUTREFOIS	1
L'HOMME ET L'ARGENT	1
LOIN DU PAYS	1
LA LUNE DE MIEL	1
LA MAISON ROUGE	1
LE MARI DE LA FERMIÈRE	1
LE MAT DE COCAGNE	1
LE MÉMORIAL DE FAMILLE	1
LE MENDIANT DE SAINT-ROCH	1

ÉMILE SOUVESTRE (*Suite*)

	vol.
LE MONDE TEL QU'IL SERA	1
LE PASTEUR D'HOMMES	1
LES PÉCHÉS DE JEUNESSE	1
PENDANT LA MOISSON	1
UN PHILOSOPHE SOUS LES TOITS	1
PIERRE ET JEAN	1
PROMENADES MATINALES	1
RÉCITS ET SOUVENIRS	1
LES RÉPROUVÉS ET LES ÉLUS	2
RICHE ET PAUVRE	1
LE ROI DU MONDE	2
SCÈNES DE LA CHOUANNERIE	1
SCÈNES DE LA VIE INTIME	1
SCÈNES ET RÉCITS DES ALPES	1
LES SOIRÉES DE MEUDON	1
SOUS LA TONNELLE	1
SOUS LES FILETS	1
SOUS LES OMBRAGES	1
SOUVENIRS D'UN BAS-BRETON	2
SOUV. D'UN VIEILLARD. La dernière étape	1
SUR LA PELOUSE	1
THÉATRE DE LA JEUNESSE	1
TROIS FEMMES	1
TROIS MOIS DE VACANCES	1
LA VALISE NOIRE	1

E. TEXIER

AMOUR ET FINANCE	1

LOUIS ULBACH

LA VOIX DU SANG	1

PIERRE VERON

L'AGE DE FER-BLANC	1
AVEZ-VOUS BESOIN D'ARGENT	1
LA BOUTIQUE A TREIZE	1
LES CHEVALIERS DU MACADAM	1
LA COMÉDIE EN PLEIN VENT	1
LA COMÉDIE EN VOYAGE	1
EN 1900	1
LA FOIRE AUX GROTESQUES	1
LA GRANDE FAMILLE HASARD	1
GRIMACES PARISIENNES	1
MAISON AMOUR ET Cie	1
LES MARCHANDS DE SANTÉ	1
LES MARIONNETTES DE PARIS	1
M. ET Mme TOUT LE MONDE	1
MYTHOLOGIE PARISIENNE	1
LES BONS CONTEMPORAINS	1
LES PANTINS DU BOULEVARD	1
PARIS COMIQUE SOUS LE 2e EMPIRE	1
PARIS S'AMUSE	1
LE PAVÉ DE PARIS	1
LES PHÉNOMÈNES VIVANTS	1
RESSEMBLANCE GARANTIE	1
LE ROMAN DE LA FEMME A BARBE	1
LES SOUFFRE-PLAISIR	1

Le Catalogue complet sera envoyé franco à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie.

Paris — Imprim[illegible] rue Auber